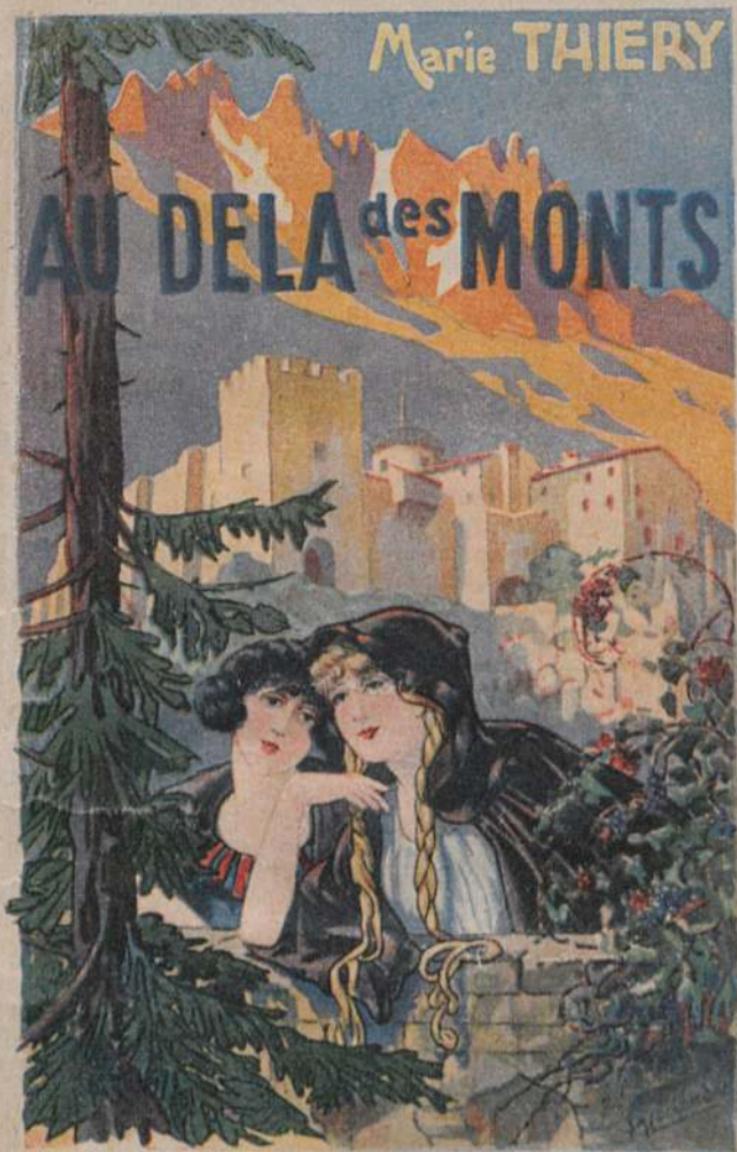


Marie THIERY

AU DELA des MONTS



PRIX :

1 fr. 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
7, Rue Lemaignan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Prix de l'abonnement d'un an : 10 francs. Etranger : 14 francs.

La Véritable Mode Française de Paris

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Elle procure en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. 50. Etranger : 15 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons. Le numéro : 0 fr. 75.

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 3 fr. 50.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 fr. Franco 1.25.

Abonnement : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON
sont données par

Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. Fco 3.50.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums : FRANCE et COLONIES. 12 fr. 50
ETRANGER. 13 fr. 50

Aux deux Albums : FRANCE et COLONIES. 6 fr. 50
ETRANGER. 7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e).

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir l'imagination.

La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. L'Héroïque Amour, par Jean DEMAIS.
2. Pour Lui ! par Alice PUJO.
3. Rêver et Vivre, par Jean de la BRÈTE.
4. Les Espérances, par Mathilde ALANIC.
5. La Conquête d'un Cœur, par René STAR.
6. Madame Victoire, par Marie THIÉRY.
7. Tante Gertrude, par B. NEULLIÈS.
8. Comme une Épave, par Pierre PERRAULT.
9. Riche ou Aimée ? par Mary FLORAN.
10. La Dame aux Genêts, par L. de KÉRANY.
11. Cyranette, par Norbert SEVESTRE.
12. Un Mariage "in extremis", par Claire GÉNIAUX.
13. Intruse, par Claude NISSON.
14. La Maison des Troubadours, par Andrée VERTIOL.
15. Le Mariage de Lord Loveland, par Louis d'ARVERS.
16. Le Sentier du Bonheur, par L. de KÉRANY.
17. A Travers les Seigles, par Hélène MATHERS.
18. Trop Petite, par SALVA du BÉAL.
19. Mirage d'Amour, par CHAMPOL.
20. Mon Mariage, par Julie BORIUS.
21. Rêve d'Amour, par T. TRILBY.
22. Aimé pour Lui-même, par Marc HÉLYS.
23. Bonsoir Madame la Lune, par Marie THIÉRY.
24. Veuvage Blanc, par Marie Anne de BOVET.
25. Illusion Masculine, par Jean de la BRÈTE.
26. L'Impossible Lien, par Jeanne de COULOMB.
27. Chemin Secret, par Lionel de MOVET.
28. Le Devoir du Fils, par Mathilde ALANIC.
29. Printemps Perdu, par T. TRILBY.
30. Le Rêve d'Antoinette, par Eveline le MAIRE.
31. Le Médecin de Lochrist, par SALVA du BEAL.
32. Lequel l'aimait ? par Mary FLORAN.
33. Comme une Plume, par Antoine ALHIX.
34. Un Réveil, par Jean de la BRÈTE.
35. Trop Jolie, par Louis d'ARVERS.
36. La Petiote, par T. TRILBY.
37. Derniers Rameaux, par M. de HERCOET.

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco. 1 fr. 75
Six volumes au choix, franco. 9 fr. 90

La collection "STELLA" se vend également en séries,
dans un joli emboîtement cartonné.

Première série : n° 1, 2, 3, 4 et 5 | Quatrième série : n° 16, 17, 18, 19 et 20
Deuxième série : n° 6, 7, 8, 9 et 10 | Cinquième série : n° 21, 22, 23, 24 et 25
Troisième série : n° 11, 12, 13, 14 et 15 | Sixième série : n° 26, 27, 28, 29 et 30
Septième série : n° 31, 32, 33, 34, 35.

Chaque série de 5 volumes : 8 fr. franco. — Etranger : 8 fr. 75.

Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, PARIS (XIV^e)

C92.562

MARIE THIÉRY

Au delà des Monts



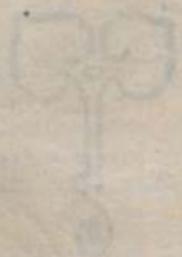
Éditions du "Petit Écho de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e)

Copyright by Marie Thiéry, 1921.

Книга
на
Медицину



Книга на Медицину
от Григория Орбелиани
Бакинской типографии

Au delà des Monts

I

Exilée.

M. de Saint-Junien, d'une voix assourdie et cependant très nette, parlait depuis longtemps. Il avait exposé la situation de fortune que laissait Mme de Saint-Junien, sa belle-sœur; énuméré les valeurs, donné l'estimation d'une terre en Normandie et d'un immeuble qu'elle possédait à Paris. Il se plaisait à reconnaître que la femme de son frère, demeurée veuve très jeune, avait apporté la même prudente sagesse dans l'administration d'une très grosse fortune et dans l'éducation de sa fille unique.

Simone, grâce à une instruction des plus complètes et fort intelligemment développée du côté des arts, aurait pu, au cas — improbable heureusement — d'un désastre financier, se suffire à elle-même.

Et cela paraissait à M. de Saint-Junien excellent, tout à fait rassurant pour le bonheur de sa nièce.

Il ne pouvait assez rendre hommage à la façon d'agir de sa belle-sœur jusqu'au moment de sa mort. Mais à cet instant solennel où les moins sages ont une subite clairvoyance, la mère de Simone réservait à ses proches une suprême désillusion.

Simone avait écouté distraitemen t l'énoncé de ses biens. Les éloges que M. de Saint-Junien donnait pompeusement à la défunte ne faisaient qu'irriter la jeune fille. Elle n'a pas besoin qu'on lui fournisse la preuve du dévouement intelligent de sa mère; ne sait-elle pas, et mieux que tous, ce qu'elle perd en la perdant?

Cette mère, encore si jeune, qui ne voulut se souvenir de sa jeunesse que pour mettre de la

gaieté autour de l'enfant uniquement aimée ; cette amie précieuse entre toutes, plus indulgente et plus tendre qu'une grande sœur, qui donc saurait parler d'elle comme Simone le pourrait faire ?

Aux derniers mots de M. de Saint-Junien l'orpheline se redressa.

— Que voulez-vous dire, mon oncle ?... Quelle désillusion ma pauvre maman vous a-t-elle infligée ?

Elle était très pâle tout à l'heure ; à présent son visage se colore, ses yeux, à travers ses larmes, étincellent.

D'un geste, M. de Saint-Junien apaise la jeune fille.

— Attends, chère enfant, tu vas comprendre... et partager mon impression, j'en suis sûr.

Il paraît vraiment affecté ; sa main passe et repasse sur son front qu'élargit la calvitie, comme pour en chasser une importune pensée.

Simone, inquiète, n'ose plus questionner. M. de Saint-Junien s'est toujours montré frère attentif, oncle affecuteux. Sa belle-sœur volontiers lui demandait conseil, Simone le sait bien, sur des questions d'intérêt, des difficultés matérielles à résoudre.

Homme de finances, il pouvait aisément la diriger dans la gestion de sa fortune et lorsque, tout à l'heure, il la félicitait d'avoir si intelligemment dirigé sa barque, une part de l'éloge lui revenait de droit. Mme de Saint-Junien a-t-elle, à l'heure suprême, renié une si longue estime ?

— Pour simplifier les choses, et d'après le désir même de ma belle-sœur, reprend M. de Saint-Junien, le conseil de famille t'a émancipée, tes dix-huit ans le permettaient, mais ta mère m'a prié de me considérer, au point de vue de la gestion de ta fortune, comme ton tuteur. Cela devait être et je me suis trouvé heureux d'assumer cette charge que je considérais comme une preuve nouvelle de la confiance qu'elle m'a toujours témoignée. Une lettre, jointe à son testament et à moi adressée, montre que cette confiance était limitée.

Il paraîtrait naturel, puisque, évidemment tu ne peux vivre seule, même avec une dame de compagnie, que tu viennes à mon foyer. En toute

occasion ta tante a prouvé combien elle t'est attachée.

L'affection que j'ai pour toi... tu la connais ! Je n'ai pas d'enfant. René n'est que le fils de ma femme, il porte le nom du premier mari de Mme de Saint-Junien et ce simple détail met entre nous comme une barrière ; malgré la respectueuse déférence que me montre mon beau-fils et l'amical intérêt que je lui porte, René Bertin me demeure toujours un peu étranger. Pour toi, Simone, la fille de mon frère, j'aurais eu si facilement un cœur paternel !... Il me semble que ta mère devait le comprendre. Au lieu de cela, elle paraît craindre que tu sois pour nous une charge, un ennui peut-être ; ou, ce qui serait plus blessant encore, a-t-elle douté que tu puisses être avec nous parfaitement heureuse, tout à fait en sûreté... je ne sais. Mais j'ai peur, vraiment, que ma pauvre sœur n'ait été cruelle pour toi en même temps qu'injuste envers nous.

Il est certain qu'émancipée de fait, tu ne saurais moralement te considérer comme libérée de toute autorité. Nous étions là, ma femme et moi, pour te guider, te protéger, te refaire un foyer. Mais non !

Jusqu'à vingt et un ans tu dois rester pensionnaire libre — ironique définition d'un état que traduirait mieux le mot « prisonnière » — au couvent des Dames de Sainte-Gudule où ta mère a été élevée.

— Au couvent... moi... oh ! mon oncle ! Ce n'est pas possible... d'ailleurs il n'y a plus de couvents.

— Laisse-moi achever, mon enfant. Ta mère savait, en écrivant ceci, que cette maison n'existant plus en France et elle va au-devant de ton objection. Ecoute ce passage de sa lettre :

« Les Dames de Sainte-Gudule se sont réfugiées
 « dans les Pyrénées espagnoles, en un site pitto-
 « resque et très beau, où ma chérie supportera
 « dans la paix et la beauté du décor, quelques
 « mois de recueillement qui la prépareront aux
 « luttes de la vie ; car toute vie, même la plus
 « heureuse, a ses heures de luttes et de souffran-
 « ces. Pour l'amour de moi, Simone acceptera
 « ce qui lui semblera peut-être une épreuve inu-
 « tile et cruelle. Plus tard elle me comprendra et
 « m'approuvera. »

Simone enfouit son visage dans ses mains. Un chagrin d'enfant se greffait à présent sur sa douleur. Elle avait peur — peur de cette vie de recluse, de cet exil, des compagnes inconnues.

Cependant puisque sa mère, si tendre — tendre parfois jusqu'à la faiblesse — en avait décidé ainsi, n'était-ce pas que cela valait mieux ? Il pouvait y avoir des raisons cachées. « Plus tard elle me comprendra » a écrit Mme de Saint-Junien.

Simone releva la tête.

— Mon oncle, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu, je ferai ce qu'a voulu maman. Quand dois-je partir ?

— Oh ! nous avons le temps.

— Non, mon oncle... Puisque je dois m'en aller, je préfère que ce soit bien vite... Mais... promettez-moi de conserver l'appartement tel qu'il est, de n'y rien, rien changer... que je puisse, en revenant, me retrouver « chez nous ! »

— Cela me paraît une dépense bien inutile.

— Oh ! que m'importe la dépense ! Je suis riche, dites-vous. Laissez-moi garder cet appartement ! Je souffrirai moins là-bas, dans mon exil, si ma pensée peut se réfugier dans notre pauvre cher logis... même s'il est désert.

— Nous en reparlerons... Veux-tu nous attendre ici ? je vais chercher ta tante. Elle ignore encore ton départ...

Demeurée seule dans la grande bibliothèque servant à M. de Saint-Junien de cabinet de travail, Simone se reprit à pleurer.

Elle sentait une détresse en quelque sorte physique s'abattre sur elle et augmenter sa douleur morale. Si elle avait pu vivre ces premiers jours de deuil, si cruelles, dans le logis familial, encore plein de la chère présence, il semblait à la jeune fille qu'elle aurait moins souffert. Mais, dès le retour du cimetière, Mme de Saint-Junien a emmené sa nièce chez elle.

Avec une bonne volonté souvent maladroite, elle s'efforce de la distraire de sa hantise douloureuse, c'est une contrainte salutaire, peut-être, mais très pénible.

Cependant Simone avait accepté la pensée de vivre entre son oncle et sa tante, comprenant bien qu'elle ne pouvait, avec ses dix-huit ans, assumer

la responsabilité épineuse d'une existence libre, même à l'ombre d'un chaperon salarié.

Cet ordre d'outre-tombe, qui l'exilait et l'emprisonnait, causait à la jeune fille un nouveau déchirement. Ah! si sa mère vivait, comme Simone se révolterait contre une décision aussi sévère! Comme elle saurait faire abandonner ce projet!

Elle était si bien habituée à obtenir, sans grande lutte, que tout fût selon ses désirs.

Mais aujourd'hui Simone ne peut rien contre une autorité que la mort rend plus sacrée. Désobéir, même alors que M. de Saint-Junien l'y aiderait, paraîtrait à Simone un sacrilège.

Dans un frou-frou de soie, un froissement de crêpes, des cliquetis de jais, Mme de Saint-Junien fait une dramatique entrée.

— Ma Simone, mon enfant! Pauvre... pauvre innocente sacrifiée!....

Simone se laisse embrasser, serrer, bercer comme un baby que l'on relève après une chute dangereuse. Mais, de même qu'elle s'est cabrée tout à l'heure à un mot de M. de Saint-Junien, la jeune fille se redresse, s'écarte à cette exclamation de sa tante :

— C'est indigne... indigne!

M. de Saint-Junien est revenu sans bruit dans le sillage de sa femme, inquiet des paroles qu'elle pourra dire.

A l'instant il vient de lui apprendre la décision de la morte et Mme de Saint-Junien n'a pas modéré l'expression d'un désappointement qui paraît exagéré à son mari. Prudemment il s'interpose :

— Ma chère Marianne, nous devons nous abstenir de juger. Notre pauvre Marthe a eu, pour agir ainsi, des raisons que nous ignorons.

— Marthe... je n'en veux pas dire du mal... surtout en présence de cette enfant. Mais je ne puis m'empêcher de déclarer que la façon dont nous traita ta belle-sœur me révolte. Et je déclare aussi que cette petite ne peut être sacrifiée à une fantaisie de malade...

— Ma tante... oh! ma tante... je vous en prie.

— Enfin, quoi? Tu ne vas pas te croire tenue d'obéir? Si ton oncle voulait t'y contraindre, je suis là pour te défendre, moi!... Vous entendez, François? je ne permettrai pas qu'on enterre cette enfant vivante...

— On n'a point à me contraindre, ma tante; c'est moi qui veux obéir à maman. J'irai au couvent.

— C'est fou!... Je ne laisserai pas ce meurtre s'accomplir.

— Je vous en supplie, ma tante, ne combattez pas ma volonté — rien au monde ne m'en fera changer. Maman a décidé que je partirais... je partirai... Et vite, oh! de grâce, menez-moi vite là-bas ! Plus j'attendrai, plus douloureux sera mon départ.

— Je vais écrire à la Supérieure, dit M. de Saint-Junien; sitôt sa réponse reçue, je te conduirai...

— Merci, mon oncle.

— Ces choses-là ne devraient point être permises, gémit Mme de Saint-Junien.

Et Simone, afin de ne plus entendre blâmer sa mère ayant quitté la bibliothèque, Marianne se tourna vers son mari et, les bras croisés, les reins cambrés, toute sa personne frémissant d'ardeur combative, elle s'écria :

— Alors, vous cédez?... vous vous laissez faire?...

— *Je cède, je me laisse faire?* répéta M. de Saint-Junien avec surprise; en quoi cette décision de ma belle-sœur m'atteint-elle personnellement? J'aurais, certes, reçu ma nièce avec une grande joie; mais enfin son absence ne fera point un vide en notre vie et, puisqu'elle accepte son sort sans se plaindre, pourquoi la plaindrions-nous?

— Eh! il s'agit bien d'elle...

— Comment?

— Vous ne comprenez rien, mon pauvre ami!

Et Mme de Saint-Junien, pirouettant, se campe devant la cheminée. Les mains crispées à la tablette de peluche, elle puise quelque consolation à contempler l'image que lui renvoie la glace et le plaisir de se voir adoucissant l'expression de ses traits, Marianne se trouva en face d'une aimable femme casquée d'or rouge, dont la quarantaine, déjà bien dépassée, pouvait sembler très proche encore. Un peu d'art aidait, surtout en la clarté de ce jour d'hiver, à l'illusion d'une relative jeunesse.

François de Saint-Junien, par grand amour avait, quinze ans plus tôt, épousé Marianne, veuve

et mère d'un gamin de treize ans. Il était reconnaissant à sa femme de rester telle — ou à peu près — qu'au temps où il l'avait aimée. La beauté de Marianne lui demeurant précieuse, il jugeait naturel que cette beauté lui fût, à elle-même, plus précieuse encore. C'est pourquoi, surprenant le regard adouci que Mme de Saint-Junien et son reflet croisaient dans la glace, il s'empressa de constater, sachant faire plaisir :

— Vous êtes toujours charmante, Marianne.

Sans se tourner vers lui, par-dessus l'épaule de son image, elle remercia son mari d'un sourire.

— Oui, oui, approuva-t-elle pensivement, cela n'empêche pas que je sois mère d'un grand fils et d'âge à être grand'mère.

L'évocation de son fils la rejeta dans de sombres pensées. Abandonnant la contemplation de sa personne, elle se laissa tomber en un fauteuil et dit, maussade :

— C'est René, en somme, qui est lésé.

— En quoi et pourquoi ?

— Vous le demandez ! A cause du départ de Simone... voilà tous mes beaux projets envolés.

— Ah ! maintenant je comprends mieux votre mécontentement devant l'exil de cette petite... A vrai dire, j'en soupçonneais un peu la raison ; mais je ne pouvais croire que sérieusement vous ayez pu penser à donner une fillette de dix-huit ans à votre fils qui...

— Qui en a vingt-huit, interrompit Mme de Saint-Junien. L'écart est parfait, au contraire, absolument ce qu'on recherche.

— Je ne voulais pas vous opposer l'âge de René, mais son peu de dispositions pour le mariage.

Marianne eut un rire moqueur jusqu'au dédain.

— Des dispositions au mariage ! Mais, mon pauvre ami, ne seriez-vous plus de votre temps ? Qu'est-ce que cette marche en arrière de votre esprit et qui prétendez-vous donc faire épouser à notre nièce ? Un bon petit jeune homme vertueux ? La province elle-même ne jette plus guère sur le marché ce numéro démodé et, quand même vous en dénicheriez un exemplaire — relique des temps passés — quelle belle garantie pour Simone ! Il faut que jeunesse se passe. On n'est vraiment sage que si l'on a été assagi par quelques folies.

— Je ne m'étais point encore demandé qui pourrait épouser Simone : c'est une enfant... Je n'espère pas pour elle le jeune homme parfait qu'il vous plaît de ridiculiser ; mais on est en droit — même en devoir — de demander à celui à qui l'on confie le bonheur, l'avenir, la vie d'une jeune fille, quelques garanties morales, lesquelles — je vous le dis en toute sincérité — me semblent faire totalement défaut à René, pour l'instant du moins.

— Je vous remercie ! Je pensais bien qu'un jour ou l'autre vous sauriez lui faire sentir qu'il n'est pas votre fils.

— Vous êtes injuste, ma chère. Vous m'accorderez que j'ai toujours été affectueux, paternel, indulgent — trop peut-être — pour ce garçon, d'ailleurs si séduisant. S'il n'en est pas encore à l'heure où l'on est assagi par ses propres folies — pour me servir de vos expressions — je ne lui en fais pas un crime. Seulement, si j'avais une fille, tel qu'il se montre maintenant, je ne la lui donnerais pas.

— Simone n'est pas votre fille...

— J'ai promis de veiller sur elle... de la protéger...

— Oh ! parlons de votre protection ! Elle a paru quelque peu insuffisante, si l'on en juge d'après le procédé de Marthe... Mais c'est un trait qui me vise personnellement : votre belle-sœur n'a jamais pu me supporter et l'idée que sa fille aurait quelque affection pour moi l'a rendue folle de jalouse.

— Voyons ! voyons !...

— Pensez-vous que je ne vois pas clair dans son jeu ? Elle a eu peur que je ne circonvienne Simone et ne lui fasse épouser René. Lui non plus, elle ne pouvait le souffrir.

— Il se peut que le rapprochement de René et de Simone l'ait effrayée... Ils ne sont nullement parents, en somme.

— Mais mon fils ne demeure plus ici ! Il n'y vient que rarement.

— Enfin, ma chère, je ne m'explique pas mieux que vous une décision aussi étrange ; mais, que nous la blâmions ou que nous l'approuvions, nous ne pouvons que nous y conformer... et je vais écrire à la supérieure de Sainte-Gudule.

II

Varancillo.

Très peu d'élèves, une dizaine peut-être, avaient suivi les religieuses de Sainte-Gudule dans le nid d'aigle où elles s'étaient retirées après les décrets d'expulsion.

Elles n'eurent pas à choisir ce refuge : le propriétaire, parent de la supérieure, le leur offrait.

Bien que très proche de la frontière, ce couvent situé en pleine montagne et auquel on ne pouvait parvenir qu'à dos de mulet, effrayait les familles. On attendait, pour rendre les élèves à leurs éducatrices, qu'elles eussent trouvé un logis moins sauvagement isolé. Celles qui suivirent les religieuses étaient ou orphelines de fait, ou si parfaitement délaissées par des mères très mondaines, qu'elles ne le seraient pas davantage en Espagne qu'à Paris.

Pour celles-là ce fut un plaisir très grand que l'installation en ce vieux château fort délabré, romanesquement isolé parmi des chaos de rocs gris. Les voix jeunes s'amusaient à éveiller les échos des grandes salles voûtées, des couloirs tortueux qu'avait remplis, au temps jadis, le cliquetis des armes.

Et quelle joie de voir remplacer les hauts murs revêtus de lierre sombre encaissant l'étroit préau, par l'horizon grandiose, le ciel infini, les monts aigus coiffés de blanc ; les glaciers où le grand soleil allume des éclairs de glaive, fait surgir des jaillissements de feux roses, où, le soir, traînent des coulées d'argent, d'améthystes et d'opales...

Devant le château, sur la pente un moment adoucie, une clôture primitive bornait l'emplacement accordé aux récréations ordinaires. Mais souvent, escortées par une religieuse et guidées par le fidèle Tonio, les élèves obtenaient de s'aventurer plus loin, suivant des sentiers de chèvres.

Tonio avait des cheveux blancs, des yeux de braise dans un visage parcheminé et des jarrets de chamois.

Tonio et sa femme Rafaëla, alors que nul n'habitait au château fort, en étaient restés les gardiens. Les religieuses conservaient la femme

comme servante, et l'homme pour entretenir leur maigre jardin, descendre deux fois la semaine afin de renouveler les provisions, au village de Varancillo, et soigner les deux mules formant toute l'écurie du couvent.

Tonio et Rafaëla n'habitaient pas le château même, mais une tour massive, sorte de donjon dressé à quelques mètres de l'entrée et dont la partie supérieure, tombée en ruine, avait été remplacée par un toit peu élevé et arrondi, ce qui donnait au logis de Tonio l'aspect d'une ruche.

Ce fut là, dans l'unique pièce formant le premier étage, qu'on installa l'aumônier; Rafaëla le servait.

Chaque soir, à l'heure du couvre-feu, Tonio fermait la lourde porte remplaçant la herse de jadis et en emportait chez lui la clef, massive à assommer un bœuf.

De grand matin, dès que la sœur Dosithée agitait une grosse cloche, Tonio venait ouvrir, escortant M. l'aumônier auquel il allait servir la messe dans la salle des gardes transformée en chapelle.

Sœur Dosithée, grande, forte, active, n'avait jamais su se défaire d'une certaine brusquerie de ton et d'allures. Son teint était coloré, ses yeux noirs et un duvet brun très accentué ombrageait sa lèvre.

Tonio la révérait à l'égal de la mère supérieure et, à coup sûr, la préférait à toutes les autres religieuses, mères du chœur ou converses. Peut-être cette préférence venait-elle de leurs plus fréquentes relations. Sœur Dosithée, converse au bonnet tuyauté, était chargée de surveiller la cuisine, de servir au réfectoire et de parer la chapelle. Elle cumulait allégrement, toujours soulevée par cette pieuse joie que saint François de Sales recommandait à ses filles. On eût dit, à voir trotter sœur Dosithée souriante et les yeux brillants, qu'elle courait perpétuellement à quelque fête. Et c'était bien vraiment à une fête qu'elle se rendait : à la grande, l'éternelle fête du Paradis, promise aux âmes de bonne volonté.

Sœur Dosithée savait que le moindre petit détail du labeur de chaque jour, accompli au mieux de ses forces, était un pas en avant vers le grand But. Comment n'eût-elle pas souri en faisant ce pas, ainsi qu'un voyageur qui, sans cepen-

dant oublier d'admirer les beautés du chemin, se hâte en songeant aux douceurs de la halte espérée.

Les élèves aussi aimaient sœur Dosithée. Elle avait une manière attendrie de dire « mon p'tit chat », à la façon des vieilles bonnes, qui donnait aux enfants une impression d'intimité familiale. Le bonnet tuyauté, sans voile, aidait à l'illusion, et aussi la voix facilement grondeuse, d'une gronderie que démentait le bon regard des yeux bruns.

La discipline perdait beaucoup de sa rigueur en ce campement que les religieuses espéraient bien n'être que provisoire. Les *petites* de la classe blanche en profitaient pour allonger les récréations. C'était s'amuser encore que de revenir à leur classe en courant et criant dans les couloirs dallés. On n'écoutait guère les « chut ! chut ! » indulgents des maîtresses : « Nous serons sages ailleurs, dans un vrai couvent... Mais ici !... »

Les *moyennes* ne montraient guère plus de raison. Quant aux *grandes*... pas une n'avait suivi les exilées et cela simplifiait les choses ; car en ce lieu d'accès difficile aucun professeur étranger ne pouvait venir régulièrement. Et pour les *grandes*, il fallait de plus savants artistes que mère Sainte-Jeanne, chargée d'apprendre le solfège et un peu de piano, et mère Sainte-Sophie qui donnait aux petites des leçons de dessin linéaire et enseignait aux moyennes à peindre des fleurs à l'aquarelle. Les études sérieuses reprendraient, comme disaient les élèves, « dans un vrai couvent ».

Aussi la mère supérieure éprouva-t-elle plutôt de l'embarras au reçu de la lettre de M. de Saint-Junien lui annonçant l'arrivée de sa nièce et pupille.

N'eût été le désir de se prêter aux vœux d'une morte et la crainte de mal répondre à cette confiance qui la touchait, la supérieure aurait refusé d'admettre Simone. En aucun temps on ne recevait de jeunes filles habituées au monde, incapables souvent de se plier à une vie si différente pour elles et dont les plaintes et la mélancolie risquaient de gagner leurs compagnes, rien n'étant plus contagieux que l'ennui.

Mais M. de Saint-Junien affirmait que l'orpheline se prêtait volontiers à la suprême volonté de sa mère. L'on pouvait donc espérer que Simone ne songerait point trop à regretter un foyer en-

deuillé et trouverait bon, en son chagrin, ce complet éloignement du monde.

Mme de Saint-Junien arriva au couvent sous la conduite de son oncle, que l'ascension à dos de mulet avait complètement horrifié. Même, devant le pittoresque de ce mode de voyage, il s'était efforcé de détourner sa nièce d'aller plus loin.

Si Mme de Saint-Junien avait cru devoir obliger sa fille à passer trois années dans un couvent, il paraissait évident à son beau-frère qu'elle ne pouvait la condamner à la vie érémitique... Or, que pouvait-on espérer de mieux, en ces sauvages montagnes, que l'abri d'un ermitage ou la grotte d'un cénobite!... Si elle eût prévu la réalité des choses, sa belle-sœur se serait gardée d'exiger une pareille réclusion.

Mais Simone était résolue. La perspective de vivre si loin de tout mouvement mondain l'apaisait. Ce n'était plus le couvent banal redouté. Cela devenait romanesque et charmant, cette retraite tout près du ciel.

Distraite un instant de son chagrin, elle admirait la majesté des grands monts, la douceur des gorges verdoyantes au fond desquelles rugissait un torrent. Elle s'attendrit à voir des troupeaux sous la garde de bergers pensifs aux yeux de mystère.

En haut, très loin encore, des murailles crénelées se découperent sur le ciel que dorait le couchant.

Tonio qui, venu à la rencontre des voyageurs les guidait, silencieux, leva la main et dit :

— Voici le château.

— Le château... le couvent ?

— Si, señorita.

M. de Saint-Junien arrêta net sa mule.

— C'est fou, s'écria-t-il d'un accent désespéré, ab-so-lu-ment fou!... Il y a des religieuses en cette ruine ?

— Si, señor... Mais ce n'est pas en ruine, continua Tonio choqué, c'est bien soigné. Je garde le château quand il n'y avait personne et j'y suis resté pour servir les religieuses, faire leurs commissions... Je sais le français, heureusement, parce que...

M. de Saint-Junien l'interrompit.

— Et combien y a-t-il d'hommes là-haut ?

— D'hommes ? fit Tonio offusqué, il n'y en a

pas... Je veux dire, il y a moi et M. l'aumônier, naturellement.

— C'est de la dernière imprudence ! Et si l'on attaquait...

— Qui ? Et qui donc viendrait nous tourmenter ?

— Mais... les contrebandiers, risqua M. de Saint-Junien.

— Nous ne sommes pas sur leur route. Il y a un poste de douaniers trop près du château. Et quand même, Varancillo n'est pas si loin.

— Varancillo, où la voiture nous a laissés ?

— Oui. C'est un beau village, señor. Il y a une église, un curé, une poste, le télégraphe...

— Et un médecin ? demanda M. de Saint-Junien de plus en plus inquiet.

— Oui, oui, je crois bien qu'il y en a un... Mais on n'est jamais malade ici... et quand l'heure est sonnée de mourir, tous les médecins du monde n'empêcheraient pas la mort de frapper. Il faut se confier à la miséricorde de Dieu. D'ailleurs, poursuivit Tonio encourageant, la señorita viendrait à souffrir, ma sœur Dosithée a de bons remèdes.

— Si j'avais su, gémissait M. de Saint-Junien, si j'avais pu prévoir cette situation loin de tout secours... — il y a bien quatre ou cinq heures de chevauchée, aller et retour, de Varancillo — jamais, tu entends, Simone, jamais je ne t'aurais amenée ici... Que va dire ta tante ?

— Vous aurez soin de ne pas l'épouvanter inutilement, mon oncle. Cet homme a raison : dans un air aussi vivifiant on doit se bien porter et, poursuivit la jeune fille d'une voix étouffée, ne venons-nous pas d'avoir la preuve cruelle qu'en effet, lorsque l'heure est venue de mourir, rien n'empêche la mort de frapper ?

III

En lisant "Don Quichotte".

— Conchita ! Conchita ! où es-tu ?

Une tête brune surgit d'une anfractuosité du rocher.

— Ici ! cria-t-on.

Puis la tête disparut, retombant sur le moelleux

et bruisant oreiller fait de varech amoncelé et de mousse sèche.

Un grand souffle, venu du large, avait emporté la brève réponse de Conchita. Et celle qui la cherchait, une petite vieille coiffée d'une mantille et vêtue de soie noire élimée, s'arrêta indécise, égrenant, d'une voix gutturale, toute une série d'interjections impatientes.

Conchita ne pouvait l'entendre : Elle écoutait le bruit des vagues, berceuse trop souvent changée en grondements de colère. Même en cet instant où, toute bleue, la mer reflétait la joie d'un ciel ensoleillé, des vagues brusquement entraient en fureur, se heurtaient, dressées, pour retomber en mugissant, déchirées et écumantes aux flancs des rochers.

Il n'y avait point de plage à cet endroit ; la mer y demeurait inabordable. Une mince fissure entre les rocs rejoignait un étroit sentier serpentant d'une roche à l'autre et, par endroits, si glissant que seuls des contrebandiers ou des chèvres devaient le choisir.

C'était pourtant sur ce chemin que s'aventurait la petite vieille dame en robe de soie usée ; par là que, chaque jour, Conchita Hélanèse échappait à sa surveillance pour venir, en son creux de rocher tapissé de mousse et de varech, révasser en regardant la mer devant elle, ou bien, étendue et les yeux levés, le ciel qui l'éblouissait jusqu'au vertige.

L'horizon, à droite et à gauche, se resserrait ; les rochers s'avançaient dans la mer, formant une crique pittoresque et sauvage. Très vite ils s'élevaient, énormes, et rejoignaient, telles des marches gigantesques, les premiers contreforts des Pyrénées.

— Si ce n'est pas honteux de m'obliger à marcher dans un chemin qui n'en est pas un ! Tu veux ma mort ?

— Eh ! non, tante Rósita... Eh non !

Toujours se plaignant et fâchée, Rosita se laissa glisser au bord de la sente qui servait de cachette à sa nièce. Et les interjections se poursuivaient, moitié français, moitié espagnol, sans émouvoir Conchita.

— Tante Rosita!... tu n'as pas quitté ton fauteuil douillet, risqué tes jours en ces rochers

glissants, pour le seul et cruel plaisir de troubler ma lecture...

— Oh ! ta lecture... ton livre est fermé, tu n'en as pas lu une seule ligne.

— Je te demande pardon, je l'ai lu tout entier et souvent ! A vrai dire, je pourrais ne plus l'emporter. Je le sais par cœur. Cependant, j'aime à le rouvrir et, sur quelques lignes, mon esprit part en campagne et je cours les aventures...

— Tu cours les aventures ?

— Parfaitement ! Sans quitter mon rocher. Rosita se pencha, saisit le livre et, s'étant assurée du titre, le laissa retomber avec un geste de désolation et de fureur.

— Encore... encore, encore ! Tu peux dire, en effet, que tu le sais par cœur, cet absurde roman ! Combien de fois as-tu lu *Don Quichotte* ?

— Je n'ai pas compté, mais je l'aime. Il ne faut pas s'en moquer : c'est un héros, un grand héros ! Je voudrais lui ressembler.

— Ressembler à Don Quichotte !

— Non physiquement, tante Rosita, je n'en ai point l'idée ! D'ailleurs cela me serait difficile. Il était long, long, long, je suis petite ; il était maigre, je suis grasse, et il avait une vilaine peau parcheminée que je ne désire nullement posséder, ma chère tante Rosita... Mais au moral !...

— C'était un fou.

— Un généreux ! S'il prenait des moulins à vent pour des géants, cela prouve simplement qu'il avait une imagination très riche, embellissant pour lui les choses vulgaires... Et dis-moi, tante Rosita jolie, si ce n'est pas très beau de s'en aller à travers le monde, au gré de sa fantaisie, cherchant les bons pour les aider, les méchants pour les punir !... Un de ces jours, ma tante, je m'en irai ainsi, droit devant moi, cherchant noise aux moulins à vent, si je ne rencontre pas autre chose.

— En attendant, répondit tante Rosita d'un ton péremptoire, tu vas aller au couvent.

Conchita se redressa à demi, appuyée sur son coude. La tête au niveau de l'anfractuosité du roc, elle regarda anxieusement la vieille dame.

— Tu es malade, tante Zita ? Tu as eu tort de sortir sans ombrelle : le soleil est brûlant, au-

jourd'hui, comme en plein été. C'est d'ailleurs l'été de la Saint-Martin... Tante Zita, ne me regarde pas ainsi... dis-moi que tu n'es pas malade.

— Ah ça ! elle me croit folle, à présent... Voyez la petite sotte ! Je parle sérieusement. Tu vas aller au couvent, oui, au couvent... et très vite : on est pressé.

— Qui on ?

— Notre cousine, la supérieure de Sainte-Gudule. Elle te réclame. Je viens de recevoir d'elle une lettre...

— Bon ! réponds-lui, s'il te plaît, que je n'ai pas le temps d'aller la voir.

— Pas le temps ?

— Non.

— Tu m'exaspères !... Pas le temps... toi qui ne fais rien du matin au soir !... Mais il ne s'agit point d'aller visiter notre cousine ; il s'agit de séjourner au couvent, c'est-à-dire au Fort de Varancillo, que son oncle — mon cousin germain — a mis à sa disposition.

— Un couvent dans un château fort, cela peut paraître étrange : à coup sûr, il serait plus étrange encore de me voir dans ce couvent.

— On t'y verra.

— Non, ma tante Rosita.

— Si, ma nièce Conchita. Tu ne m'obligeras pas à te rappeler que tu es tenue à l'obéissance envers moi... Conchita... souviens-toi de ce que j'ai fait... Je vivais heureuse à Madrid avec mes petites rentes, dans ma maison. J'ai vendu la maison que j'aimais et suis venue m'ensevelir dans ce tombeau de Hélanèse, ce château, pauvre comme une cabane, où mon malheureux frère trouva moyen de dépenser — et comment, Seigneur ! — jusqu'à ses dernières pesetas.

Il avait épousé par amour une Française sans dot ; lorsqu'elle mourut vous étiez, José et toi, les orphelins les moins fortunés des deux Castilles... ou peu s'en fallait. Ton père me pria de venir auprès de lui pour vous éléver. Devais-je lui refuser ?

Pauvre Fernand ! Je l'aimais comme s'il eût été mon fils, moi son ainée de bien des ans... Je vins, et ce fut pour lui fermer les yeux : il ne pouvait exister sans votre mère.

En mourant il me fit promettre de ne pas vendre

Hélanèse. Alors, quoi, il fallut bien y rester. Au moins c'était un logement que nous n'avions pas à payer. Mais quel dénuement, Seigneur !... Sainte-Marie, quelle vie de sauvages ! Ne rien voir que des rochers, du ciel, de la mer... Enfin ! on n'est pas mort et, grâce à Dieu, j'ai pu envoyer ton frère au collège. Il ferait beau voir qu'un Hélanèse fût ignorant comme un berger ! Mais toi, Conchita, tu ne sais que ce que j'ai pu t'apprendre, autant dire rien !... Il est très heureux que notre bonne cousine, mère Sainte-Agathe, songe à t'offrir l'hospitalité pour quelques mois. Car ce ne serait que pour quelques mois...

Conchita s'était assise. Les coudes aux genoux, le menton dans les mains, elle regardait au loin, entre ses paupières à demi fermées, la mer étincelante et bleue.

Elle avait laissé parler sa tante sans chercher à l'interrompre. La voix de celle-ci faiblit sur les derniers mots :

« ... Pour quelques mois seulement, Conchita ; sans cela... moi-même, crois-tu que je voudrais me séparer de toi ?... »

— Chère tante Rosita, murmura la jeune fille, chère petite tante Zita ! Je n'ai rien oublié de ce que je te dois et je prie le Bon Dieu et la Vierge de me permettre de m'acquitter un jour en te rendant très heureuse. Mais je doute que ce soit un bonheur pour toi de rester sans ton insupportable Conchita, dans ce grand Hélanèse que tu n'aimes pas comme nous l'aimons, José et moi. Et, quant à mon intérêt propre, je ne le vois guère en tout ceci. Dis-moi, tante Zita, que gagnerai-je à changer Hélanèse contre Varancillo ? C'est une ruine aussi, je crois bien, le château fort de notre oncle... et plus isolé, plus sauvage que notre chez nous. Je serai très haut dans les montagnes au lieu d'être à leurs pieds... et loin de la mer !

— Tu recevras les leçons des religieuses.

— Tu me dis que je resterai là-bas quelques mois seulement. J'aurai tout juste le temps de me rendre compte à quel point je suis ignorante : cela ne m'avancera guère.

— Tu apprendras le français que tu parles... à faire frémir. C'est ton frère qui le dit ; moi, je ne puis pas en juger.

— Quel besoin ? nous sommes en Espagne... et je sais d'ailleurs assez de français pour lire les livres de France.

— Justement ! tu en auras au couvent. Ils te reposeront de ton éternel Cervantes.

— Voyons, ma tante, ce n'est pas uniquement pour m'être utile que mère Sainte-Agathe me veut dans son couvent ; car elle n'a jamais pensé jusqu'ici qu'elle possédait une petite cousine poussant à l'aventure.

— Elle a pu y penser. Mais, lorsqu'elle était en France elle savait que je ne t'enverrais pas aussi loin. Maintenant que la voici rapprochée de nous, elle serait heureuse de t'avoir...

Tu as raison, pourtant, elle ne te demande pas de venir au couvent uniquement dans ton intérêt, elle te le demande comme un service.

— Veut-elle me donner un poste de surveillante ? Je ne serais bonne qu'à cela... et encore !... Ah ! si ! Je pourrais donner des leçons de guitare. Sont-ce des leçons de guitare que mère Sainte-Agathe attend de moi ?

— Veux-tu lire sa lettre ? Je l'ai ici.

— Donne toujours.

Du fond d'une poche immense où s'entrechoquaient une statuette de saint Antoine de Padoue, des médailles, un chapelet et un trousseau de clefs, tante Zita sortit la lettre de la supérieure.

Conchita s'en saisit. A mesure qu'elle lisait, son mobile visage s'éclairait, ses lèvres volontaires se détendaient en un sourire ému, son regard s'illumina.

— Oh ! pauvre ! pauvre ! pauvre ! Mais, tante Rosita, pourquoi ne pas le dire ? Cela vaut mieux encore que des moulins à vent.

— Je ne vois pas le rapport...

— Non ! Tu ne vois pas que cette petite Simone de Saint-Junien est la victime d'une odieuse machination ?... Jamais une mère, mourante ou non, n'aurait condamné sa fille au couvent. C'est une invention du tuteur pour s'emparer de sa fortune. On veut séquestrer cette enfant.

Oui, oui ! Et mère Sainte-Agathe, complice sans s'en douter, a accepté de la recevoir...

Maintenant, elle a peur que, dans ce couvent où il n'y a que des religieuses et de toutes petites filles,

la pauvre Simone qui a dix-huit ans et doit aimer le mouvement, la liberté, la vie, ne s'ennuie à mourir... On m'invite à aller à Varancillo pour consoler, pour distraire la malheureuse prisonnière.

— Mère Sainte-Agathe n'a point employé ce mot.

— Non, je le choisis, moi, parce qu'il est bien celui qui convient... La distraire ! Oui ! je la distrairai, c'est-à-dire que jc...

— Que tu...?

Conchita s'était arrêtée court. Elle hocha la tête et reprit, laissant inachevée sa dernière phrase :

— Tu dis du mal de Cervantes, tu me blâmes d'aimer son héros... Eh bien ! tante Rosita, si je n'avais pas lu *Don Quichotte*, je refuserais d'aller au couvent... Tu me comprendras plus tard, tante Zita.

Ramassant le volume tombé près d'elle, Conchita l'ouvrit aux premières pages et, d'une voix vibrante qui scandait les syllabes sonores, elle lut :

« Il se persuada qu'il était convenable et même nécessaire, pour sa propre gloire, de s'en aller de par le monde chercher les aventures, défendre les opprimés, redresser les torts... »

IV

Au Couvent.

Assise sur un fragment de roc, à l'ombre d'un pin, sœur Dosithée tricotait un bas de grosse laine.

Tandis que vite, vite, les aiguilles s'entrechoquaient, les lèvres de la bonne sœur murmuraient des Ave. De temps en temps elle levait les yeux pour s'assurer que les deux jeunes filles confiées à sa vigilance ne s'éloignaient pas.

Elles n'y songeaient guère. Se donnant la main, elles allaient et venaient sur l'étroit terre-plein couvert d'une herbe rare, qui servait de préau aux pensionnaires.

Les *moyennes* et les *petites*, à cet instant prisonnières dans leur salle d'étude, enviaient de tout leur cœur ces deux *grandes*, ces pensionnaires "en chambre" qui n'avaient en fait d'études, que quelques heures de leçons prises ensemble, seules

avec la religieuse professeur ; ces *grandes* qui pouvaient, par le beau soleil, se promener sur le terre-plein, où demeuraient encore, par endroits, des traces de la dernière neige — car il neigeait déjà au fort de Varancillo et le panorama devenait chaque jour plus grandiose et aussi, semblait-il, plus écrasant.

Simone, après l'effarouchement des premiers jours, avait été prise d'une mélancolie résignée dont s'inquiétèrent les religieuses. L'absence de compagnes de son âge devait ajouter pour Simone à la tristesse du couvent. C'est alors que la supérieure eut la pensée d'écrire à sa cousine Hélanèse pour lui demander Conchita. Elle était de l'âge de Mlle de Saint-Junien et sa présence apporterait certainement à Simone un élément nouveau qui la distrairait de son absorbant chagrin.

Durant quelques jours, avant de laisser s'établir l'intimité entre les deux jeunes filles, mère Sainte-Agathe avait soumis sa nièce à une sorte d'examen moral auquel, très bénévolement, celle-ci se prêta.

Il était maintenant avéré pour la mère, habile à juger les gens, que cette petite Conchita avait un cœur d'or, une âme exaltée, une dévotion ardente et une gaieté capricieuse et folle par instants. Ce n'était sans doute pas très rassurant ; mais pour arracher Mlle de Saint-Junien à sa noire mélancolie, la nature un peu fantasque de Conchita serait certainement d'un meilleur secours qu'une nature sans imprévu, une compagne trop sage.

Mère Sainte-Agathe se dit que réciproquement Simone et Conchita se feraient du bien. La petite Espagnole, poussée à l'aventure au milieu de ses rochers, gagnerait à fréquenter la jeune fille polie, déjà mondaine. Maintenant elles passaient ensemble leurs journées.

Mêmes leçons, mêmes lectures, mêmes récréations qu'elles prenaient lorsqu'il faisait beau, sur le terre-plein ou dans le jardin du couvent, sous la surveillance de la bonne sœur Dosithée.

Sœur Dosithée s'était attachée à Simone. Cette pauvre petite en grand deuil, toujours prête à fondre en larmes, lui inspirait une compassion infinie. Elle aurait voulu trouver des mots consolants, capables d'égayer ce jeune visage désolé. Elle fut reconnaissante à Conchita de s'y efforcer.

Très vite l'Espagnole y parvint ; mère Agathe devinait juste : le côté inattendu, nouveau pour elle, de Conchita avait d'abord intéressé Mlle de Saint-Junien. Sa sympathie ne tarda point à s'éveiller pour cette gentille créature si vive, si pétulante, qui lui disait : « J'aime uniquement ma maison, la mer, près de laquelle je vis. Ici je suis en prison, mais j'ai accepté très volontiers de venir pour vous consoler, vous dont on m'a dit la tristesse. »

Entre jeunes filles l'amitié est d'autant plus vive qu'elle est spontanée. Il fallut peu de temps à Simone et à Conchita pour s'affirmer que désormais elles ne pourraient vivre l'une sans l'autre.

— Jurez que nous serons amies jusqu'à la mort ! disait l'ardente Conchita.

Et, bien qu'un peu surprise de tant d'exaltation, Simone promettait, très grave :

— Jusqu'à la mort !

Ayant achevé son rosaire, sœur Dosithée se rapprocha des jeunes filles et se mit à marcher près d'elles.

— De quoi donc parlez-vous, mesdemoiselles ?

— D'Hélanèse, dit Conchita. Je raconte à Simone comment est notre vieux château. Il y avait des tours, elles sont à demi tombées ; les hiboux y font leurs nids et dans la nuit on les entend crier. José prétend que ce sont des âmes en peine... l'esprit d'une dame Isabelle...

— Ne dites pas de sottises, gronda sœur Dosithée.

— C'est José qui dit cela — au fond, il n'en croit rien, certainement. — Ma sœur, je voudrais que vous connaissiez José.

— Qui ça, José ?

— Mon frère. Il vous plairait, parce qu'il est aussi bon qu'il est beau... et si artiste ! Il peint. Il ferait votre portrait, ma sœur, et vous jouerait de la guitare.

— Eh ! voilà qui ne me conviendrait guère... Les guitares et les chansons ne sont point pour les couvents.

Conchita suivait sa pensée.

— Vous ne l'avez pas vu, Simone ? C'est lui qui m'a accompagnée ici. Mon pauvre José ! Il lui semblait me conduire en prison ; il ne pouvait se décider à me laisser à Varancillo.

— En prison, en prison ! grommela sœur Dosithée ; votre frère a des idées singulières.

— Ne vous fâchez pas, ma sœur, implora Simone.

— Je ne me fâche pas... Mais voici l'heure de rentrer.

Elle partit en avant et Conchita, suspendue au bras de Simone, soupira :

— Ah ! comme je voudrais que vous vissiez mon frère, Simone ! vous l'aimeriez et il vous aimeraït, finit-elle dans un souffle.

Ce château des Hélanèse qu'elle ne verrait probablement jamais, Simone bientôt crut le connaître. A force d'entendre Conchita le lui décrire en ses moindres détails, elle imaginait la vieille demeure en ruine, comme elle pouvait évoquer la silhouette menue de tante Rosita et aussi — et surtout — ce beau, ce fier José dont Conchita ne cessait de vanter les mérites. Les lettres que cette dernière recevait de sa famille étaient lues par Simone avec d'autant plus d'intérêt que son nom s'y trouvait souvent répété.

« Je suis heureuse que tu aimes la señorita Simone », disait tante Rosita.

« Je voudrais peindre ta belle amie, disait José ; telle que tu la décris, avec ses cheveux blonds et ses yeux glauques, couleur de la mer profonde, elle doit ressembler à une madone. »

Les lettres de tante Zita, écrites en espagnol, servaient d'exercice à Simone. José, le plus souvent, écrivait en français et la jeune fille admirait la correction du style.

— Notre mère était Française, avait expliqué Conchita, et mon frère aime tout ce qui vient de France. Ah ! que vous vous entendriez bien tous les deux ! Si vous saviez comme il est charmant, José ! Il a des yeux grands, grands... plus grands que les vôtres, peut-être... et si doux... et sous une moustache toute petite, retroussée, une bouche moqueuse... Oh ! il est moqueur, certainement.

Conchita ne cessait de parler de José que pour interroger Simone sur sa famille de Paris ; mais ce qu'en pouvait dire la jeune fille ne modifiait en rien les idées préconçues de sa compagne.

— C'est curieux, disait Simone, il semble toujours, quand vous parlez de mon oncle et de ma

tante, que vous leur en voulez de quelque chose...

— Je vous expliquerai toute ma pensée un jour plus tard.

Ce *plus tard* se fit peu attendre. Une lettre de Mme de Saint-Junien décida Conchita à brûler ses vaisseaux.

Depuis la veille, il neigeait. Les élèves, confinées dans la vaste salle de récréation, faisaient un vacarme assourdissant et la mère surveillante avait fort à faire pour modérer ces exubérances d'oiseaux en cage.

Conchita et Simone, assises à l'écart, pouvaient librement échanger leurs confidences.

— Voici la lettre de ma tante arrivée ce matin, dit Simone, voulez-vous la lire? Vous verrez qu'à l'encontre de ce que vous supposez, ma tante a beaucoup d'affection pour moi.

— Vous ai-je dit le contraire?

— Non, mais vous le pensez... J'ai bien compris vos réticences, ma petite Conchita.

— Voyons cette lettre?... Elle paraît fort longue.

— Oui... Ma tante écrit peu souvent, mais lorsqu'elle se décide à le faire...

Avec la mine grave et soupçonneuse d'un juge d'instruction, Conchita prit la lettre de Mme de Saint-Junien; elle la parcourut rapidement, et son visage, à cette lecture, devint triomphant.

— N'est-ce pas ce que je disais? N'est-ce point assez clair? Oh! ma pauvre, pauvre Simone!

— Pourquoi tant de compassion, ma chère? Qu'est-ce donc qui vous paraît aussi clair?

Conchita s'empara des mains de son amie.

— Simone, je vous aime tendrement... comme j'aurais aimé une sœur, si le ciel m'eût accordé la joie d'en posséder. Je vous ai aimée avant de vous connaître, parce que tout de suite, en apprenant votre histoire, j'ai compris la vérité et je vous ai plainte... Oh! oui, je vous ai plainte de tout mon cœur et je n'ai accepté de venir en cette prison de Varancillo que pour vous défendre... pour vous sauver.

— Me défendre! Contre qui donc?... Me sauver de quoi?

— De quoi? Mais relisez donc la lettre d'^{ai}Mme de Saint-Junien! De qui vous parle-t-elle^{ai} tout le long?... de son fils!

— Qu'y a-t-il de plus naturel ?

— D'abord, poursuivit Conchita, j'ignorais l'existence de votre cousin.

— Il n'est pas mon cousin.

Conchita frappa du pied.

— Mieux encore. Aucune dispense à demander. Simone se mit à rire.

— Ma chérie, calmez-vous ! Je vous comprends. Vous pensez que ma tante veut me faire épouser son fils. C'est possible et cela m'est égal.

— Oh ! vous l'aimez, ce René ?... Alors je me suis trompée. Adieu ! Je retourne à Hélanèse. Tout est bien et vous n'avez pas besoin de moi.

— Conchita, seriez-vous en train de perdre l'esprit ? Que signifie cette exaltation ?... Non, je n'aime pas René Bertin... comme vous l'entendez. C'est un gentil camarade — il l'était du moins autrefois, lorsque nous étions enfants — maintenant, il a d'autres préoccupations que moi ; et tous les succès dont ma tante me fait le récit doivent l'absorber trop complètement pour lui laisser le loisir de penser à l'exilée.

— Succès mondains, sportifs, littéraires... d'après sa mère, rien ne manque à ce monsieur, remarqua Conchita.

— Il a dû être enchanté de collaborer à la revue de son cercle et ma tante en paraît bien fière. Elle adore René et c'est naturel... il est fils unique. Je vous assure que le fait d'en beaucoup parler, de le vanter...

— De remplir toute sa lettre de son nom, corrigea Conchita.

— ... Ne prouve aucune arrière-pensée,acheva Simone. Tout au plus accuserai-je ma tante d'exagérer la vérité lorsqu'elle affirme que René « l'entretient de moi constamment », j'ai peine à le croire.

— Vous épouserez ce jeune homme, que vous le veuilliez ou non, Simone. Vous avez le malheur d'être riche, trop riche... On vous forcera. C'est pour vous garder, pour vous circonvenir, qu'on vous a séparée du monde.

— Cette fois, ma chérie, vous déraisonnez complètement ! Voyez-vous ce beau moyen de me faire épouser René : Mettre les Pyrénées entre nous ?

— Oui, oui, c'est un moyen. Pendant que vous

êtes ici, personne ne vous dispute à ce René et les lettres de votre tante peu à peu vous disposeront à vouloir ce qu'elle veut.

— Savez-vous, Conchita, que vous me feriez mettre en colère ?

— Entrez en fureur si vous voulez, vous ne m'effrayez pas. Je dirais ma pensée à Mme de Saint-Junien elle-même.

— Ma pauvre tante ! elle serait bien étonnée. Sérieusement, ma chérie, vous me peinez en suspectant les miens. D'ailleurs, vos accusations tombent d'elles-mêmes. Ce n'est pas ma tante qui a voulu mon entrée à Sainte-Gudule, c'est ma pauvre chère maman.

— Vous avez vu cet ordre écrit de sa main ?

— Mon oncle m'a lu le passage d'une lettre de maman à lui adressée et jointe au testament.

— Mais vous ne l'avez pas lue vous-même ?

— Conchita !

— Ne vous irritez pas !... Si vraiment votre mère a voulu cela, c'est qu'elle se méfiait des projets de sa belle-sœur et voulait les déjouer. Elle pensait qu'à vingt et un ans vous seriez plus capable de vous défendre... Mais peut-être serez-vous plus faible encore... Oh ! Simone, il faut pourtant que vous soyez heureuse... Je suis venue pour cela... Oui, lorsque j'ignorais l'existence du fils de votre tante, je m'imaginais qu'on voulait vous condamner au couvent à perpétuité, vous forcer à être religieuse, s'emparer de votre argent... Ah ! que je suis heureuse d'être pauvre... oui, très heureuse !

— Vous divaguez, Conchita, vous divaguez... ne parlons plus de ces folies.

V

Dette d'honneur.

Au sortir des salles surchauffées, le froid du dehors saisit René Bertin. Machinalement, il releva le col de son pardessus. Mais il n'avancait pas ; il restait là, grelottant devant le portail.

— Si Monsieur désire que j'arrête une voiterai

Il regarda qui lui parlait. C'était un dom... Tu du cercle, en faction sous le porche, accom-

René ne répondant pas, le chasseur répéta son offre.

Le jeune homme parut sortir d'un rêve.

— Merci, j'irai à pied.

Il se décida à quitter l'abri du porche et s'éloigna très vite.

L'autre haussa les épaules. A la fois méprisant et compatissant, il murmura : « Encore un qui aura pris la culotte... »

Il faisait une belle nuit de gelée. Sur les trottoirs bien secs les pas résonnaient ; la ligne du ciel entre les toits apparaissait scintillante d'étoiles.

Les magasins étaient fermés ; seules les vitrines des restaurants déversaient des flots de lumière.

René traversa le boulevard, choisissant le trottoir de droite, plus sombre et moins encombré. On sortait encore des théâtres. Le jeune homme se heurtait à des groupes familiaux ; des ménages, bras dessus, bras dessous, se hâtant sagement vers le logis, de bonnes dames pressées, inquiètes de rentrer seules à la nuit.

En face grouillait une foule différente, à laquelle d'habitude René aimait à se mêler. Ce soir il éprouvait un sentiment de malaise peureux, le désir de se cacher, la frayeur de rencontrer un visage connu et de devoir sourire, répondre, serrer des mains.

Il s'étonnait qu'il ne fût pas plus tard, ayant l'impression d'être resté là-bas longtemps, très longtemps. Il consulta sa montre. Minuit vingt. Arrivé à son cercle à dix heures, il lui avait suffi de deux heures... deux heures !

Il se souvint que sa mère voulait l'emmener à l'Opéra. Elle y allait malgré son deuil encore récent, manquant de courage pour refuser l'invitation d'amis, titulaires d'une première loge.

Plus correct et, d'ailleurs, n'aimant pas l'Opéra, M. de Saint-Junien s'était récusé. Paul, en refusant d'accompagner sa mère, l'avait mécontentée. Il en éprouva le regret aigu.

« Ah ! se disait-il, si j'avais su !... »

Mais les regrets n'y pouvaient rien. Le fait accompli demeurait, terrible et menaçant dans ses conséquences.

Paul s'arrêta soudain, se demandant où il allait. époussoi remonter les boulevards ? Ce n'était pas

— Unin. Il héla une auto et donna son adresse ;

puis, obéissant à une pensée nouvelle, il changea et donna l'adresse de sa mère, boulevard Malesherbes.

Mme de Saint-Junien ne devait pas être rentrée encore ; son fils l'attendrait. Il venait de se résoudre à lui tout avouer ce soir. Après, il se sentirait peut-être l'âme moins lourde.

Mme de Saint-Junien, en revenant chez elle, ne pensait guère y trouver son fils. Elle jeta un cri d'effroi en l'apercevant dans l'antichambre, pelotonné près de la bouche du calorifère. Il avait refusé d'entrer au salon où le feu était éteint, et il restait là, grelottant, luttant contre le frisson qui l'avait saisi au sortir du cercle et ne le quittait plus.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il, mon enfant ? que tu es pâle !

Il désigna du regard le domestique impassible qui sournoisement guettait.

Depuis son arrivée, René devinait la curiosité de cet homme en éveil.

Il répondit d'une voix indifférente :

— Il n'y a rien. J'avais à te proposer quelque chose pour demain... une invitation que tout à l'heure on m'a prié de te transmettre. Je passais devant la maison et je suis monté pensant bien que tu n'étais pas rentrée.

Et, comme sa pâleur avait aussi frappé le valet de chambre qui, respectueusement, s'informait tout à l'heure si « monsieur » n'était pas souffrant, René ajouta, ne cherchant plus à dissimuler les frissons qui le secouaient :

— J'ai eu très froid ce soir...

— Viens chez moi, je dois avoir du feu.

Mme de Saint-Junien n'était point dupe de cette tranquillité ; elle connaissait assez son fils pour être persuadée qu'un motif des plus graves pouvait seul l'amener chez elle à cette heure où, d'ordinaire, il prolongeait sa veillée en joyeuse compagnie. Elle n'avait pas eu besoin du coup d'œil de René, désignant la présence d'un tiers, pour démêler la comédie de son attitude. Elle l'entraîna chez elle où, en effet, brûlait un bon feu. Somnolente, la femme de chambre attendait.

— Vous pouvez alter, Justine, je me déferai seule... Mets-toi là, René, chauffe-toi bien... Tu as certainement pris mal. Que ne m'as-tu accom-

pagnée ! C'était parfait. Une salle très élégante...

Justine étant partie, Mme de Saint-Junien s'interrompit brusquement et demanda, la voix changée :

— Tu as un ennui, n'est-ce pas ?

— Plutôt !

— Quoi encore ?

Il se rebiffa.

— Oh ! encore ! pourquoi encore ? Dirait-on pas que je passe ma vie à te tourmenter ?

— Né chicanons point sur les mots, dis-moi ce qui t'arrive.

— C'est pourtant facile à deviner ! Il n'y a qu'une sorte d'ennui qu'un garçon de mon âge puisse venir confier à sa mère.

— Tu as joué... de nouveau... et tu as perdu !

— Et pas dix sous !

Il se laissa aller dans le fauteuil où sa mère l'avait fait asseoir ; bras ballants, jambes étendues, il donnait l'impression de manquer de ressort physique autant que de ressort moral.

— Ah !...

Il y eut un court silence. Mme de Saint-Junien, sans songer à retirer ses fourrures, restait debout devant son fils ; il ne la regardait pas, fixait obstinément le feu.

Mme de Saint-Junien demanda, la voix brève :

— Combien ?

— Huit cents louis.

— Seize mille francs !

— Oui.

— Malheureux !

— Tu parles !

— Quitte ce ton vulgaire, je t'en prie, j'en ai l'horreur... et le moment est mal choisi pour gouailler.

— Si tu crois que j'en ai envie...

— Que vas-tu faire ?

— Rien.

— Comment rien ?

— Je veux dire que personnellement — à moi tout seul — je ne puis rien... sinon me brûler la cervelle si dans vingt-quatre heures je n'ai pas payé.

— Tais-toi !

— Dame... je ne vais pas me laisser afficher.

— René ! oh ! René !

Elle lui avait jeté les bras autour du cou, le serrant contre elle, comme pour le défendre contre l'affreuse chose. En pleurant elle l'embrassait, posant ses lèvres sur la tempe déjà creusée et striée de rides, cherchant la place où s'appuierait le revolver.

Doucement René se dégagea.

— Je t'en prie, ma pauvre maman, ne nous attendrissons pas... je n'ai nul besoin d'être bouleversé davantage... Pristi ! quelle soirée !

Docile, Mme de Saint-Junien recula. Elle s'assit en face du malheureux et, retenant ses larmes, elle tendit sa volonté à trouver le salut.

— A qui dois-tu cet argent ?

— Tu ne connais pas... et puis, quand tu connaîtras... Le nom n'y fait rien.

— Mais si ! Avec un ami on pourrait s'entendre, s'arranger...

Il bondit.

— Oh ! par exemple ! Que voilà bien des idées de femmes !... Ma parole ! En dehors d'une question d'honneur particulier, ce qu'est l'honneur, on dirait que toutes, vous l'ignorez !

Mme de Saint-Junien se révolta.

— Ton premier devoir d'honneur était de ne point jouer l'argent que tu n'as pas.

Il haussa les épaules, retombé dans son découragement.

— Avec ça qu'on réfléchit !

— C'est le grand tort qu'on a de ne jamais prévoir les conséquences de ses actes.

— Crois-tu que je suis venu pour que tu me sermonnes... D'ailleurs, vrai, tu prêcherais un converti... Si jamais je touche une carte...

— Tu m'as déjà dit ça... combien de fois !

— Pas comme ce soir.

— Avec moins d'élan, peut-être, parce que les pertes étaient moins grosses...

— Cette fois, c'est sérieux, va !

— Tant mieux.

— Mais il n'en reste pas moins que je dois seize mille francs... et qu'il me les faut demain matin.

— Penserais-tu que je vais les demander à ton beau-père ?

— Mais oui... J'y compte bien... Voyons, maman,

ne t'indigne pas... Ne joins pas les mains avec cet air tragique... Non, ne dis rien ! Tu me dirais des choses... plutôt pénibles... Ecoute-moi. Oui, je sais, cela sera très dur de demander cette somme à M. de Saint-Junien... Mais tu m'aimes trop pour ne pas être disposée à de plus durs sacrifices afin de me sauver. Et, si tu me refuses, que veux-tu que je fasse, sinon... ce qui t'épouante — et dont moi-même je n'ai nullement le désir, je t'assure ?... Tu sais que je ne possède plus rien. J'ai été un peu vite, c'est vrai... Mais enfin, réfléchis : voilà sept ans que j'ai la libre disposition de la fortune qui me venait de mon père. Elle n'était pas grosse : deux cent mille francs ! Il ne m'a point fallu un fort appétit pour croquer ça... et l'on m'y a aidé ! C'est effrayant, vois-tu, la quantité de gens disposés à vous aider dans ce cas-là. Enfin, ça y est ! Je vis sur mes derniers louis... c'est pas drôle. Toi, personnellement, tu n'as rien, ma pauvre maman !... Nous étions pourtant sur un bon pied, du temps de papa.

— Ton père gagnait beaucoup d'argent, comme ingénieur civil. Si tu avais voulu prendre cette carrière...

— Merci ! je n'ai aucun goût pour ce métier-là !
— Ni pour aucun, j'en ai peur.

— C'est vrai... Mais je suis décidé à me ranger. Je vais devenir si sage, si sérieux, si gentil, que tu n'auras plus par moi que des satisfactions. Et, tiens, dès maintenant, je vais t'en donner une, de satisfaction. Obtiens cet argent de mon beau-père et, pour ta récompense, je reviens sur le refus que, jusqu'ici, j'ai opposé à tes projets : j'accepte d'épouser Simone !

— Vrai ?

— Vrai !

— Ah ! je savais bien, s'écria Mme de Saint-Junien dans un élan de joie, je savais bien que tu réfléchirais, que tu comprendrais que c'est pour toi le salut, l'avenir assuré... songe : 90.000 livres de rentes !

— Ce n'est pas le Pérou.

— Ouais ! Je pense que tu peux t'en contenter. Tu es charmant, mon fils, distingué, élégant, joli garçon... Mais les jolis garçons, distingués et élégants, sont moins rares qu'on pourrait le croire et

tu n'as, toi, pour appuyer ces avantages, ni fortune, ni nom... S'appeler Mme Bertin, n'est pas pour éblouir les héritières. Simone, elle, est une bonne petite qui nous aime bien et n'aura certes pas l'idée qu'elle peut prétendre à mieux. D'ailleurs il sera facile d'ajouter son nom au tien. « Bertin de Saint-Junien », cela fera bon effet.

— Alors tu es contente ?

— Très heureuse de te voir enfin raisonnable, dit Mme de Saint-Junien, oubliant quelle folie venait d'amener cette soudaine raison.

— Et je puis compter sur ma récompense... les seize mille...

Il s'était repris, ranimé par ces beaux projets d'avenir.

Mme de Saint-Junien soupira.

— Mon Dieu, ta récompense... en vérité, on dirait maintenant que les rôles sont changés...

— Tu m'as promis de demander cet argent.

— Non, fit tristement la pauvre femme, je ne t'ai rien promis... Mais tu sais bien que je le ferai... J'y suis forcée... Ah ! que cela m'est pénible et douloureux ! Sans compter que ton beau-père est d'une loyauté qui va jusqu'à l'exagération. Comme tuteur de Simone, il est capable de redouter pour elle un mari aussi fou, aussi joueur... et j'en passe.

— Je serai un très bon époux, en attendant que je puisse être un bon père. Chaque chose a son temps ! Je sais qu'une fois marié c'est fini de rire.

Mme de Saint-Junien soupira de nouveau.

— Il m'est pénible, dit-elle, de t'entendre parler ainsi. Tu en viendrais à me donner des scrupules. Pourquoi aller au mariage comme au supplice !

— C'est tout au moins une geôle.

— Non. Si l'on s'aime, c'est la vraie manière d'être heureux. L'amour dans le mariage, toutes les jeunes filles le rêvent et l'attendent. C'est tant pis pour le mari quand elles ne l'y trouvent pas.

— J'aimerai Simone. Je dois même, pour être tout à fait sincère, avouer qu'avec elle comme partenaire, le mariage me semble moins effrayant qu'avec toute autre. Rassure mon beau-père. Mais d'abord, occupe-toi des seize mille francs.

— Je ferai de mon mieux. Tu déjeuneras avec moi et je te donnerai la réponse. Tu peux venir sans crainte d'être grondé ; nous serons seuls. Ton

beau-père a un déjeuner d'hommes je ne sais où. Va-t'en maintenant... et bon courage, méchant enfant!... Ah! que je suis faible... que je suis donc faible! François a bien raison de me le reprocher.

VI

Projets d'avenir.

- Mon pauvre petit! Ça n'a pas été sans peine.
- Enfin, ça y est? Tu as l'argent?
- Je l'aurai tout à l'heure.

Avec un soupir d'allégement, René Bertin s'étala au fond d'une bergère.

- La vie a du bon! dit-il gaiement.

Assise en face de lui, sa mère le contempla, le visage soucieux. Elle trouve qu'il accepte trop simplement une solution qu'il n'a pas été si facile d'obtenir!

René était arrivé chez sa mère sans hâte, comme sans inquiétude. Méme, il ne comprenait plus comment, la veille, il avait pu se laisser abattre à ce point, pour une misérable question d'argent. Il éprouve le besoin de s'excuser à ses propres yeux d'un trouble aussi ridicule. «Je devais être malade, certainement... j'étais fatigué, énervé... En somme, quand mon beau-père m'avancerait une petite, toute petite partie de ce qui doit un jour me revenir, où serait le mal? N'ayant pas d'ensant, M. de Saint-Junien ne peut guère déshériter le fils de sa femme en faveur d'une nièce. D'ailleurs cette nièce, déjà fort riche, qui plus tard pourrait me frustrer de cet héritage, il est convenu que je l'épouse. Donc?...

S'étant réconforté par d'aussi agréables pensées, René s'étonnait de l'accueil de sa mère. Elle l'avait reçu dans son petit salon, confortable et joli, parfumé de mimosa, et l'agrément de ce décor achevait de rendre à René toute sa gaieté.

— Maman, tu n'es pas dans le ton. Si tu devais m'annoncer que M. de Saint-Junien a refusé, tu n'aurais ni un autre air, ni un autre accent.

— Crois-tu qu'il accepte volontiers?

— Tu ne l'espérais pas.

— Non. Mais il m'a été pénible d'insister et

d'écouter à ton sujet des choses... des choses que tu mérites, je dois le reconnaître.

— Bon ! Oublie-les, surtout ne me les répète pas.

— Oh ! tu les entendras !... Ton beau-père a mis comme condition que lui-même te remettra l'argent et te dira ce qu'il croit devoir te dire.

— Ah ! non... ça, franchement, tu aurais dû me l'éviter.

— Je n'ai pas pu... Ton père sera ici à trois heures, avec les seize mille francs, et je vous laisserai ensemble. Vous causerez.

— Nous causerons !... L'euphémisme est charmant. Conversation des plus agréables !... Ah ! la... la... la... la !

— Voyons, sois raisonnable. Tu as fait une sottise en jouant si gros jeu.

— On fait toujours une sottise en jouant ; je suis le premier à le reconnaître... Il est inutile de m'en rebattre les oreilles.

— Ton beau-père t'a toujours témoigné beaucoup d'affection ; il est juste, te considérant comme son fils, qu'il use de son droit de te réprimander.

— Comme ça nous avancera tous deux d'échanger des choses pénibles !

— J'espère bien que tu ne te permettras pas de lui manquer de respect ?

— Evidemment non. Mais enfin...

Mme de Saint-Junien se sentit inquiète : René avait un visage crispé, des yeux pleins de lueurs méchantes. Elle retrouvait en lui le petit garçon de jadis que la moindre punition jetait en révolte, alors même qu'il reconnaissait le châtiment mérité. Comme elle a eu tort de le tant gâter cet enfant capricieux, nonchalant et faible ! Elle a laissé se développer cette nonchalance veule et, maintenant, il ne retrouve un peu d'activité que pour le plaisir et n'a d'énergie que contre toute autorité.

L'annonce du déjeuner apporta une heureuse diversion à cet épineux entretien. A table, devant les domestiques aussi attentifs à surprendre les secrets des maîtres qu'à soigner les détails du service, la conversation fut d'une banalité reposante. Mme de Saint-Junien parla de sa soirée de la veille à l'Opéra, René critiqua sans indulgence un livre nouveau, que d'ailleurs il n'avait pas lu et, lorsque la mère et le fils se retrouvèrent en

tête à tête dans le petit salon où le café était servi, leurs esprits détendus répugnèrent à retomber sur un sujet désobligeant. Mme de Saint-Junien préféra entraîner la pensée de son fils au delà des monts, vers le château de Varancillo, transformé — plus mal que bien — en couvent et dont les sombres murailles abritent la fiancée choisie, l'insignifiante mais riche petite amie d'enfance, jugée digne de devenir pour ce jeune viveur, las et blasé, le port de salut, la *fin* à laquelle il ne se résigne qu'avec une évidente mauvaise grâce.

Il était, certes, moins pénible de parler de Simone que de prévoir la semonce dont M. de Saint-Junien, justement indigné, s'apprétait à accompagner la remise des 16.000 francs. René le pensait et ne s'en prêta que plus volontiers à l'évocation de la future Mme R. B. de Saint-Junien.

— Mais, dit-il, ma chère maman, nous avons oublié, dans nos beaux projets, la volonté posthume qui condamne cette innocente à une réclusion de deux années...

— Non, je n'ai point oublié, seulement rien n'est absolu. Ma belle-sœur n'a pas prévu le cas d'une demande en mariage. Alors même que Simone ne serait pas émancipée, le mariage émancipe la femme — ce qui est une façon de parler ! Il serait plus exact de dire qu'il la change de tutelle. — Je pense qu'il sera facile de persuader Simone qu'elle n'offensera aucunement la mémoire de sa mère en abrégeant son exil... Je m'en charge. Il est impossible que cette petite fille n'ait pas rêvé plus ou moins de toi... Mais oui ! Songe donc : vous avez joué ensemble... tu lui faisais un peu la cour autrefois et je suis certaine qu'elle ne l'a point oublié. La pensée qu'elle a été ton premier amour, que tu lui es resté fidèle, que tu l'as attendue, lui tournera la tête.

— Oh!... pauvre petite !

— Elle ne sera point à plaindre, je l'espère... Tu n'es pas un méchant garçon.

— Pas méchant pour deux sous ! Et même, j'ai des délicatesses de conscience que tu n'as pas, toi, maman...

Et, sans laisser à Mme de Saint-Junien le temps de s'indigner, René Bertin poursuivit : « Oui, j'ai des scrupules, moi, de tromper cette enfant. »

— Qui te le demande ?

— Eh ! n'est-ce pas la tromper que de jouer avec elle la comédie du sentiment, de lui jurer, surtout, qu'elle fut mon premier amour... mon seul amour ?... Je le répète : Pauvre petite !

— Tu es absurde ! Ce que tu appelles la comédie du sentiment cessera d'être une comédie quand tu seras en face de cette jolie fille dont la tendresse naïve te touchera. Et, quant au passé, il est parfaitement inutile de lui jurer quoi que ce soit : son imagination suffira à bâtrir le petit roman dont il importe qu'elle se croie l'héroïne... Et qu'est-ce que le bonheur, sinon une illusion qui n'est point encore détruite ! conclut Mme de Saint-Junien avec un soupir.

— Il n'y a rien de tel que les femmes heureuses pour parler du bonheur avec ce sans-façon. Ta définition, d'ailleurs, me plaît en ce qu'elle simplifie le rôle du mari. Selon toi, il n'est pas nécessaire de rendre sa femme heureuse, il suffit de lui laisser croire qu'elle possède le bonheur.

— Ne t'imagine pas que ce soit si facile !

— J'espère y parvenir. Et mon beau-père ?

— Ton beau-père ?

— Que dit-il du projet ?

Mme de Saint-Junien leva les bras au ciel et les laissa retomber en un grand geste de découragement.

— Mais tu es fou, mon ami ! T'imagines-tu que j'ai choisi le moment où tu donnais une preuve de... mettons d'imprudence, pour demander à François, pour moi, la main de sa nièce ? L'occasion, vraiment, eût été bien choisie !...

— Alors, il n'y a rien de fait ?

— Mais si, tout est fait.

— Je ne vois pas...

— François ne soulèvera aucune difficulté s'il a la preuve que Simone est la première à désirer ce mariage.

— Et cette preuve, vous pourrez la lui fournir ?

— Très facilement. Je te demande quinze jours... mettons trois semaines de patience.

— Comment ferez-vous ?

— J'écrirai à Simone, Simone me répondra. Au besoin, je la rappellerai ici pour quelques jours. As-tu confiance en moi ?

— Certainement. Mais je voudrais être sûr que vous ne me rendrez pas ridicule en me faisant jouer, à mon insu, le rôle d'amoureux transi.

— Ne crains rien... Ah ! voici ton beau-père, je te laisse, bon courage... c'est la dernière épreuve.

Et, légère encore, avec de souples mouvements très jeunes, Mme de Saint-Junien quitta le salon en courant. On eût dit que c'était elle qui redoutait d'être grondée.

VII

Les moulins à vent de Conchita.

Au couvent de Varancillo la vie s'écoulait monotone. La neige s'amoncelait dans la cour, formant autour des fenêtres de gros bourrelets qui, aux heures de tourmente, montaient le long des vitres, devenant un opaque rideau.

Les religieuses, inquiètes, regrettaien d'avoir consenti à amener là des enfants : on se sentait si loin de tout secours, si perdu !

Tonio avait peine à descendre jusqu'au village pour en rapporter les provisions. Afin de permettre aux élèves de jouer sur la terrasse durant les belles heures, Raphaëla aidait son mari à en enlever la neige glacée. On la repoussait par-dessus les rochers servant de clôture naturelle. Elle tombait en s'émiéttant, roulait au flanc des pentes ; une poussiére blanche s'élevait impalpable.

Personne, heureusement, ne fut malade. Tonio n'eut point à ramener le médecin de Varancillo. Sœur Dosithée qui, prudemment, s'était munie d'une provision de simples, prévint les rhumes par quelques bonnes infusions et fortifia, à l'aide de lotions dont elle avait le secret, les yeux délicats que menaçait, parmi toutes ces blancheurs, la cruelle ophthalmie.

Après les joies des premières boules de neige, les pensionnaires commençaient à trouver dur leur emprisonnement. Le spectacle si tragiquement beau des montagnes, que chaque heure nuancait d'un reflet différent, d'abord les avait charmées, elles s'en lassèrent. La difficulté des transports avait fait réunir en une seule période les vacances

de Noël, du 1^{er} janvier et de Pâques. A Pâques seulement, pour trois semaines, les familles étaient autorisées à reprendre leurs enfants. Les petites comptaient les jours ; mais Pâques approchait sans que la neige parût diminuer. La frayeur de voir les chemins devenir tout à fait impraticables rendait les fillettes nerveuses, irritables au point que mère Sainte-Agathe agita la question de savoir si ces vacances ne seraient pas prolongées jusqu'au jour où le nouveau monastère en construction à Saragosse pourrait recevoir religieuses et élèves.

— Alors, disait Conchita, prête à pleurer, alors, ma Simone, vous serez rendue à votre tante et l'on fera de vous la proie de ce René que je déteste.

C'était son refrain. De ce jeune homme inconnu, la petite Espagnole avait fait un monstre. Rien ne pouvait lui enlever la conviction que Simone à Pavance était sacrifiée.

Il n'est pas de roc assez résistant pour ne point se laisser entamer par la goutte d'eau sans cesse frappant au même endroit. Sur le cœur de Simone, les lamentations, les soupçons de Conchita lentement s'enfonçaient, y traçant leur chemin. Elle avait ri d'abord, puis s'était indignée. Maintenant elle s'effrayait, acceptant peu à peu la pensée d'être l'héroïne d'un drame sombre, la victime innocente livrée aux oppresseurs.

Que son oncle pût avoir contre elle de mauvais desseins, Simone en doutait encore. Mais elle se souvenait que Mme de Saint-Junien, si elle témoignait à son beau-frère une affection confiante, était loin de montrer autant de sympathie pour sa belle-sœur. De très petits détails, des nuances qui lui paraissaient jadis sans importance, revenaient au souvenir de Simone, et lui semblaient maintenant gros de signification.

Evidemment, Mme de Saint-Junien, prévoyante, avait cherché, en exilant sa fille, à la mettre hors d'atteinte de néfastes influences. Simone a surpris souvent des allusions à la vie dissipée de René. La ruine de son beau-fils maintes fois a été prédite à M. de Saint-Junien par la mère de Simone. Il soupirait alors, désolé, avouant son impuissance ; et Simone se souvient d'une phrase particulièrement significative échappée à son oncle : « Heureusement que le pauvre René est bien de sa

personne... peut-être aura-t-il la chance de séduire une héritière... »

Si Mme François de Saint-Junien se fut doutée que cette phrase imprudente avait été dite par son mari, précisément devant l'héritière convoitée, le pauvre homme aurait eu à supporter d'amers reproches sur sa malencontreuse franchise.

Bien malencontreuse, en effet, car ce mot, qui devait rester gravé en Simone, brisait avant sa pleine éclosion, son premier rêve de jeune fille.

Mme de Saint-Junien avait raison lorsqu'elle assurait à son fils qu'il était impossible que Simone n'eût pas, quelque jour, rêvé de lui. Vers ce tout jeune homme, déjà épris d'élégance, joli garçon, d'une fatuité qui ne pouvait qu'éblouir la fillette, Simone avait eu un élan naïf, et peut-être la mauvaise réputation de René n'aurait-elle pas suffi à la détacher de lui, si la phrase de M. de Saint-Junien n'avait, d'un coup, abattu l'idole.

Marianne ne pensait guère que la place déclarée par elle à l'avance conquise, se fortifiait en prévision d'un siège que rien encore n'aurait dû faire prévoir. Ce fut donc en toute tranquillité, se croyant sûre du résultat, que la tante de Simone écrivit à sa nièce la lettre qui devait poser les premiers jalons de l'accord souhaité. Déjà dans toutes ses missives elle s'était appliquée à mettre en vedette le nom de son fils, à l'entourer de tout ce qui pouvait, aux yeux d'une fille romanesque, l'aureoler de séduction. René ne se doutait pas de ces travaux d'approche, entrepris par Mme de Saint-Junien longtemps avant l'approbation de son fils.

Brusquement, après des jours et des jours de gelée, le soleil resplendit, fondant les neiges.

Au château de Varancillo, c'était un joyeux émoi de résurrection. Sœur Dosithée parlait déjà de faire des semaines dans son jardin dont les buis seuls commençaient à paraître.

On apporta de la poste, à l'adresse de Conchita, un petit panier plein de violettes. Elles venaient du château de Hélanèse ; José lui-même les avait cueillies, une lettre de lui l'apprenait et aussi que la pensée de Simone n'y était point étrangère. « Ton amie de France doit aimer les fleurs. »

— Je les reconnaiss ! s'écria Conchita ; elles fleurissent en plein midi, abritées du vent froid par

une muraille à demi ruinée, tout ce qui reste des anciennes serres. Hélanèse a connu des jours glorieux. C'est fini... A la place des fleurs rares, de pauvres petites violettes ; comme aux grands seigneurs favoris à la cour, succèdent deux sauvageons... Mais oui, nous sommes des sauvages, José et moi, ne vous en êtes-vous point aperçue, ma chérie ?

Simone se récria. Elle ne trouvait pas que Conchita ressemblait le moins du monde à une sauvage ; elle était seulement plus simple, plus franche que les jeunes filles habituées à tout le convenu mondain.

— Et c'est parce que vous êtes ainsi que je vous aime tendrement, conclut Simone.

Elle aussi, par ce courrier, avait reçu une lettre. Les commentaires sur les violettes de José ayant pris fin, elle se décida à déchirer l'enveloppe. Mère Sainte-Agathe n'ouvrirait pas plus les lettres adressées à Simone que celles envoyées à Conchita, toutes deux étant pensionnaires libres. La première liberté qui leur fut accordée, la seule, en fait, dont elles pouvaient jouir à Varancillo était cette liberté de correspondance, convenue avec Mlle Rosita Hélanèse comme avec M. de Saint-Junien.

La tante de Simone se sentait ainsi les coudées franches pour aborder un sujet toujours un peu scabreux à traiter dans un couvent.

« Ma chère petite Simone écrivait la mère de René Bertin, me voici encore toute bouleversée de ce que je viens de découvrir ! Tu me pardonneras de te parler aussi franchement : une mère est toujours excusable de vouloir le bonheur de son enfant et de lutter pour l'obtenir.

« Il y a eu entre mon pauvre fils et moi une explication à laquelle j'étais loin de m'attendre. Figure-toi, Simone, qu'il était question pour ton cousin d'épouser une jeune fille charmante et fort riche. Sais-tu ce que René m'a répondu ? Qu'il n'écouterait en se mariant que son cœur ! Et je n'ai point eu de peine à comprendre à qui ce cœur s'est donné depuis longtemps. Non, il n'était pas difficile à pénétrer, ce secret. Maintenant je me souviens de mille circonstances qui auraient dû me mettre en défiance... ou plutôt me réjouir, puisque celle que mon fils aime...

« Ah ! ma petite Simone, ma fille !... tu as deviné, n'est-il pas vrai, quelle est celle qu'a choisie mon fils ?... Le cher enfant doute, s'effraie. Il est pauvre, tu es riche. Mais je ne te ferai pas l'injure de penser qu'une question de chiffres pourrait t'influencer. Quant au nom, il serait naturel que tu regrettasses de quitter de Saint-Junien pour Bertin. J'ai pensé à l'objection. Nous obtiendrons aisément le droit de réunir les deux noms.

« Ton exil, ton emprisonnement plutôt, cessera naturellement si tu acceptes d'épouser René. En effet, est-il un abri qui vaille le foyer d'un mari ? Ta pauvre mère elle-même te dirait : « Reviens », si elle pouvait, en cet instant si grave, te conseiller. Laisse-moi remplacer auprès de toi celle qui n'est plus ; obéis-moi comme tu lui obéiras. Je te dis : ton bonheur est là, ne laisse pas échapper le bonheur ! »

De même que Conchita venait de lire à haute voix la lettre de son frère, Simone avait lu celle de Mme de Saint-Junien.

Contrairement à sa coutume, Conchita la laissa achever sans l'interrompre et, lorsque Simone se tut, son amie dit seulement :

— Eh bien ?

Simone la regarda ; elle la vit très pâle, les yeux brillants, les lèvres frémissantes.

— Eh bien ! répondit-elle, je refuse, voilà tout. Conchita haussa les épaules.

— Alors vous allez rester encore deux ans ici, en prison ?

— Une prison où nous sommes ensemble, chérie, ne paraît point triste, et...

— Mais moi, je n'y resterai pas. Non, je ne puis plus m'y supporter, je veux revenir chez nous.

— Et m'abandonner ?

— Je ne vous sers pas. J'étais venue avec la pensée de vous être utile, de vous défendre... de vous sauver... Mais je vous connais maintenant. Il n'y a rien à faire... Vous êtes une victime résignée, vous céderez... comme vous avez cédé en venant ici.

— Oh ! Conchita ! vous savez bien à qui j'ai obéi en venant au couvent.

— Oui, je le sais. Mme de Saint-Junien croyait

ainsi vous mettre à l'abri des intrigants, des coureurs de dots, jusqu'au jour où vous seriez assez forte, assez raisonnable pour vous préserver seule des pièges. Mais voici que ce refuge n'en est plus un ! Voici que l'ambition de votre cousin vous y poursuit, vous y traque... Allez ! tôt ou tard vous tomberez en son pouvoir : vous êtes bien perdue !

— Non, non...

— Si !... D'ailleurs, si mère Sainte-Agathe revient à son idée de licencier les élèves, vous retournerez chez vous et, si vous y retournez, vous ferez ce qu'a résolu votre tante... Elle doit être tenace ?

— Oh oui ! mon pauvre oncle fait tout ce qu'elle veut.

— Vous voyez !

— Mais que devenir, Conchita ?

— Avez-vous confiance en moi ?

— Oui... quoique vous me fassiez peur... un peu, quelquefois.

— Poltronne ! laissez-moi agir ?

Simone hésitait, effrayée vraiment par tant d'énergie combative. Conchita frappa du pied.

— Moi, dit-elle, je vais repartir. Je ne peux plus rester ici, j'en mourrais !

— Alors, je vais être toute seule...

Conchita ne répondit pas. Elle regardait fixement son amie. Simone, dans les yeux noirs de l'Espagnole, en même temps qu'une tendresse apitoyée, lut une résolution que rien ne saurait ébranler.

Et toute triste, elle refoula ses larmes.

VIII

Notre Prince.

Don José de Hélanèse menait, dans le château en ruine, seul vestige demeuré de son ancestral domaine, une existence de sauvage et de rêveur. À dire vrai, la tante Rosita avait eu pour son beau neveu d'autres ambitions que de le voir chasser et pêcher tout le jour et, durant les longues soirées, rêver, l'été au clair de lune sur la terrasse d'Hélanèse d'où l'on découvrait la mer, et l'hiver, dans la

grande salle où flambaient des troncs d'arbres entiers.

Mais don José se déclarait heureux ainsi à rendre des points aux élus du paradis. Et tante Zita, soupirante, ne trouvait à opposer à cette folle assurance que des gémissements.

— Un si beau, si fier, si noble garçon, qui pourrait briller à la cour !

— Avec quoi ? demandait José.

Tante Zita, interloquée, abaissait aussitôt ses prétentions et, transposant son rêve, devenait pratique.

— Un garçon de tant de talent ! un artiste qui pourrait gagner tout ce qu'il voudrait avec ses tableaux !

José haussait les épaules.

— Mes aquarelles ne valent quelque chose que parce qu'elles sont toutes composées dans la fièvre et l'élan de l'inspiration. S'il me fallait travailler toujours et quand même, je ne ferai rien qui vaille.

Et les aquarelles s'entassaient dans les tiroirs, ou bien, fixées par des épingle aux tapisseries de haute lisse restées aux murs du grand salon, elles se fanaient, essuyant l'injure des mouches et mettant bizarrement, entre les genoux d'un guerrier ou sur le flanc d'une licorne, un coin de paysage ensoleillé, des pochades aux teintes vives : joueurs de guitare, manolas, toreros.

— Ainsi, disait encore la tante Zita, tu passeras ton existence à tuer des oiseaux, à pêcher des poissons...

— Que vous mangez, ma tante...

— Il le faut bien ! Nous n'avons pas une table trop fournie.

— Vous êtes gourmande... Fi ! que c'est vilain ! Il vous faudrait des mets de roi ?...

— Où serait le mal, si je les avais, de les apprécier ?... Bien, bien !... Nous n'en aurons jamais ; je sais que tu t'en soucies peu, Conchita moins encore et moi, je n'y pense pas... Mais il y a autre chose que la table et tu ne pourras, toute ta vie, demeurer ainsi. La jeunesse passe...

— Quand j'aurai les cheveux gris, je ne songerai même plus à regretter ce que je n'aurai pu me procurer.

— Tu devrais — au moins ! — avoir l'ambition de restaurer Hélanèse.

— Pauvre vieil Hélanèse ! Il est trop malade pour être restauré... Il faudrait des millions ! Où voulez-vous que j'aille les chercher ? Si Conchita sortait un peu, voyait le monde... peut-être rencontrerait-elle un jeune seigneur qui, pour l'amour de ses yeux noirs, relèverait la maison de nos pères...

Rosita secouait la tête.

— Les yeux noirs !... les yeux noirs, grommela-t-elle. J'ai eu d'aussi beaux yeux que qui que ce fut et je sais bien qu'on les aime. Mais je sais aussi comment on les aime, quand celle qui les possède, pour toute fortune, n'a que ces yeux-là. Des compliments, des sérénades... oui, oui, j'en ai eu ma part tout comme une autre. Cependant, personne ne parlait de me mettre la bague au doigt. Conchita saura comme moi ce que valent les amoureux pour les filles pauvres. Mais toi, José... toi, tu pourrais choisir une belle et riche jeune fille pour en faire une épousée.

— Ollé ! ollé ! criait ironiquement José.

Fâchée, tante Zita reprenait :

— Tu n'as aucun égard pour moi qui t'ai servi de mère ! Enfin, j'ai fait pour toi ce que j'ai pu, je n'aurai aucun reproche à m'adresser.

— Des reproches ! tante Zita ! Oh ! pour l'amour du ciel, ne vous en faites jamais, jamais !

José embrassait la vieille demoiselle et la laissait attendrie et toute consolée.

Il est vrai que la querelle ainsi terminée revenait quelques jours plus tard avec des variantes, pour finir de la même façon. Tante Zita ne se plaignait plus que par acquit de conscience. En somme, que pouvait-elle exiger, puisque José se trouvait heureux !

Il avait cependant ses heures de tristesse, le beau José, de soudaines crises de découragement, de dégoût de soi et de la vie, qui le poussaient à s'éloigner des journées entières, sous prétexte de chasses lointaines. Il revenait de ces équipées le corps las, mais l'esprit apaisé. Et, comme il racontait gaiement les détails de ses chasses, se montrait joyeux du gibier conquis, ni sa sœur ni Rosita ne se doutaient des heures sombres souffertes par le José qu'elles adoraient.

Depuis le départ de Conchita, son frère subis-

sait plus fréquemment des crises de mélancolie. Hélanèse lui paraissait désert. Dans la grande salle à manger couverte de fresques à demi détruites, la tante et le neveu prenaient leurs maigres repas sur un coin de la table immense qui aisément aurait supporté trente couverts. Le temps était passé où des valets en livrée, plus nombreux que les convives, assuraient pompeusement le service, présentant des mets recherchés sur de lourds plats d'argent. Maintenant la faïence remplace la vaisselle plate et Philippe, le maître-Jacques d'Hélanèse, a peu le loisir de servir à table ; sa grande occupation consiste à faire pousser les légumes, principale ressource des menus.

Maria, la nourrice de Conchita, restée à Hélanèse comme femme de chambre d'abord, cumule à présent et sert aussi de cuisinière.

Il faudrait, pour le scrupuleux entretien de la vaste demeure, un nombreux personnel. Mais un peu de poussière choque moins qu'ailleurs sur les très vieilles choses. Maria fait de son mieux et Philippe nettoie les jours de pluie, alors qu'il ne peut ni sarcler ni planter.

La pièce la plus soigneusement entretenue est certainement la chambre de José; la Nodrina (1), Philippe et même Rosita trouvent toujours un moment pour veiller au bien-être de leur préféré. José est l'idole de tous.

« Qu'il est beau notre prince ! » s'écrie volontiers Maria, joignant les mains dans la ferveur de son admiration.

« Notre prince », ainsi tout petit enfant la nourrice l'avait nommé et l'appellation restait à José, employée souvent par Mlle Hélanèse, plus souvent encore par Conchita.

Il ressemblait, en vérité, aux Princes Charmants des légendes, don José, avec son visage aux traits réguliers, coupé d'une étroite moustache brune, ses yeux à la fois caressants et autoritaires.

— C'est dommage ! disait parfois tante Zita. Toi, notre prince, qui n'es qu'un garçon, tu es beau comme un infant et ta sœur est plus charmante que belle.

(1) La nourrice.

— Je changerais volontiers, répondait José.

Et de tous les propos dont son neveu se plaisait à l'ahurir, il en était peu qui missent tante Zita aussi en colère que cette affirmation.

Mlle Hélanèse et don José achevaient leur premier repas dans la salle aux fresques lorsque Philippe, les mains souillées de terre, apporta sans façon le courrier.

— Ah ! tante Zita, une lettre de Conchita. Elle me remercie, je pense, des violettes...

Tandis que Rosita retenait Philippe pour lui donner des ordres, José parcourut la lettre de sa sœur.

— Eh bien, que te dit-on ? demanda tante Zita, lorsque le maître-Jacques fut sorti.

José ne répondit pas. Son visage exprimait une stupéfaction profonde, presque de l'effroi. Sa tante le vit.

— Seigneur, ayez pitié de nous... José, il y a un malheur !

— Non, pas un malheur...

— Tu paraiss bouleversé.

— Je suis seulement surpris.

— Mais qu'y a-t-il enfin ?

— Ah ! voilà ce que je me demande... Qu'y a-t-il, que peut-il y avoir ? Conchita m'écrivit de venir la chercher sans retard.

— La chercher ! Est-ce qu'on licencie les élèves ?

— Elle n'en dit rien.

— Il y a peut-être une épidémie ! s'écria tante Rosita en pâlissant. C'est cela ! Ce doit être cela !

Puis, devenant tout à coup soupçonneuse, elle s'écria avec véhémence :

— A moins que ce soit un caprice de cette petite... Elle a peut-être la nostalgie de son creux de rocher... Tu n'iras pas ; je vais écrire à mère Sainte-Agathe.

— Si vous le voulez bien, ma tante, je préfère de beaucoup aller m'assurer par moi-même de ce qui est.

— Oui ! et même s'il n'y a aucune bonne raison du retour de ta sœur, tu la ramèneras, je te connais ! Tu es prêt, toujours, à lui obéir.

— Mais non, mais non, tante Zita... et quand même je la ramènerais sans autre raison que son caprice, ne seriez-vous pas heureuse de la voir, votre Conchita ? Ne trouvez-vous pas que son

absence a déjà trop duré et que notre vieil Hélane est bien triste sans sa gaité ?

— C'est une chose arrangée entre vous... N'est-ce point affreux de voir comme tous deux vous comprenez mal vos intérêts !... Et vous ne m'écoutez jamais, jamais ! Moi qui ne veux que votre bien, qui ai l'expérience... Montre-moi la lettre de Conchita ?

José parut ne pas entendre ; il s'était approché du feu et, dans la flamme claire, il jeta la lettre.

— Je te disais de me la montrer !

— Ah ! pardon, ma tante, j'ai eu une distraction.

— Seigneur ! Seigneur, que je suis malheureuse ! gémit Rosita. Tu n'as pas confiance en moi... tu me caches quelque chose. Ta sœur ne t'écrit pas seulement de venir la chercher, elle te donne la raison de ce retour et toi, tu ne veux rien dire, tu brûles sa lettre pour que je ne puisse la lire... Il y a un malheur, un grand malheur !

— Je vous jure que non, ma tante... Mais je ne veux pas faire attendre Conchita : je pars à l'instant.

— Seigneur, Seigneur ! répétait Rosita désespérée.

José déjà s'éloignait, son pas rapide martelait les marches de pierre du vaste escalier aux résonances d'église, tandis que sa voix chaude, où vibrait une impatience, expliquait à Maria qui l'arrêtait au passage :

— Ne me retarde pas, je vais me préparer, je pars pour Varancillo.

IX

Vers l'inconnu.

Sœur Dosithée, l'âme en fête, assistait aux préludes du printemps. La neige, en deux jours, avait presque entièrement disparu ; la terre du jardin apparaissait en de larges taches brunes et, sous l'ingénieux abri de planches construit par Tonio, de gros choux, n'ayant pas été touchés par la neige, semblaient s'épanouir dans l'atmosphère moins glaciale.

— Bientôt je pourrai jardiner, annonçait la bonne sœur avec des accents de triomphe.

Jardiner c'était sa joie, elle prétendait ne jamais se sentir plus aimer le ciel qu'en voyant croître et fleurir les plantes du Bon Dieu. Elle ne pouvait admettre que sur les hauteurs de Varancillo il fût impossible de cultiver des fleurs comme en plaine.

Elle invitait Conchita et Simone à venir admirer, de confiance, ce que serait le jardin plus tard, quand la neige aurait tout à fait disparu.

— Ici, disait sœur Dosithée en traçant une ligne avec le talon de sa galoche, dans ce carré je planterai des marguerites pour les bouquets du mois de Marie, là, des pivoines pour le Sacré-Cœur, et des lis... On prétend que rien ne fleurira... Nous verrons ! Le Bon Dieu m'aidera.

Ce jour-là les deux amies écoutaient distraitem-
ment les beaux projets de sœur Dosithée. Conchita
cachait mal une impatience fiévreuse qui la faisait
frémir au moindre bruit et regarder sa montre à
chaque instant. Simone, visiblement, luttait contre
les larmes.

— Qu'avez-vous donc toutes les deux ? demanda
la sœur. Vous n'êtes pas comme toujours.

Les jeunes filles échangèrent un regard.

— Je suis triste, avoua Simone.

— Parce que je m'en vais, acheva Conchita.

Sœur Dosithée joignit les mains d'un air consterné.

— Vous vous en allez, mademoiselle... vous
quittez le couvent, juste au moment où tout ici va
être joli.

— Chez nous aussi, répondit Conchita, nous
verrons le printemps.

Sœur Dosithée secoua la tête.

— Mlle Simone aura du chagrin... il n'y a
personne de son âge ici ; vous partiez, il ne lui
restera plus d'amie. Je ne devrais pas dire cela,
bien sûr : nos mères sont bonnes et elles aiment
toutes leur grande élève... Mais enfin, une religieuse
n'est pas une compagne... Oh ! j'ai bien
peur que sans vous, Mlle Simonne ne reste plus
longtemps avec nous... Il est vrai que, de toute
façon, il faudrait se quitter, au moins durant
quelques mois, si notre Mère décide de reculer la
rentrée jusqu'à notre installation à Saragosse.

De nouveau les regards des jeunes filles se croisèrent, puis, très vite, Simone détourna les yeux.

— Ma sœur, commença-t-elle hésitante.

— Quoi donc, ma chère demoiselle ?

— Dites-moi... A ma place, que feriez-vous ?

La main de Conchita se posa sur le bras de son amie, mais celle-ci se dégagea et reprit très vite :

— Je veux dire, que penseriez-vous... Croyez-vous que je sois obligée de rester encore deux ans au couvent, parce que maman, avant de mourir, a exprimé le désir que j'y demeure ?

— Naturellement. Il faut obéir à cette dernière volonté.

— Ce n'est pas une volonté.

— Oui, je comprends, dit la sœur, un conseil, plutôt. A votre place, je tâcherais de le suivre jusqu'au bout. Vous n'êtes pas bien malheureuse avec nous...

— Et si un danger la menaçait jusqu'ici ? dit Conchita.

— Bonté du ciel ! Un danger ! Qu'allez-vous chercher ?

— Oui, c'est cela, appuya vivement Simone. Supposez qu'un danger que n'aurait pu prévoir ma pauvre maman, dont, au contraire, elle a peut-être cherché à me préserver en m'envoyant ici, supposez que ce danger soit devenu menaçant pour moi, si j'y reste...

— Et plus menaçant encore si elle retourne dans sa famille, interrompit Conchita.

— Tout ça, reprit sœur Dosithée mécontente, ce sont des révasseries sans rimes ni raison. Quelle fantaisie d'aller supposer des choses invraisemblables ! Mais écoutez... Il y a des sonnailles de mules sur le chemin — c'est une visite — Tonio est remonté de Varancillo voici déjà longtemps.

— C'est pour moi, fit Conchita, on vient me chercher.

Simone devint très pâle.

— Accompagnez-moi, voulez-vous ?

— Non, non... Adieu !

Conchita lui sauta au cou et, très bas, murmura :

— Vous n'oublierez rien ?

— Non... Mais...

— Oh ! c'est juré ?

— Oui, c'est juré.

— Au revoir, alors ?

— Si vous pensez que c'est pour vous, allons,

mademoiselle Hélanèse, dit sœur Dosithée, je vais vous conduire à notre Mère. Vous m'attendez ici, mademoiselle Simone ?

Adossée à la muraille de pierres sèches qui enclosait le jardin, Simone regardait s'éloigner son amie. Avant de pénétrer sous la voûte donnant accès de ce côté dans la cour du château, Conchita se retourna pour un dernier geste d'adieu.

Malgré le clair soleil de cet après-midi de mars, le froid demeurait vif à Varancillo. Simone serrait frileusement autour d'elle la mante dont elle s'enveloppait durant ses promenades. Du capuchon ramené sur son front, de légères mèches blondes s'envolaient. Avec son visage pâli, ses yeux humides de larmes, sa pose transie, en ce cadre sauvage, parmi ces rochers encore à demi blancs de neige, elle formait un tableau mélancolique et charmant.

Sœur Dosithée et Conchita disparurent. Alors Simone se releva ; ses lèvres s'ouvrirent comme pour un appel, mais elle demeura muette. Sa résolution pouvait être folle ; Simone voulait y demeurer fidèle : N'était-elle pas libre de ses actions ?

Sans attendre sœur Dosithée, elle quitta le jardin. Franchissant la muraille faite de fragments de rocs entassés, Simone contourna le château et se trouva sur le terre-plein qui servait de cour de récréation. En contre-bas passe le chemin par où tout à l'heure s'en ira Conchita Hélanèse. Des houx et des buis ont poussé au bord de la terrasse. Simone écarte leurs branches, inconsciente des feuilles piquantes qui déchirent ses mains ; elle veut voir passer Conchita et voir aussi celui qui l'emmène. Elle n'eut point à attendre.

— Je viens chercher ma sœur, avait dit José à mère Sainte-Agathe. Notre tante Rosita vous remercie des soins affectueux dont vous l'avez comblée et vous prie d'excuser Conchita qui, sans être ingrate pour toutes vos bontés, souffre du mal du pays.

— Oui, avoua Conchita, j'ai besoin de revoir ma vieille maison, la mer et surtout tante Zita et José.

— Conchita m'avait prévenue de son désir de nous quitter, dit la supérieure, et tout est prêt

pour son départ. Je la regretterai, car nous l'aimons bien, cette petite enfant un peu fantasque... Mais sa vie ici serait devenue, dans peu de jours, bien sévère... Conchita, ta grande amie va devoir retourner près de ses parents, Mme de Saint-Junien la réclame.

— Et vous la laisseriez partir! s'écria Conchita.

— Pourquoi non? Simone n'est point ici prisonnière et d'ailleurs, tu le sais, nous sommes à peu près décidées à rendre nos élèves à leurs familles jusqu'à nouvel ordre... Nous avons pu nous rendre compte, ces derniers temps, de l'imprudence qu'il y a à garder, si loin de tout secours, des enfants... Mais que ton amie demeure à Varancillo ou retourne chez elle, que t'importe?

— Oui, au fait, que m'importe!

Conchita se mit à rire et embrassa mère Sainte-Agathe avec effusion.

— Adieu, ma Mère. Ne pensez jamais que je suis une méchante fille! Je vous aime bien.

— Mais tu n'aimes pas le couvent?

— C'est vrai... pardonnez-moi!

— Et pourtant, ni toi, ni Simone n'étiez soumises à la règle; on vous laissait libres... trop libres, peut-être...

— Ma sœur est une petite sauvage, dit José. Allons, Conchita, le soir tombe vite et mieux vaut arriver à Varancillo avant la nuit.

Quelques instants plus tard, le carillon des mules retentissait de nouveau dans le chemin. Simone, penchée dans l'ombre des buis épais, vit venir, précédés d'un guide dont la mule portait des bagages, Conchita d'abord, puis José. Celui-ci était vêtu avec une certaine fantaisie qui seyait à son type caractérisé de bel hidalgo.

Avec le velours sombre de son costume, le chapeau de feutre mou, dont l'ombre rendait plus noirs ses yeux noirs, il était bien tel que se le figurait la romanesque imagination de Simone.

En se glissant parmi les houx et les buis, la jeune fille ne voulait point être vue. Cependant, lorsque le guide fut passé, elle se pencha davantage. Un caillou détaché du bord tomba devant Conchita qui leva les yeux. Son regard s'éclaira en voyant Simone et, vite, elle se retourna sur sa selle pour la désigner à son frère. Mais lui aussi

avait vu la jeune fille et, sans hésiter, la reconnaissant pour celle au secours de qui sa sœur l'avait appelé, il la salua d'un joli geste très fier et à la fois très respectueux, tandis que son sourire et son regard accentuaient l'hommage.

Et Simone eut l'impression très nette que, de même qu'au temps jadis un chevalier se vouait à une princesse inconnue, don José Hélanèse, dans ce regard, dans ce sourire, se vouait à elle généreusement.

Alors elle se sentit un grand courage et ce fut d'une voix joyeuse qu'elle répondit à l'appel inquiet de sœur Dosithée.

— Je suis ici, ma sœur... Je voulais voir passer Conchita... Ne me grondez pas, je rentre.

José avait poussé sa mule près de celle de Conchita.

— M'expliqueras-tu... commença-t-il.

— Chut ! pas maintenant. Nous causerons à Varancillo. Tu as fait ce que je t'ai recommandé ?

— Aveuglément !... Et j'ai eu du mérite, car enfin tu disposes de moi sans même daigner me confier les raisons qui te font agir.

— Plus tard, plus tard ! Ah ! tu ne serais pas José Hélanèse si tu n'étais point venu.

— Oui... les Hélanèse ont toujours été un peu fous. Sais-tu, j'ai peur que tu nous entraînes à l'attaque de moulins à vent, petite dona Quichotte...

— Tu parles comme tante Rosita. Qu'as-tu fait pour qu'elle n'écrive pas à mère Sainte-Agathe de me garder, de gré ou de force, morte ou vive ?

— Je n'ai pas eu beaucoup à lutter : Hélanèse est si grand, si vide sans toi ! Tante Zita a gémi un peu, pour la forme ; mais au fond, elle est très contente que tu reviennes... presque aussi contente que moi.

— Ah ! José, notre prince... que nous allons être heureux ! Prends garde... le chemin devient étroit. A Varancillo, je t'expliquerai tout... ou plutôt nous causerons en voiture. Et là-bas... cela s'appelle comment, *là-bas* ?

— Aucun nom. Ce n'est pas un village, mais une simple ferme, ou, pour parler plus justement, une maison de berger.

— Propre ? demanda anxieusement Conchita.

— Non.

- Quelle horreur !
 — Oh ! ma chère, on prend ce qu'on trouve.
 — Et tante Rosita ?
 — ...Est prévenue que nous arriverons seulement demain. Elle pensera, si nous tardons davantage, que tu es restée au couvent et que moi, je me suis arrêtée en route.
 — Tout est bien, alors.
 — Je ne l'affirme pas encore.
 — Tu peux dire au moins comment tu la trouves...
 — Je l'ai si peu vue ! répondit José.

X

A travers monts.

Simone ne dormit guère cette nuit-là. Alors même que l'effroi, l'appréhension de l'acte qu'elle allait commettre ne l'eussent pas tenue éveillée, l'ouragan qui vers le soir s'était déchaîné et continuait, faisant rage, aurait suffi à chasser le sommeil.

Avec des hurlements, des cris de colère, des gémissements de douleur, le vent secouait le vieux château, s'infiltrait dans les corridors, tournoyait dans les grandes salles... On eût dit une légion d'âmes en peine, l'enfer lui-même déchaîné.

Des portes craquaient ; on entendait tomber les vitres, dégringoler les ardoises au long des toits et rouler des pierres.

Les religieuses ne s'étaient pas couchées. Réunies dans la chapelle elles priaient, épouvantées.

Antonio, pourtant, avait rassuré son amie sœur Dosithée, lorsqu'elle était venue, comme chaque soir, refermer sur lui la porte de la cour.

— Nous aurons une mauvaise nuit, ma sœur ; mais ne vous effrayez pas. Le château en a vu d'autres et l'ouragan ne peut rien contre lui... Tout au plus quelques pierres se laisseront-elles arracher au faîte du mur d'enceinte... il tombera quelques ardoises et, certainement, il y aura des fenêtres brisées ; mais rien de tout cela n'est grave et ce sont des petits malheurs réparables. Cet ouragan, voyez-vous, c'est l'adieu de la mauvaise saison, une façon de balayer la neige autour de

chez nous plus vite que ne saurait le faire mon balai.

Ces affirmations de Tonio tranquillisèrent sœur Dosithée ; mais vainement elle avait tâché de faire partager à tout le monde sa confiance. Les religieuses tremblaient, sinon pour elles-mêmes, pour les enfants qui leur étaient confiées.

Simone, elle, ne songeait point à s'épouvanter. Cette révolte des éléments lui paraissait moins effroyable que la lutte qui se livrait en elle.

Un instant, quand elle rencontra le regard résolu de José Hélanèse, la jeune fille a cessé de trembler. Elle s'est sentie soutenue, défendue et sa résolution ne lui a plus semblé une folie. Mais elle est seule de nouveau — et l'heure approche.

Tout est prêt. Avant de se mettre au lit, Simone réunit en petit paquet les quelques bibelots qui l'ont accompagnée au couvent et dont elle ne veut pas se séparer.

Une lettre est préparée pour mère Sainte-Agathe, une lettre que Simone a eu grand'peine à composer et à rendre rassurante assez, sans donner à la supérieure un soupçon de la vérité. Une autre, aussi peu explicite, apprendra à M. de Saint-Junien l'évasion de sa nièce.

Car c'est bien une évasion à laquelle Simone s'est résolue ! Elle va fuir, non la très douce et amicale autorité des religieuses, mais la tenace volonté de la mère de René qu'elle sent dressée là-bas, prête à s'abattre sur elle comme sur une proie.

Simone n'a plus aucun doute sur le motif qui a poussé sa mère à l'envoyer au couvent : Mme de Saint-Junien redoutait qu'on accaparât Simone, surtout sa fortune, au profit de René Bertin qu'elle n'estimait pas. Comment une pauvre petite enfant, ignorante de la vie, pourrait-elle se défendre contre la ténacité de sa tante, si elle devait vivre auprès d'elle, constamment soumise à son influence ?

Simone s'explique à présent pourquoi Mme de Saint-Junien a mis tant d'ardeur à lutter contre l'éloignement de sa nièce ; on veut qu'elle épouse son cousin. Or, refuser, affirmer son antipathie ne suffira point à sauver Simone. Elle a conscience de manquer de force, de constance en ses volontés ; à la longue on obtiendra d'elle par lassitude, par ennui de lutter, son adhésion aux projets qui

l'auront le plus révoltée. Une seule chose peut lui donner la pleine possession de sa liberté : un coup d'éclat qui affirmera son indépendance.

« Je suis émancipée, se répète la jeune fille, j'ai le droit pour moi et je ne causerai de chagrin à personne. Ma tante n'éprouvera que du dépit ; mon oncle peut-être sera mécontent, non affligé.

« D'ailleurs, s'il m'aime un peu sincèrement, il sera satisfait de me voir échapper aux pièges qu'il a dû deviner et qu'il ne peut approuver. »

Un instant Simone a eu la pensée d'agir ouvertement. Elle irait trouver mère Sainte-Agathe, lui expliquerait ses raisons et, lui ayant rappelé son émancipation, la prierait de ne point chercher à la retenir.

Mais la supérieure consentirait-elle à la laisser partir ? L'émancipation invoquée lui paraîtrait-elle suffisante pour autoriser un tel coup de tête ? Rien n'était moins certain. D'ailleurs, en admettant qu'elle ne cherche pas à retenir Simone, mère Sainte-Agathe exigerait l'aveu de ses projets, or, sur ce point, la jeune fille prétendait garder le secret promis à Conchita.

Ces réflexions, Simone les avait déjà faites bien des fois ; au moment de l'action elle les reprenait encore et même les clamours de la tempête ne l'en pouvaient distraire.

A l'aube, brusquement, le vent s'apaisa et la pluie cessa de tomber en rafale.

Epaisse et fine, elle coulait, maintenant, régulière. Sans doute il pleuvrait ainsi jusqu'au soir.

Simone s'était levée ; habillée déjà, elle se tenait devant sa fenêtre, grelottante, brisée par une nuit d'insomnie.

Sa chambre donnait sur la cour. Elle vit sœur Dosithée abritée sous un vaste parapluie, s'en aller vers le porche. Mais la sœur évita d'agiter la grosse cloche qui, chaque matin, en éveillant le couvent, faisait accourir Tonio muni de son énorme clef et précédant M. l'aumônier.

Sœur Dosithée attendit près du portail, sous son parapluie. Bientôt, inquiète sans doute de ne pas entendre l'appel coutumier, Tonio apparut entre les battants écartés. Derrière lui, sous un parapluie presque aussi vaste que celui de la sœur, parut à son tour l'aumônier.

Sœur Dosithée avec de grands gestes leur parlait.

Evidemment ils échangeaient leurs impressions sur cette nuit d'épouvante.

Simone ne pouvait entendre leurs paroles, mais elle en devina le sens en voyant le groupe se diriger vers la chapelle, tandis que de la main, la sœur désignait les fenêtres du dortoir.

Le cœur de Simone se mit à battre à coups pressés. On n'éveillerait les petites que plus tard ; pour aujourd'hui elles n'assisteraient pas à la messe ; après la mauvaise nuit passée on les laisserait dormir. Si c'était bien cela que disait sœur Dosithée, il ne viendra personne ce matin dans la chambre de la jeune fille. Comme les petites, sans doute, on la laissera reposer.

Tout se réunissait donc pour la pousser vers l'acte irréparable, pour le hâter !

Résolue à fuir, se tenant prête à profiter de la première occasion offerte, Simone n'avait pu prévoir quelle serait cette occasion. Le plan arrêté avec Conchita ne laissait point d'être assez hasardeux.

Il avait été convenu que Simone, prétextant un léger malaise, n'assisterait point au repas de midi. Et ce prétexte n'eût pas été un mensonge :

Simone n'avait guère d'appétit depuis que sa destinée était en jeu. Mais quitter sa chambre, sortir du couvent sans être vue durant les courts instants du repas, voilà qui aurait été difficile...

L'ouragan venait au secours de Simone ; elle bénit cette nuit troublée qu'on voudrait lui laisser le loisir de réparer.

Elle entr'ouvrit sa porte et prêta l'oreille. On entendait le frottement des sandales sur les dalles du couloir, le cliquetis cadencé des grands chapelets suspendus à la ceinture des religieuses.

« Les mères vont à la chapelle, » se dit Simone. Elle attendit un instant encore, puis jeta sur ses épaules sa longue mante à capuchon ; sous les plis lourds de l'étoffe le petit, très petit paquet préparé la veille est dissimulé.

Ainsi, au cas où la jeune fille rencontrerait quelqu'un sur sa route, elle pourra, si elle doit s'arrêter, ne pas trahir, du moins, le projet qu'il lui faudrait retarder.

Jamais autant qu'aujourd'hui, Simone n'a remar-

qué la sonorité de l'escalier, tout en pierre
Marches, voûte, murailles.

Il lui semble que ses pas, cependant si légers,
éveillent des échos effrayants. Enfin la voici, sans
encombre, au rez-de-chaussée. Il faut passer devant
la chapelle, son cœur se serre. Elle croit entendre
une voix l'appeler et lui dire : « Tu as tort. On a
toujours tort d'agir sournoisement. Si tu as la
conscience d'être libre, alors, tête haute, revendique
cette liberté. Si tu reconnais dépendre encore d'une
autorité, t'y soustraire est une faute... »

Mais cette voix, déjà Simone l'a entendue ; cette
fois encore elle lui impose silence et se hâte,
pressée de mettre entre elle et les reproches de sa
conscience le fait accompli.

Elle connaît bien les détours du vieux château.
Un enchevêtrement de corridors l'amène à une
petite porte ouvrant sous la voûte, par où sœur
Dositheé hier est rentrée du jardin emmenant
Conchita.

La porte de la voûte est fermée de grosses barres
de fer que Simone a peine à déplacer... L'une
retombe avec bruit... Simone tremble... On va
venir... La reprendre...

En elle naissent des sentiments étranges ; elle
redoute d'être arrêtée, autant que si elle s'échap-
pait d'un cachot, autant que si elle fuyait la plus
dure des captivités.

Mais personne n'a entendu le bruit de la barre
de fer heurtant la vieille porte cloutée... Simone
traverse en courant le jardin de sœur Dositheé.

Pauvre jardin ! Le vent a fait couler une partie
des pierres sèches formant le mur de son enclos ;
les choux dont la sœur se déclarait si fière sont
écrasés, broyés sous les ruines de leur abri.

Simone ne s'attarde point à constater le désastre.
Plus aisément que la veille, par la brèche nou-
vellement faite elle franchit le mur, gagne le che-
min contournant la maison, traverse la terrasse.

La pluie n'a point pénétré la grosse étoffe de sa
mante ; mais son visage est ruisselant et ses pieds
sont déjà glacés. Car afin de ne faire aucun bruit
sur les dalles des couloirs et les marches de l'escala-
lier de pierre, elle a mis des pantoufles en feutre
qui ont fait éponge aux premiers pas.

Au bout de la terrasse se trouve un étroit sen-

tier, par lequel souvent Tonio entraînait les élèves lorsque le temps permettait les promenades.

Simone connaît la route à suivre ; il ne lui semble pas qu'elle puisse s'égarer. Il y a d'ailleurs des points de repère : un rocher de forme étrange, un sapin à demi arraché.

Le sentier n'est pas dangereux. Moins large que celui menant au village de Varancillo, il est aussi moins rapide et indique à peine la descente.

Simone se met à courir, bien que le sol soit glissant et que les molles semelles de ses chaussures ne la déseident guère contre les cailloux, les débris de roc coupants. Mais elle ne doit pas suivre longtemps le chemin connu : Voici qu'il se partage, remontant à droite sous un bosquet de sapins, but ordinaire des promenades, descendant à gauche, presque impraticable, moins sentier qu'escalier de roc.

Simone hésite... En bas, oh ! si loin ! se trouve la cahute en ruines, abandonnée des bergers, que Conchita lui a désignée. Au delà de cette cabane, l'escalier reprend les allures de chemin.

Tonio un jour l'a indiqué : « Par là, dit-il, on rejoint la grand'route ; on voit l'embranchement quand on vient de la gare à Varancillo. Cet embranchement est marqué de deux croix, parce que deux hommes s'y sont battus dans le temps, avec un tel acharnement, qu'on les a trouvés morts tous deux sur le lieu du combat. »

Simone frémît à ce souvenir.

Peut-être ne l'aurait-elle pas rappelé si les choses ne prenaient un aspect tout à fait lugubre sous le ciel bas, à travers cette pluie serrée, épaisse comme un brouillard.

Simone consulte sa montre. Depuis trois quarts d'heure, elle est partie ; on doit s'être aperçu maintenant de son absence. Déjà, peut-être, Tonio part à sa recherche... Elle n'hésite plus, commence à descendre, luttant contre le vertige, se cramponnant aux rochers, aux racines de buis. Son manteau, que le vent rejette en arrière, la laisse exposée à la pluie ; elle n'en a cure, ressaisie par la frayeur instinctive d'être retrouvée... reprise...

Une inquiétude nouvelle lui vient : on ne l'attend pas si tôt. Il lui faudra rester de longues heures dans cette cabane isolée, où peut-être Antonio la

rejoindra... La hutte est vide, en effet. Simone se sent oppressée par le silence où vibre seule la voix d'un torrent tout proche.

Son isolement l'épouvante ; elle souffre d'une peur irraisonnée... Elle a envie de crier d'effroi, comme un petit enfant perdu et sa frayeur bientôt devient telle qu'il est impossible de demeurer là plus longtemps. Elle aimerait mieux retourner au couvent que de rester une heure de plus en proie à cette angoisse d'épouvante.

Cependant, elle ne remonte pas vers le château ; elle prend, au contraire, le chemin qui mène à la grand'route.

Ce chemin est complètement découvert et dans la montagne on voit très loin.

Si le temps était clair, ceux qui là-haut doivent la chercher pourraient l'apercevoir ; mais le brouillard et la pluie ont augmenté et ils la protègent.

Comment la distinguerait-on ? Elle ne voit plus maintenant à quelques pas devant elle.

Est-ce le bon chemin ? Simone a-t-elle changé de route sans s'en douter ?

Nouvelle inquiétude qui, jointe à la fatigue, la fait pleurer de détresse.

Oh ! pourquoi est-elle partie ! Quelle folie insigne !

La jeune fille songe, avec un regret cuisant, à sa petite chambre du couvent, où cependant elle a eu parfois de lourdes heures de tristesse. Elle évoque aussi l'élégant et confortable appartement de Mme de Saint-Junien ; le souvenir de sa tante même l'attendrit. Pourquoi tant s'être défiée, pourquoi ne pas se laisser diriger, pourquoi ?... pourquoi ?

Simone ne comprend plus ce qui l'a poussée... Elle a la nostalgie de tout ce qu'elle abandonne en cette folle équipée.

Elle va cependant d'une allure de plus en plus rapide, comme si quelque chose en elle se hâtait d'échapper aux regrets, aux remords, se hâtait de rendre impossible le retour en arrière.

Tout à coup, Simone s'arrête, l'oreille aux aguets. Elle ne voit personne encore, mais entend un pas qui martèle le chemin... Et voici que, devant elle, la fugitive aperçoit une ombre gigan-

tesque. C'est un homme d'une taille fantastique. Et, chose étrange, tandis qu'elle le voit si près, le bruit de ses pas est encore éloigné.

Soudain, le géant disparaît et, à quelques mètres dans le chemin, Simone voit un jeune homme qu'elle reconnaît aussitôt, malgré la grande cape qui le drape entièrement — et si fièrement.

— Don José !

— Déjà ? s'écrie le nouveau venu. Je m'en doutais... j'aurais dû être là dès l'aube. Ah ! mademoiselle, que d'excuses ! La faute est à Conchita, qui prétendait qu'à midi seulement vous quitteriez le château.

Simone tendait la main ; José, respectueusement, la baissa, tandis que du grand geste des chevaliers d'antan il saluait profondément, son chapeau effleurant la terre.

Et, comme la veille, alors que le frère de Conchita passait devant elle, la jeune fille se sentit envahie par un grand courage.

— Oh ! fit-elle presque gairement, j'ai eu si peur ! Et vous venez de m'épouvanter encore... vous m'êtes apparu grand, grand comme un fantôme.

— Le mirage, expliqua José, il est fréquent dans la montagne.

— Je ne savais pas... Mais où est Conchita ?

— Elle nous attend près d'ici, dans la bergerie qui nous a servi de gîte cette nuit. Nous avons eu de la peine à décider notre voiturier à stationner là. Il prétendait, bon gré mal gré, nous ramener à la gare où il m'avait pris le matin, ou retourner à Varancillo. Enfin, j'en suis venu à bout ! mais Conchita est restée dans la cabane, afin d'empêcher ce brave homme de nous fausser compagnie avant votre arrivée.

« Enfin, vous voilà, señorita !

Il parlait joyeusement, sans cesser d'entraîner Simone, qui, docile, s'appuyait à son bras. Sa voix se fit plus grave pour ajouter :

— Je regrette que ma sœur ne soit pas avec moi, comme elle vous l'avait promis ; mais vous me faites, n'est-ce pas, mademoiselle, le très grand honneur de vous confier à moi ?...

— Oui, dit simplement Simone, et elle ajouta : Conchita m'a dit que vous êtes très bon.

Il se mit à rire.

— Elle aurait pu, tout aussi justement, — plus justement, peut-être, — vous prévenir que je suis un peu fou...

— Pensez-vous que je sois, moi, très raisonnable ?

— Je n'ai point à juger. Conchita m'a dit votre désir de quitter Varancillo. Je sais que vous aviez le droit d'en sortir ouvertement ; mais qu'il vous a plu de ne pas faire connaître le lieu où vous vous rendiez. Ma sœur et moi nous sommes reconnaissants d'avoir choisi Hélanèse.

— Je crois bien qu'au fond vous me blâmez, fit tristement Simone. Moi-même, je ne sais trop si j'ai raison d'agir ainsi.

— Je ne crains qu'une chose, mademoiselle, c'est qu'en venant à Hélanèse... comme vous y venez, vous obéissiez moins à votre volonté qu'à l'influence de Conchita.

— Non... non, ne le croyez pas ! Quoi qu'il arrive, je n'aurai rien, jamais, à lui reprocher.

— Je suis heureux, répondit José, de vous l'entendre dire.

Quelque temps ils allèrent en silence.

— Mon Dieu, soupira Simone, que je suis lasse !

— Nous sommes tout près. Voyez à votre droite, ces claires : ce sont les parcs des moutons — déserts en cette saison. Le berger est plus loin dans la plaine. Il ne reste ici qu'un vieillard et une femme ; ce sont eux qui nous ont reçus.

— Que de peines, de fatigues, vous prenez pour moi !...

— N'y pensez pas... Mais vous pâliez, mademoiselle, souffrez-vous ?

— J'ai froid, horriblement froid, et bien mal à la tête... c'est peut-être la faim...

— Mon Dieu, auriez-vous pris mal ?

— Oh ! non... non...

Mais elle tremblait nerveusement et ses dents claquaient.

« Pourvu, songea anxieusement José, que nous puissions l'amener à Hélanèse ! Ah ! Dieu sait où vont nous conduire les moulins à vent de Conchita ! »

XI

Tante Rosita s'indigne.

— Rien qu'un peu trop de fatigue, rien qu'un refroidissement, rien qu'un excès d'émotion... rien, rien ! Vous appelez ça rien, señor médico ? Il y a de quoi tuer trois fois quelqu'un !...

— Hé ! là ! là !... doucement, ma bonne señorita, doucement... Soyez calme, de grâce !

— Calme ? Je voudrais vous y voir ! Dios mio ! Non, mais je voudrais, en vérité, vous voir à ma place... Vous n'avez pas l'air de me comprendre... Docteur, écoutez-moi : Cette personne m'est étrangère. Il lui a plu de se faire enlever du couvent par ma nièce...

— Votre neveu, plutôt ?

— José a aidé ; il a obéi à sa sœur. Mais cette idée ridicule d'amener ici pour l'y cacher... cette jeune fille...

— L'y cacher ! Miséricorde, mon Dieu ! señorita, vous m'épouvez ! expliquez-vous !

— J'y tâche... mais, en vérité, vous ne voulez rien entendre ! La personne en question était au couvent avec ma nièce...

— Si, señorita.

— Elle devait y rester deux ans, bien qu'elle soit « émancipée », comme on dit en France.

— Peut-être à cause de cela ? demanda innocemment le docteur.

— Comment, à cause ?... mais non ! Voilà encore que vous n'y êtes plus... Elle est majeure, si vous aimez mieux.

— Si !

— Elle pouvait donc dire : « J'en ai assez ! » et s'en aller par la grande porte. Mais, pas du tout !... Il paraît qu'elle a à Paris une certaine tante, avec son mauvais sujet de fils, lequel n'est pas le cousin de sa cousine, et qu'on la forcerait à épouser.

— Bueno ! bueno ! bueno !... Riche ?

— Le cousin ? Je ne crois pas.

— Non. La señorita ?

— Naturellement.

— Pourquoi naturellement, señorita Hélanèse ?

— Parce que, señor Escambillare, si elle était

pauvre, on ne songerait pas à lui faire épouser son cousin.

— Bueno... bueno ! Alors ?

— Alors quoi ?

— Qu'allez-vous faire ?

— Eh ! que voulez-vous que je fasse, je vous le demande ?... Si ma toquée de nièce et mon terrible neveu m'avaient amené une fille bien portante, je lui aurais dit très poliment : « Hélanèse n'étant pas fait pour cacher les señoritas qui ne veulent pas du mari qu'on leur a choisi, allez plus loin, de grâce ! » Oui, certainement, voilà comme j'aurais parlé.

— Non !

— Quoi, non ?... Vous m'auriez entendue... au fait... je n'aurais pas eu besoin de vous. Mais j'ai vu descendre de voiture une personne à moitié pâmée, qui tremblait de fièvre et semblait ne rien voir, ne rien entendre ; si j'avais eu la barbarie de lui dire : « Allez-vous-en ! » elle n'aurait seulement pas compris. Je n'ai rien dit de pareil, vous pensez. J'ai appelé Maria pour chauffer un lit, et, aidée de ma nièce, j'ai couché la malade, pendant que mon neveu courrait chez vous... Je pense que, maintenant, vous voilà au courant ?

— Si, si.

— Voyons, docteur, vous êtes notre vieil ami. Vous avez assisté mon pauvre frère à sa dernière maladie... Vous avez vu naître Conchita et mourir sa mère... Vous savez que ces enfants n'ont que moi... Je me perds en cette aventure. Ay que pena ! ay que disgusta (1) ! Conseillez-moi, dites-moi ce que je dois faire...

Le docteur Escambillare hocha la tête, plissa les lèvres et rejeta sur son épaule, d'un geste très noble, un coin de sa cape doublée de peluche cerise.

En face de lui, Mlle Rosita frémisait d'impatience.

Elle avait entraîné le docteur dans la grande salle aux fresques, où brûlait un bon feu ; car la pluie, qui tombait depuis deux jours, paraissait avoir ramené toutes les rigueurs de l'hiver, et, ayant achevé de réconforter le médecin par un

(1) Ah ! quelle peine ! quel ennui !

petit verre de « anisado », elle se croyait quitte de ses devoirs envers lui et donnait libre cours à sa mauvaise humeur.

Elle répéta :

— Dites-moi ce qu'il faut faire ?

— La tenir au chaud, lui donner des infusions de bourrache, copieusement mêlée d'eau de fleurs d'oranger ; si la fièvre continue, quinine.

Tante Zita suffoquait.

— Et c'est tout... tout ce que vous trouvez ?

Le docteur se cambra dans sa cape et prononça :

— Je n'aime pas droguer mes malades... d'ailleurs, je reviendrai.

Et, saluant tante Rosita qui renonçait à peindre son indignation d'être si peu comprise, le bon docteur s'en alla.

En la chambre de Conchita, la seule qui fut prête à recevoir un hôte, Simone reposait. Dans ce lit bien chaud, sous l'influence du bol de vin cuit, très épicé que, sans attendre le docteur, Maria, de sa propre autorité lui avait fait boire, une réaction s'opérait. Très rouge à présent, le corps brûlant, Simone gardait ses yeux fermés, ne répondant que par un vague murmure, une sorte de gémissement, aux questions anxieuses de Conchita.

En amenant à Hélanèse le docteur, — un vieil ami, en effet, en qui José sait que l'on peut avoir confiance, — le jeune homme l'avait mis au courant de la situation de Simone. C'est pourquoi le médecin réservait son diagnostic. Un refroidissement, de la fatigue et trop d'émotions, pouvant provoquer une crise passagère, comme ils peuvent déterminer un grave ébranlement. S'il paraissait tout à fait ignorant de l'histoire de sa malade, s'il laissait Mlle Hélanèse la lui conter à sa façon, c'est que l'excellent homme apportait dans les plus petites choses la plus grande prudence ; il ne craignait rien tant que de se compromettre, de divulguer involontairement un secret.

La façon dont José avait parlé de Simone, quelque chose en son accent, une nuance à peine définie, mettaient le docteur Escambillare en garde, et pour rien au monde, il n'aurait consenti à donner à la tante de José le conseil qu'elle sollicitait sur la conduite à tenir ; il préférerait laisser sa

vieille amie furieusement irritée par ce qu'elle croyait être de l'incompréhension.

Ce fut contre José qui, ayant remis le docteur en voiture, venait retrouver sa tante, que se tourna le mécontentement de celle-ci.

— Ah ! tu peux bien dire que tu me feras mourir de chagrin ! Vous vous entendez, ta sœur et toi, pour me jouer les plus méchants tours !... Oui, je comprends maintenant pourquoi tu as brûlé sa lettre l'autre jour. Elle te proposait cet enlèvement et tu as été enchanté de l'aider à faire le malheur de cette jeune fille.

— Je regrette autant que vous ce qui s'est passé, ma tante.

Ce regret, qui pouvait être un aveu de ses torts, — aveu très inusité de la part de José, — toucha Mlle Hélanèse. Elle gronda encore, mais d'une voix moins sévère.

— Il est bien temps de comprendre ta sottise !

— Je n'ai pas dit que ce fut une sottise, je reconnaissais simplement que c'est une imprudence. Conchita ne m'écrivait rien de précis dans cette lettre que vous me reprochez de ne point vous avoir fait lire. Elle me disait seulement : « Viens me chercher. Il faut que je quitte Varancillo et que j'emmène Simone ; elle est décidé à fuir, nous l'aiderons à se cacher, un grand danger la menace. » Conchita me priait de chercher, aux environs de Varancillo, une maison où nous pourrions, elle et moi, demeurer une nuit, tandis qu'on nous croirait repartis pour Hélanèse. Pouvais-je vous dire cela, ma tante ? Evidemment, vous auriez prévenu mère Sainte-Agathe...

— O jala ! j'aurais eu raison, interrompit Rosita, et c'eût été fort heureux pour nous tous.

— C'est possible, concéda José. Mais Conchita me confiant le secret de son amie, je ne devais pas le trahir. Refuser de l'aider, je ne le pouvais pas davantage ; vous connaissez Conchita : elle eût été capable de commettre quelque folie qui l'aurait perdue, autant que son amie. C'est une enfant terrible ! Elle m'a avoué, d'ailleurs, avoir consenti à s'enfermer à Varancillo, uniquement parce que, d'après la manière dont mère Sainte-Agathe parlait de Mlle de Saint-Junien, elle avait jugé cette jeune fille menacée d'être

la victime d'une odieuse machination, et elle est partie pour la défendre. J'ai peur que ce soit Conchita qui ait mis dans l'esprit de son amie ces fantômes de persécution ; en voulant secourir une opprimée, elle a fait de Mlle Simone une victime imaginaire qui a fini par prendre son malheur au sérieux.

— Et lorsque sa famille viendra nous adresser des reproches, que répondrons-nous ?... C'est du joli ! Ah ! que disgusto, que disgusto ! (1).

Don José leva les épaules.

— Elle répondra elle-même, ma tante, je vous l'ai dit, elle est majeure.

XII

Chansons de guitare...

« *Penosa es la vida*
« *Que todos pasamos...* »

Notre prince à mi-voix chantait.

Le soleil était revenu. Un chaud soleil qui promettait le prompt épanouissement du printemps. Sur la terrasse d'Hélanèse, les rosiers grimpants, mêlés aux sombres lierres, montraient déjà, au bout de leurs pousses mordorées, de minuscules boutons.

Etendue sur une chaise longue, Simone écoutait la mélancolique *Paloma*.

« *Penosa es la vida...* »

Après deux jours d'accablement, elle avait pu se lever et, afin de lui permettre de jouir de la tiédeur de l'air, José, à l'aide d'une antique portière de tapisserie décrochée du salon sans égard pour sa vétusté, avait tendu, en un angle de la terrasse, une sorte de velum qui défendait Simone et de la bise encore fraîche, et du soleil déjà brûlant.

Sur la chaise longue, Mlle Hélanèse avait entassé tous les coussins de la maison.

En ces deux jours la mauvaise humeur de tante Rosita s'était dissipée.

Si elle reprochait encore violemment à sa

(1) Quel ennui !

nièce d'avoir entraîné son amie à commettre une insigne folie, du moins ne songeait-elle point à dire à Simone : « Allez vous réfugier ailleurs ». Au contraire, lorsque la jeune fille, reprenant conscience d'elle-même, s'était excusée de s'être ainsi presque imposée, Mlle Hélanèse chaleureusement avait protesté. Simone ne pouvait être considérée, à Hélanèse, comme une étrangère... Si souvent, dans ses lettres, Conchita a parlé de son amie ! Que Simone reste aussi longtemps qu'elle voudra... On sera trop heureux !

Comment Mlle Hélanèse en était-elle venue à dire à la jeune fille exactement le contraire de ce qu'elle se déclarait prête à lui faire entendre, tante Zita elle-même n'arrivait point à se l'expliquer. Elle s'accusait d'avoir cédé au charme attendrisant de ce jeune visage pâli de souffrance et de s'être laissé désarmer par ces yeux tristes, qui semblaient demander aide et protection.

En réalité, si les déceptions éprouvées au cours de son existence avaient un peu aigri le caractère de Mlle Rosita, en elle aussi, comme en José et Conchita, coulait le sang des Hélanèse. Or, jamais un Hélanèse n'avait su résister à un élan du cœur, qu'il fût inspiré par la pitié ou par un sentiment plus tendre. La raison ne pouvait guère s'établir à demeure dans la famille de tante Zita. A l'heure même où l'on se déclarait prêt à lui obéir, une saute de vent survenait, et l'imagination et le cœur, ces tyrans aussi charmants que dangereux, reprenant leur pouvoir, chassaient l'intruse.

C'est pourquoi Simone se vit fêtée comme un hôte attendu et désiré, pourquoi Rosita venait tous les quarts d'heure s'informer si la jeune fille se trouvait bien et repartait active, ensiévrée, afin de combiner, avec Maria, des mets capables d'aiguiser l'appétit de la convalescente.

Assise auprès de son amie, Conchita rayonnait. En vérité, elle était fière du fait accompli, autant que jamais preux ne se sentit glorieux d'avoir délivré une princesse persécutée.

Son frère se montrait moins enthousiaste. Au fond de son regard demeurait une mélancolie, comme un peu d'effroi.

L'empire que, par les lettres de Conchita, Simone, encore inconnue, avait pris sur l'esprit

rêveur de José, s'affirmait. Et, sans rien tenter pour se défendre contre un amour qu'il pressentait devoir être pour lui douloureux, le frère de Conchita s'épouvantait de l'avenir. La tristesse qui était en lui, il la trahissait par le choix de sa chanson.

Assis sur la balustrade de pierre enguirlandée de lierre, un genou replié, José, s'accompagnant de sa guitare, chantait pour Simone.

*« Que triste est la vie
Que nous passons... »*

— Quelque chose de plus gai, interrompit Conchita, tu fais pleurer Simone.

José s'arrêta brusquement. C'était vrai : de grosses larmes voilaient les yeux de Simone. Elle les essuya en souriant, confuse.

Dans le regard de José, croisant son regard, la tristesse augmenta. Il aurait aimé pleurer, lui aussi, qu'elle vit ses larmes et qu'elle eût pitié. Mais il secoua ces déraisonnables pensées, et, sans effort apparent devenu joyeux, il changea de rythme, pinça quelques accords stridents, lança le ollé ! ollé ! qui semble un appel à la folie, et commença une habanera :

« Pasando ma mañana... »

Conchita, aux premières mesures, s'était levée, souple et rebondissante, elle se mit à danser.

Et Simone, amusée, sentait fuir sa mélancolie.

— Il fait bon vivre ici ! dit-elle lorsque José se tut. Conchita lui sauta au cou.

— Que je t'embrasse pour cette bonne parole !... et que je te dise « tu », maintenant qu'aucun règlement ne nous le défend.

— Oui, dit Simone, tutoyons-nous... cela rapproche davantage... j'aurai l'illusion d'être un peu de ta famille... et à présent, de famille, à moi, je n'en ai plus. Jamais mon oncle ne me pardonnera, quant à ma tante...

— Ta tante ? ma chérie, je n'ai qu'une frayeuse : c'est de la voir arriver ici pour te reprendre.

— Je ne la suivrai pas.

— Vrai ?

— Je ne crois pas...

— Tu n'es pas sûre ?

José, en sourdine, continuait à jouer de la guitare. Il dit, sans s'interrompre :

— On ne peut jamais être sûr.

Conchita s'indigna.

— Oh ! pas même de soi ?

— De soi moins que de tout autre, ma petite sœur. Mlle Simone a raison... Mais ne pensons pas à l'avenir, jouissons de cette douce journée que le ciel nous accorde.

Señorita, voyez comme la mer est bleue, là-bas... elle se confond avec le ciel. Lorsque vous serez plus forte, je pavoiserai ma barque, j'y mettrai des fleurs, des verdures, des rubans pour la rendre digne de vous recevoir, et nous irons nous promener tous les trois, bien loin... Nous n'inviterons pas tante Rosita : il est de toute impossibilité de faire avec elle une promenade en bateau, tant soit peu poétique.

— Pourquoi ? demanda sans défiance Simone.

— Parce que, dit en riant Conchita, elle craint le mal de mer.

— Oh !

— Nous irons, reprit José, jusqu'à Saint-Sébastien... même jusqu'en France. Nous en sommes, d'ailleurs, peu éloignés ; Hélanèse est à peine en Espagne...

— De quelle ville, ou plutôt de quel village dépendez-vous ?

— D'un très petit village, en vérité. Au temps jadis, c'est le village qui dépendait de nous, au siècle où ce château ne ressemblait point à une ruine... Pauvre Hélanèse ! que sont devenus tes donjons, tes créneaux, tes défenses ? Voyez, señorita... il reste une seule tour, un seul corps de logis et cette terrasse. Tel qu'il est, je l'aime, mon vieux château !

Le village aussi a perdu de son importance. Nous vous y conduirons. Vous ne pouvez le voir d'ici ; il est derrière vous, au pied du rocher sur lequel nous sommes. Il y a une église assez vieille pour être dégradée, trop neuve pour être intéressante, quelques masures où vivent de pauvres gens et la petite maison peinte en jaune du docteur Escambillare.

— J'aurai à voir aussi, dit Simone, le nid de goélands que s'est construit Conchita tout au bord de l'océan.

— Est-ce que tu ne t'ennuieras pas bientôt, Simone ? Quand tu auras vu mon rocher, la maison jaune du docteur et la barque de José, nous n'aurons plus rien à te montrer.

— Je ne m'ennuierai pas ici, oh ! non, j'en suis certaine... Quand même j'y pourrais demeurer toute ma vie... Mais il faudra que je vous quitte un jour...

— Oh ! pas encore.

— Si mon oncle insistait — ce dont je doute — pour me faire réintégrer Paris, je poserais mes conditions. J'entends vivre chez moi, dans notre appartement, celui de ma pauvre chère maman, que j'ai voulu garder. Tu viendras avec moi, Conchita... Ce sera délicieux !... Au besoin, nous prendrons une dame de compagnie bien respectable, une vieille personne austère qui semblerait nous diriger, mais *semblerait* seulement.

— Oh ! moi, soupira Conchita, je suis une sauvage... j'aurais peur de Paris. Et puis, comment me déciderais-je à quitter mes ruines !

— Mais si tu te maries...

— Je ne me marierai pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas d'argent.

— Eh bien, alors, nous coifferons sainte Catherine toutes les deux. Car moi non plus, je ne me marierai jamais : Tu n'es pas assez riche, dis-tu ? Moi, je le suis trop... je ne pourrais m'empêcher de croire qu'on m'épouse pour mon argent... Ce serait affreux !

— C'est une absurdité !

De la guitare s'échappa une longue plainte. José, maladroitement, l'avait laissée tomber.

— Oh ! gémit Conchita, elle est brisée ?

— J'en ai peur, dit José.

Il ramassa l'instrument et, sans rien ajouter, s'en alla ; il ne reparut point de la journée.

Simone, qui prenait encore ses repas dans sa chambre, était remontée chez elle lorsque José revint.

— J'ai été en mer, répondit-il brièvement à sa sœur qui lui reprochait de les avoir abandonnées.

— Après ton départ Simone est retombée dans ses idées noires.

— Tant pis ! fit-il rudement.

— Oh ! José...

— Crois-tu que, du matin au soir, je vais faire le pitre pour distraire ton amie ?

— José, qu'as-tu donc ?

— La volonté de garder ma liberté.

— Je vois que Simone a raison... Elle prétend que nous t'avons fâché.

— Fâché !... et en quoi ?

— Simone n'a pu deviner, mais moi...

— Toi ?

— Tu nous as quittées lorsque Simone a dit...

— Tais-toi !

Il avait saisi le bras de Conchita et, nerveusement, le serrait.

— Tu me fais mal... José... Ah ! José !

Il la laissa aller, honteux de sa colère.

— Ecoute, dit-il, écoute-moi bien. Tu as fait une folie, tu as été coupable en excitant cette jeune fille à douter de ses parents, à se croire victime de je ne sais quelle machination. Assez d'extravagances, n'est-ce pas ? Si la pensée que tu viens d'avoir effleurait l'esprit de Mlle de Saint-Junien, si elle en venait à croire que j'ai des vues sur elle... ou plutôt sur son argent...

— Intéressé, toi !...

— Au moindre indice qui puisse faire pressentir un soupçon de ce genre, je quitte Hélanèse... et l'on ne m'y reverra qu'après le départ de ton amie. Tiens-toi pour avertie. Et maintenant, bonsoir, mettez-vous à table, je ne dineraï pas.

XIII

Une rencontre.

Le lendemain, bien avant que Simone fût éveillée, don José quitta Hélanèse. Il emmenait « Tato », son chien, un pauvre chien de race indécise, arraché par José des mains d'un braconnier brutal et qui gardait, des mauvais traitements soufferts, une patte tordue.

Tato (boiteux), malgré sa patte abimée, trottait allégrement, la queue en panache et poussant de brefs aboiements de joie. José lui parlait.

— Ne te réjouis pas, Tato, nous n'allons pas chasser, mais simplement marcher sans but et longtemps ; après quoi, nous reviendrons peut-être mieux disposé à prendre gaiement les événements, les choses et les gens, fussent-ils déconcertants, pénibles ou parfaitement absurdes.

Tato, mon pauvre chien, quand on va sans but sur une route, on peut s'arrêter dès que la promenade vous déplait et rebrousser chemin... Mais lorsqu'on s'en va ainsi dans la vie, Tato, on ne peut ni faire halte, ni retourner sur ses pas...

José avait coutume de tenir à son chien des discours. En ce cas, fort poliment, Tato arrêtait ses gambades, marchait au pas de son maître, levant sur lui ses bons yeux pleins de tendresse ; l'oreille dressée, il faisait visiblement tous ses efforts pour comprendre et, s'il ne pouvait saisir le sens exact des paroles, il se rendait parfaitement compte de l'état d'esprit qui les dictait. En son âme obscure la tristesse ou la joie de son maître se répercutaient fidèlement.

Quand José cessa de parler, Tato n'avait plus sa mine triomphante ; il se haussa vers la main du jeune homme et la lécha. « Je vois bien que tu es préoccupé, disait cette caresse ; je ne puis rien pour te consoler, que t'aimer. Sache du moins que je t'aime. »

Et José le comprit ainsi.

— Mon bon chien !...

A ce moment, un insolite bruit de grelots fit, de nouveau, se trémousser Tato. Il gronda. Tato n'aimait pas les voitures dont les roues menacent de vous écraser, ni les mules qui, traitrusement, vous lancent des ruades, ni les étrangers dont le devoir d'un gardien vigilant est toujours de commencer par se défier.

Or, s'approchant à belle allure, Tato voyait réunies les trois choses détestées.

C'était une sorte de calèche sonnant la ferraille, attelée de mules que le cocher excitait de la voix et du fouet.

Don José se rangea sur le bord du chemin assez étroit et Tato se serra contre lui, aboyant maintenant avec fureur.

Dans la voiture, un homme se tenait penché, regardant avec anxiété la route ; apercevant José,

il crio un ordre au cocher qui, de mauvaise grâce, s'arrêta.

L'étranger se découvrit.

— Pardon, monsieur... Si vous comprenez et parlez le français, pourriez-vous me renseigner...

Mais le cocher interrompit sans façon.

— Le señor caballero va au château d'Hélanèse et ne veut pas croire que je connais le chemin.

— Au château d'Hélanèse?... répéta José, c'est la bonne route.

Presque aussitôt il eut le regret très vif des mots prononcés. Ce Français à la barbe grisonnante et dont le visage trahissait une évidente anxiété, José n'en pouvait douter : c'était le tuteur de Simone !

Du couvent, un cri d'alarme a été jeté ; malgré les précautions prises par Conchita, mère Sainte-Agathe a vite soupçonné vers quel but a fui Simone.

Si elle n'a rien écrit à Hélanèse, c'est afin de ne pas mettre en garde la fugitive. M. de Saint-Junien, prévenu par elle, venait reprendre sa nièce.

Ah ! pourquoi José n'a-t-il pas eu la présence d'esprit de mentir, de donner à la jeune fille, en indiquant une fausse route à son persécuteur, le temps de fuir encore !

José fit quelques pas en courant du côté d'Hélanèse : il allait défendre leur hôte, l'aider à affirmer sa volonté de liberté...

Brusquement il s'arrêta.

— Suis-je insensé ? dit-il à voix haute, comme Conchita !

De quel droit allait-il s'interposer entre Simone et son oncle ? M. de Saint-Junien accomplit un strict devoir en recherchant l'enfant qui lui a été confiée. Elle se laissera convaincre, sans doute, repartira avec lui.

Et ce serait mieux, bien mieux ! Ainsi finirait, le moins mal possible, une ridicule odyssée.

José, une fois encore, rebroussa chemin ; mais il allait lentement, retenu par le désir de se trouver sur le passage de la voiture lorsqu'elle reviendrait, emmenant Simone.

Qu'elle fut lente à revenir ! Plusieurs fois le jeune homme retourna sur ses pas pour repartir encore.

Le soleil montait. José pensa : « Midi bientôt. Tante Zita aura obtenu de Mlle de Saint-Junien

qu'elle prenne à Hélanèse ce dernier repas. »

Il revit Simone toute pâle, étendue sur les coussins de la chaise longue. Comment supporterait-elle les fatigues d'un voyage, la longue route en voiture cahotante avant de parvenir à une station de chemin de fer !

Enfin, les grelots tintèrent au loin. Et José ne voulut plus se trouver là, ne voulut point surtout être vu par Simone, guettant son passage.

Il quitta la route, se dissimula, imposa silence à Tato et, seulement après que la voiture fut passée, il osa regarder. C'était bien la vieille calèche qui avait amené M. de Saint-Junien ; l'oncle de Simone s'y trouvait seul.

José longtemps la suivit des yeux, répétant à mi-voix : « Elle est restée à Hélanèse... elle est restée... »

Il ne savait au juste si cette pensée lui causait de la joie ou de la peine. Il éprouvait presque du regret que tout ne fût pas définitivement résolu. Que s'était-il passé ?...

Malgré sa hâte de savoir, José ne revint que fort tard à Hélanèse. Il y revint brisé de fatigue, la tête alourdie par le jeûne prolongé.

Il trouva Conchita et son amie sur la terrasse ; mais Simone n'était plus étendue. Assise en un grand fauteuil, tenant un ouvrage de broderie, elle semblait complètement remise. Le sourire dont elle accueillit José montrait une joie émue.

— Viens vite, notre Prince, cria Conchita, viens qu'on te raconte... Le tuteur de Simone est venu...

— Je l'ai rencontré.

— Et tu ne l'as pas arrêté, jeté dans un ravin...

— Ni étranglé, ni transpercé de coups de poignard. J'avoue y avoir songé un moment... Mais je vois que j'aurais eu tort : Il est reparti sans Mlle Simone et il ne paraît pas que cette visite ait attristé ton amie.

— Mon oncle a été très bon... Oh ! il insistait pour m'emmener. Par bonheur, le docteur est arrivé et s'est absolument opposé à ce qu'on me fasse voyager. Il paraît que je suis faible... Pour quelque temps encore il me faut le repos absolu... Je crois bien que Conchita, qui avait couru au-devant du señor Escambillare, lui avait dicté son ordonnance...

— Si cela était, m'en voudrais-tu ?

— Oh ! non... je te dirais merci. Me voici près de toi ; autorisée par mon oncle lui-même à rester ici au moins pendant quelques semaines ; je n'ai plus à me tourmenter de son inquiétude, je n'ai plus de remords !

— Vraiment, dit José, s'il devait aussi facilement se prêter à vos désirs, il aurait mieux valu, peut-être, les lui soumettre au lieu de lui imposer le fait accompli.

— Justement, le fait accompli ne peut s'effacer, voilà pourquoi il ne s'insurge pas. Mais un désir, cela se combat... Non, non, si je n'étais venue à Hélanèse comme je l'ai fait, on m'eût obligée à retourner à Paris.

— Ainsi, dit José, vous pouvez nous rester désormais sans scrupules ?

— Oui. Mais mon oncle, après m'avoir accablée de reproches que je sais avoir mérités, s'est montré si bon, si affectueux, que je n'ai pu lui refuser la promesse de retourner dans quelque temps près de lui.

— Tu n'iras pas, dit violemment Conchita, je t'en empêcherai ! Si tu retournes là-bas, Mme de Saint-Junien t'obligera à épouser son fils.

— Il ne voudrait plus de moi, dit triomphalement Simone.

— Comment ?

— Mon oncle m'a prévenue qu'après mon coup de tête, je serais d'un placement très difficile.

Conchita se mit à rire. Le visage de José s'empourpra.

— J'espère, dit-il, que M. de Saint-Junien exagère. Si je pouvais penser que ma sœur et moi vous avons aidée à faire le malheur de votre vie, ni elle, ni moi, ne nous le pardonnerions... n'est-ce pas, Conchita ?

Elle haussa les épaules.

— Tu es absurde, notre prince ; le malheur de sa vie ! parce que des gens à l'esprit étroit la blameront ! Si elle ne trouve pas de mari en France, elle épousera un Espagnol, voilà tout.

Cette fois, ce fut Simone dont les joues s'empourprèrent. José jeta à sa sœur un regard mécontent.

— Ne tourmente pas ton amie avec tes propos

absurdes, Conchita... et dis-moi plutôt où se trouve tante Rosita.

— Je ne sais... mais tu feras bien de la chercher. Plusieurs fois elle t'a réclamé avec une grande anxiété.

— Cependant elle ne s'inquiète jamais de mes absences.

— Non, il y a autre chose, je crois.

Conchita compléta sa phrase par un regard d'intelligence que José comprit trop bien. S'excusant de quitter les jeunes filles, il alla trouver sa tante.

Toujours vêtue de sa robe de soie un peu ternie, Mlle Hélanèse reçut son neveu dans sa chambre.

Effondrée sur une chaise, devant son secrétaire dont tous les tiroirs béaient, débordants de papiers, vieilles lettres, comptes, factures, tante Rosita semblait écrasée par un grand malheur.

— José, cria-t-elle en voyant entrer le jeune homme, José, elle nous reste pendant des semaines, peut-être davantage ! Comprends-tu cela ? Et j'ai insisté pour la garder !... Et j'en suis heureuse, parce qu'elle est charmante et que ta sœur l'adore... Oui, j'en suis vraiment heureuse !

Seulement, je ne sais que faire... c'est affolant !

José n'eut pas un doute sur la cause de cette contradiction dans les sentiments de sa tante.

— Vous êtes à court d'argent ?

— A court ! Vierge sainte ! Je n'ai plus un maravédis, plus rien, rien, rien ! Et les couvées de poulets ont manqué cette année... Les œufs sont hors de prix... aucune ressource dans la maison ! La provision d'épicerie est finie. Philippe ne veut plus rien prendre à crédit au village parce qu'on lui fait grise mine... Et alors, alors ? Je ne peux nourrir cette jeune fille au pain sec..., d'ailleurs le boulanger veut un acompte. Je pensais demander à Simone, tout simplement, de nous payer une petite pension...

— Ma tante !

— Eh ! ne bondis pas... Dios mio ! tu deviens noir à force de rougir... là ! Maintenant tu passes au vert... Si tu crois que je n'ai pas honte aussi, moi !... As-tu une idée ?

José réfléchit un moment, puis son visage s'éclaira.

— Oui, j'ai une idée... Pouvez-vous, durant

deux jours, vous tirer d'affaire ? Je crois avoir encore un peu d'argent, mais j'en ai besoin pour aller là-bas.

— Où, là-bas ?

— A Saint-Sébastien.

— A Saint-Sébastien !

— Pour commencer, oui. Si je ne réussis pas, j'irai à Madrid et je vous reviendrai, je l'espère, les poches pleines d'or, au moins d'argent ; il ne faut pas espérer trop.

— Que vas-tu faire... ne peux-tu me le dire ?

— Essayer de battre monnaie avec les quelques aquarelles déjà terminées que j'ai chez moi... et en promettre d'autres.

— Ah ! enfin ! enfin ! enfin !... Bénie soit cette jeune fille ! Pour l'amour d'elle, tu feras ce que toujours je t'ai vainement conseillé.

— Pour l'amour d'elle !... répéta José d'une voix dure, vous me comprenez mal : c'est afin de ne rien lui devoir et la maintenir notre obligée.

— Oh ! tu es orgueilleux, je sais. Un Espagnol l'est toujours, un Hélanèse l'est deux fois. Quand pars-tu ?

— Ce soir-même.

XIV

Retour.

— Ainsi vous ne la ramenez pas ? Vous l'avez laissée là-bas, livrée à ces aventuriers ?

M. de Saint-Junien ne répond rien. Il ne peut le nier : sa nièce est restée en Espagne ! Et toutes les explications, toutes les bonnes raisons excusant ce fait, il les a déjà données sans que l'indignation de Marianne s'en trouvât apaisée. Elle en revient toujours à la même constatation :

— Vous ne la ramenez pas ?

La veille au soir, une dépêche a prévenu Mme de Saint-Junien de l'arrivée de son mari. Mais, prudemment, M. de Saint-Junien a libellé son télégramme d'obscure façon. Il redoutait, si trop clairement y était spécifié le retour de l'oncle seul, que, Marianne, sans attendre son mari, prit à son tour le chemin de Varancillo et, de là, sur les indi-

cations de mère Sainte-Agathe, la direction de Hélanèse.

Mme de Saint-Junien a donc passé une nuit d'anxiété. Avait-on retrouvé Simone ? La ramenait-on ?... Ou bien cette folle avait-elle, sans tarder, devant un prêtre espagnol que le gouvernement de son pays ne constraint à aucune enquête, aucune formalité légale, épousé un contrebandier ou un toréador ? Marianne n'imagine rien de plus rassurant. Que sa nièce ait quitté le couvent avec une amie, ainsi que le pense mère Sainte-Agathe, il faut, au jugement de Mme de Saint-Junien, être une religieuse ignorante de la vie pour croire une chose pareille. Certainement, cette petite s'est toquée d'un Espagnol aux yeux de jais... et, comme il y a peu de chances pour qu'une Grandesse de première classe ait grimpé à Varancillo, reste la supposition du contrebandier, plus vraisemblable que le toréador, sinon plus consolante. Et Mme de Saint-Junien commence à excuser sa belle-sœur d'avoir tenu à cloîtrer sa fille. Elle devait savoir quelle folle imagination bouillonnait derrière ce front candide, et ne pouvait prévoir que Simone se rirait de la clôture et de ses gardiennes.

Mme de Saint-Junien, en voyant revenir son mari seul, plus que jamais a cru sa nièce la proie d'un aventurier. Et rien de ce que François, arrivé depuis deux heures, a pu dire pour chasser cette pensée de l'esprit de Marianne, n'a apaisé son courroux.

M. de Saint-Junien est extrêmement las !

Pour aller d'Irun à Varancillo, il a imaginé de louer une automobile — idée bien étrange en pays de montagnes. Mais il pensait qu'une fois redescendu des hauteurs, il pourrait plus aisément voler à la poursuite de la fugitive, n'étant pas soumis aux heures des trains ni aux fantaisies des voituriers.

Or, l'auto — un vieux modèle délabré — avait subi, à cinq lieues d'Hélanèse, la fâcheuse et classique panne. Force avait donc été au pauvre François de rester pendant la nuit en un village perdu, dans une auberge épouvantable, puis de continuer sa route en la calèche brinqueballante dont Tato s'était si fort épouvanté.

Le retour avait été presque aussi laborieux. Une nuit passée en wagon achevait de harasser le pauvre homme, et les lamentations, les reproches de Marianne n'étaient pas pour le remettre.

Il venait cependant d'être autorisé à s'asseoir devant la table où, à tout hasard, Mme de Saint-Junien avait fait préparer trois tasses de chocolat. Résolu à déjeuner, il ne répondait plus, beurrant avec onction les petits pains-mousseline tenus au chaud dans les plis d'une serviette brodée. Il jouissait de retrouver le confort de son logis, gardant de sa courte odyssée l'impression d'un voyage au long cours. Il traduisit tout à coup sa pensée.

— C'est vraiment bon d'être chez soi !

Cela répondait mal aux reproches de Marianne. Elle en fut à ce point indignée qu'un instant elle demeura muette, ce qui permit à M. de Saint-Junien d'absorber sans trouble quelques gorgées de chocolat. Encouragé par cet armistice, il demanda aimablement :

— Avez-vous déjeuné ?

La phrase était malheureuse.

Mme de Saint-Junien déclara être bien trop émue, bien trop affligée, pour songer à prendre quelque nourriture, elle !

Son mari soupira humblement. Il était confus d'y songer, lui ! Mais enfin, il y songeait ! Et il beurra un troisième petit pain.

Assise en face de lui, les coudes sur la table et le menton sur ses mains, Marianne regardait fixement un point brillant de la chocolatière. Son regard était farouche, le pli de ses lèvres amer, ce qui ne la rajeunissait pas. Ses cheveux, de ce blond glorieux et sans cesse renaissant qui désie les années, massés sur la nuque, laissaient regretter le « front », dont une femme de chambre, à cet instant même, régularisait l'ondulation dans le mystère du cabinet de toilette. Mais les bras, que découvraient les amples manches du peignoir, apparaissaient très blancs, d'une peau souple et fraîche encore ; la silhouette demeurait élégante en l'enveloppement soyeux des étoffes molles.

« Elle est vraiment étonnante, » se dit M. de Saint-Junien.

Et il se sentit plus indulgent pour l'injustice de

sa femme. D'ailleurs, réconforté, il se trouvait mieux disposé à justifier sa conduite et à combattre les préventions de Marianne.

— Ma chère amie, dit-il, je comprends très bien votre désappointement. Je devais ramener Simone, vous l'ayant promis...

— Juré ! appuya Marianne.

— Juré, si vous voulez. Mais une promesse que je vous fais, ma chère, je dirai plus, un simple désir de vous être agréable me lie, croyez-le bien, autant qu'un serment.

— Ce qui — j'en ai la preuve — ne veut pas dire grand'chose, interrompit-elle sèchement.

M. de Saint-Junien laissa tomber cette interruption désobligeante.

— Je ne crois pas que Simone ait osé se targuer de son émancipation pour refuser de me suivre, entrer en rébellion ouverte. L'eût-elle fait, qu'en m'adressant à son cœur, je l'aurais convaincue.

— A moins qu'un autre ait pris sur ce cœur un pouvoir plus grand et ne l'eût précisément rendu notre plus dangereux ennemi.

— Impossible à croire !... Une enfant élevée dans les principes de vertu, de haute moralité qui ont présidé à son éducation...

— Joli résultat !

— Ne pouvait déchoir, continua imperturbablement François.

— Enfin, j'imagine que votre nièce avait une raison pour s'échapper du couvent... et une raison à laquelle nous étions étrangers, puisque les premiers nous lui conseillions de n'y pas entrer.

— Oui, elle avait une raison, mais nous n'y sommes point étrangers.

— Je ne comprends pas.

— A Varancillo, j'ai trouvé une lettre de Simone à mon adresse; mère Sainte-Agathe, m'ayant appelé par dépêche, ne l'a pas envoyée : elle se serait croisée avec moi.

— Eh bien, que dit Simone ? Où est cette lettre ? Pourquoi ne m'en avoir rien dit ?

— J'aurais dû peut-être vous l'envoyer; j'ai préféré en causer d'abord avec Simone, me faire expliquer par elle certains passages qui me semblaient obscurs... Mais voici la missive en question.

— Donnez-la donc... vous me faites mourir...

Et Marianne arracha plutôt qu'elle ne prit la lettre des mains de son mari et lut, à haute voix d'abord, puis dans un murmure étouffé, les adieux de sa nièce :

« Mon cher oncle,

« Pardonnez-moi la peine que je vais vous causer et ne m'accusez point d'ingratitude. Je n'oublie pas, je n'oublierai jamais les bontés que vous avez eues pour moi et vous pourrez le constater lorsque je vous reviendrai, après mon exil dont les événements fixeront le plus ou moins de durée. Vous verrez que mon affection pour vous n'aura pas changé, se sera même accrue après la preuve de confiance que, je l'espère, vous ne refuserez pas de m'accorder.

« Cher oncle François, ne cherchez pas *maintenant* à me retrouver... Je ne serai ni seule, ni abandonnée, ni dans un milieu qui puisse vous déplaire. Mais je fuis, ne voulant pas accepter l'avenir que ma tante me destine et sentant bien que si je retournais près d'elle, je serais trop faible pour lui résister. Maman, très souvent, m'a reproché de me laisser facilement influencer par la volonté, les goûts des autres. Je dois penser que c'est pour me préserver d'influences dont, peut-être, elle n'approuvait pas complètement le but, que ma chère maman a voulu que je vienne à Varancillo. Mais je n'y suis plus défendue... l'insistance de ma tante m'effraie. Je veux garder ma liberté, ne décider de moi-même que plus tard, lorsque j'aurai un peu plus d'expérience.

« Je n'aurai pas besoin d'argent d'ici quelque temps, n'ayant rien dépensé au couvent de ce que vous m'envoyiez. Je vous en demanderai en vous indiquant ma retraite. Alors, le premier moment d'indignation passé, vous réfléchirez et trouverez que j'ai raison, car vous ne voulez, n'est-ce pas, mon cher oncle, que le bonheur de celle qui jamais ne cessera de se dire votre bien fidèlement affectionnée... »

Ayant terminé sa lecture, Mme de Saint-Junien leva sur son mari un regard qui flambait.

— Quelle impertinence ! fit-elle suffoquée.

— Evidemment, évidemment, nous ne méritions

pas cette suspicion... Elle m'a d'abord paru d'autant plus révoltante que j'ignorais vos ouvertures à Simone en faveur de René.

— Elle vous a dit...

— Elle m'a montré vos lettres, avoua non sans hésitation M. de Saint-Junien, et, vraiment, je suis surpris que vous ayez ainsi cherché à circonvenir cette enfant.

— Mais... c'est une vipère, cette petite !

— Vous exagérez... C'est une exaltée, oui...

— Et alors, bien tranquillement, vous l'avez approuvée, me donnant tort ouvertement ?

— Oh ! voyons, Marianne !

— Enfin, pourquoi ne l'avoir point ramenée ?... C'était votre devoir.

— Elle a été malade. Le médecin, venu pendant que j'étais là, a défendu toute fatigue.

— Le médecin... mais c'est un compère, mon pauvre ami ! Vous ne l'avez pas deviné ?... Que vous êtes simple !

— Et vous trop compliquée ! riposta François. Vous supposez à ces Hélanèse, que vous ne connaissez pas, des projets qu'il faudrait au moins étayer sur quelque chose. Quel avantage aurait cette Mlle Rosita ?

— Qui, Rosita ?

— La tante de Conchita, cette jeune fille dont Simone parlait dans toutes ses lettres. Et quel avantage pour Conchita elle-même, de retenir notre nièce. Simone, voulant quitter le couvent, leur a demandé l'hospitalité. Elles l'ont accueillie, voilà tout.

— Elles, elles ! Il n'y a pas d'homme là-dedans ?

— Je n'ai vu que le docteur, répondit François. Un bonhomme tout sec, à cheveux gris, à visage parcheminé.

Il s'arrêta tout à coup et se détourna, se sentant rougir.

Il venait de se rappeler une phrase de mère Sainte-Agathe à laquelle, en vérité, il n'avait prêté aucune attention.

La supérieure n'a-t-elle point parlé du « frère de Mlle Hélanèse » ?... Mais cela peut être, cela doit être le frère de Mlle Rosita, un oncle de Conchita ; sans quoi, mère Sainte-Agathe n'eût-elle point dit tout simplement « le frère de Conchita » !

Rassuré par ce raisonnement, M. de Saint-Junien reprit :

— Il y a aussi un oncle, un vieux bonhomme comme le docteur.

Il ajoutait ce détail, sans être bien sûr.

Il importait de calmer cette pauvre Marianne, mais, au fond du cœur, François gardait une anxiété.

— Enfin, ce sont des gens qui vous ont paru presque pauvres, qui peut-être vivent dans leur château en ruine, de croûtes de pain noir et d'eau pure.

— Oh ! oh ! quelle imagination...

— Et ils seront ravis de faire payer à votre nièce l'entretien de toute la maison, sous prétexte de pourvoir à ses propres dépenses.

— Si vous les voyiez... Non, ils n'ont nullement l'air d'intrigants, je vous assure, ni même de gens intéressés. Quoi qu'il en soit, nous n'y laisserons pas trop longtemps Simone. Il suffira que vous vous engagiez à ne plus lui parler mariage pour obtenir qu'elle nous revienne.

Mme de Saint-Junien eut un petit rire sec.

— Elle peut se rassurer. Dès demain, je demanderai pour mon fils la main de Mlle de Frépont de l'Épieux.

François regarda sa femme avec stupéfaction.

— Mlle de Frépont de l'Épieux ! vous plaisez ?...

— Pas le moins du monde.

— Cette malheureuse est aux trois quarts idiote...

— C'est fâcheux... mais elle possède neuf cent mille francs de dot. Si elle avait tous ses esprits, je n'oserais espérer qu'on la donnât à René Bertin.

— Jamais René ne consentira.

— Lui... soupira Mme de Saint-Junien, vous oubliez donc qu'il est à la côte.

XV

Journal de Simone.

Hélanèse, 10 avril.

Ah ! la douce vie que nous menons ! si douce que je veux en préciser dans un journal les souvenirs, afin de les pouvoir revivre plus tard — ce plus tard

dont malgré moi je m'épouante, et que je pressens gros de menaces, de tristesses, de déceptions.

Pourquoi? Pourquoi ne pas se laisser vivre au jour le jour, sans inquiétude? Qu'est-ce donc qui m'empêchera d'être heureuse si j'en ai la volonté? Mon départ d'Hélanèse... mon retour à Paris? Je puis les reculer encore, s'il m'est impossible de les éviter. Et lorsque j'aurai donné à mon oncle cette marque de soumission, j'obtiendrai facilement de revenir ici où je suis sûre d'être toujours reçue à bras ouverts.

Ma tante m'a écrit une lettre très raide. Il paraît que, même si ma conduite « inqualifiable » ne suffisait point à éloigner de moi son fils à tout jamais, elle est résolue à lui choisir une fiancée « moins aventureuse »! Vraiment, voilà qui achève de me convaincre que j'ai eu raison de faire ce que j'ai fait. — Mais il est certain que cela aurait pu fort mal tourner! Si mon oncle ne m'avait pas pardonné, si ma tante refusait de me recevoir, je me serais vue du même coup mise à l'index par tous nos amis. — Cela, je l'avoue, m'eût été pénible. Je me souviens comme ma chère maman, sans être ridiculement esclave du qu'en dira-t-on, tenait à ne voir que des gens absolument comme il faut et à recevoir d'eux tous les égards qu'elle méritait.

Plus je réfléchis, plus je me convaincs que maman connaissant mes raisons m'eût *excusée*... Mais peut-être pas *approuvée*... Enfin, ce qui est fait est fait, comme disent les bonnes gens, et je n'ai qu'à me réjouir d'avoir eu tous les atouts dans mon jeu.

Me voici donc dans ce vieil Hélanèse que les récits enthousiastes de Conchita me donnaient si grand désir de connaître. C'est vraiment beau et cela a grand air, mais, hélas! à la façon de ces vieux mendians drapés avec orgueil dans leur pauvreté. Que de ruines déjà consommées, que d'autres se préparent... à moins qu'une bonne fée, d'un coup de baguette, ne ramène ici l'opulence des siècles passés.

Une seule tour est encore debout, gardant à l'un de ses angles une échauguette. J'ai voulu y monter; José m'y a conduite. Mlle Rosita redoute les nombreuses marches de l'escalier descellées par places, et Conchita a bien trop peur de la « Dame

verte » pour s'aventurer, même en plein jour, dans cette tour, où, paraît-il, la « Dame verte » se montre à certaines nuits. Le fantôme, qui est celui d'une dame Isabella del Villadiégo del Nadhorra, prend soin d'avertir la famille Hélanèse des grands événements qui se préparent pour elle — heureux ou malheureux — et cela depuis plusieurs générations. Les Hélanèse ont droit aux noms de Villadiégo Nadhorra et à d'autres encore ; mais toutes ces appellations qui, pour les initiés, valent des titres de noblesse, ont paru trop lourdes à porter au grand-père de José, déjà ruiné. Son père, plus pauvre encore, n'a voulu garder que le nom patronymique d'Hélanèse.

José me racontait cela très simplement dans la petite échauguette où je m'attardais, accoudée à l'étroite et haute fenêtre.

Il y a en José un étrange orgueil qui ne l'empêche pas d'avouer son manque de fortune, au contraire ! mais cela d'un ton, avec un tel accent que je n'ai point encore osé — et n'oserai probablement jamais — offrir de payer ma part de dépenses.

Cependant, il m'est pénible d'augmenter leur gêne par ma présence. Bien que nos menus soient fort simples, j'ai souvent l'impression qu'ils représentent pour mes hôtes un luxe inaccoutumé auquel ils se contraignent à cause de moi. Comment faire ?

La crainte d'être importune m'empêchera de prolonger mon séjour ici et avant d'y revenir je poserai mes conditions. Mais j'ai si peur d'offenser don José !

Tandis qu'il me parlait de la Dame verte, dans le petit réduit suspendu au-dessus du roc sur lequel Hélanèse est bati, je songeais à la joie qu'il y aurait à rendre au vieux nom sa vieille gloire... J'eus, pour la première fois, le courage de préciser ma pensée et je songeais que cette joie me serait possible, si José le voulait...

Mais il ne m'aimera jamais, je le sens. Il a de soudains reculs, des froideurs qui me déconcertent. Souvent un mot, dit par moi bien innocemment, le fâche au point que son visage se contracte et qu'il s'éloigne brusquement. Alors de la journée il ne reparait plus.

Depuis quelque temps il est moins souvent avec moi. Après une absence de deux jours il est revenu fort gai, sans dire la cause de sa gaieté. Mais très vite sa mélancolie coutumière a reparu et, depuis lors, il passe de longues heures dans une pièce où personne ne pénètre.

Je suis trop curieuse pour avoir résisté au désir de questionner Conchita. Elle m'a confié que José s'enferme pour peindre ! Il a un talent d'aquarelliste très réel, dont quelques pochades épinglées de-ci, de-là, permettent de juger.

Lorsqu'il ne peint pas des *plein-air*, il travaille *de chic*, retrouvant dans sa mémoire des silhouettes remarquées et les reproduisant avec une sûreté de dessin merveilleuse.

Possédant la clef du mystère, j'ai voulu obtenir les confidences de l'artiste et surtout l'autorisation de pénétrer dans le sanctuaire. Je ne sais pourquoi — dans notre échauguette poussiéreuse, où le soleil faisait danser des atomes d'or — il m'a paru que don José Hélanèse del Villadiégo del Nadhorra se tenait moins farouchement sur la défensive : j'ai voulu profiter de cet instant de détente pour provoquer sa confiance.

— Don José, ai-je dit, j'aime si tendrement votre sœur qu'il m'est pénible de constater à quel point vous me restez hostile.

Embarrassée de mon début, j'avais forcé ma pensée. Je rougis, très gênée et, sans savoir pourquoi, me sentant prête à pleurer.

José répondit d'une voix très basse :

— Hostile !... moi... Oh ! mademoiselle !

Il y avait une telle chaleur dans son accent que ma peine s'envola aussi soudainement qu'elle était venue.

— Je voudrais, repris-je, que nous soyons bons amis...

— Mais, je vous le jure, j'ai pour vous — puisque vous m'autorisez à le dire — la plus respectueuse amitié, comme la plus dévouée...

— Vrai ?... Prouvez-le-moi ?

— Comment ?

Je le regardai. Il souriait, quelque peu moqueur, et, de nouveau, je fus démontée.

— Je vous demande pardon, fis-je avec dépit ; j'oubliais que si je suis pour Conchita vraiment

une amie et une confidente, pour vous je reste une étrangère.

C'était fort sot, ce que je disais là, sans raison et sans excuses — mais, partie sur la mauvaise route je m'acharnai à y marcher. — Je perdais la tête !

— Oui, oui, je suis pour vous une gêne. Les choses les plus simples, vous prenez grand soin de me les cacher comme à une intruse, une ennemie...

— Que vous ai-je fait ? demanda gravement José.

Avec une expression d'angoisse dans ses yeux, si moqueurs l'instant d'avant, il acheva : « Et que voulez-vous de moi ? »

Spontanément je lui tendis la main.

— Pardonnez, don José ! Je ne suis qu'une petite fille capricieuse, volontaire et trop gâtée... oubliez ce que j'ai dit !

Il serra légèrement la main que je lui tendais, puis la laissa aller.

— Non, fit-il doucement, je voudrais que vous m'expliquiez toute votre pensée.

— Eh bien ! je suis fâchée de voir que vous vous cachez de moi pour peindre, alors que je peins aussi et que vous savez combien cela m'intéresserait de vous voir travailler.

Je m'étais boudeusement détournée.

José un instant garda le silence puis murmura :

— Ce n'est pas possible...

— Qu'est-ce qui n'est pas possible ?

— Que ce soit cela — seulement cela — que vous avez voulu dire.

— Et que voulez-vous que ce soit ? C'est bien assez !

Il se mit à rire.

— Alors oui, vous avez raison : vous n'êtes qu'une petite fille capricieuse et gâtée.

Je lui trouvai vraiment l'air méprisant et me serais tout de bon fâchée s'il n'eût ajouté aussitôt :

— Venez, je vais vous montrer mon travail. Car c'est moins de l'art qu'un labeur auquel je me suis astreint.

Déjà il redescendait l'escalier. Je le suivis sans rien trouver à lui répondre, le cœur gros d'une victoire qui ressemblait un peu à une défaite.

Don José travaille pour un éditeur, il illustre

une édition de luxe des œuvres de Perez Galdos. Et alors que sa pauvreté ne l'humilie pas, travailler pour de l'argent lui semble une déchéance. Je l'ai fort bien compris et me suis efforcée de lui démontrer que rien n'est plus noble que le travail.

Tout en examinant les aquarelles terminées, j'ai parlé sur ce sujet avec beaucoup de courage, décidée à réparer ma sotte attitude et à montrer que je puis, à l'occasion, raisonner mieux qu'une « petite fille capricieuse ».

— Je vous remercie, m'a dit tout à coup José. Vous saviez que je gagne ma vie et que j'en ai honte, alors que de cela surtout, bien plus que des gloires oubliées de mes ancêtres, je devrais être fier. Vous avez tenu à me le dire. Vous avez raison. Je comprends vos réticences de tout à l'heure. C'est moi qui me suis montré vraiment absurde. Voulez-vous me pardonner ?

Conchita m'appelait. José ouvrit la porte :

— Nous sommes ici, Conchita, viens nous rejoindre.

Elle arriva en courant et son air stupéfait nous amusa, José et moi.

— J'ai livré l'entrée du sanctuaire, dit-il en me souriant.

Et je me sentis très joyeuse.

XVI

La Dame verte.

Nous voici à la fin de la semaine sainte. Mlle Hélanèse se désole de ne pouvoir se rendre à Séville, pour assister à la fameuse procession. Elle s'y est trouvée une fois seulement dans son enfance et a conservé le souvenir d'un spectacle éblouissant. Elle m'en parle sans cesse, heureuse de rencontrer une auditrice pour laquelle son récit est une nouveauté.

Conchita et José prétendent qu'à force d'entendre décrire cette procession il leur semble l'avoir vue et revue à satiété.

Le goût du peuple espagnol pour la représentation et les oripeaux trouve ici à se satisfaire plus modestement.

La très petite paroisse de notre village (j'écris *notre*, tant chaque jour écoulé rend plus vive mon impression d'être ici un peu chez moi) a aussi sa procession du Vendredi Saint. De très vieilles statues peintes, habillées d'étoffes pailletées, naïvement groupées, sortent de l'église et font le tour du village, portées par des hommes dont un recueillement momentané adoucit et détend les visages de brigands.

Hier a eu lieu la procession.

Jeudi, Conchita et moi étions descendues à l'église sous la garde de José, afin d'aider à revêtir les statues de leurs habits de fête.

— Marie-Madeleine, a dit Conchita soucieuse, aurait bien besoin d'une robe neuve...

Cela m'a paru si drôle que je me suis mise à rire... le señor curé m'a regardée sévèrement.

Pour effacer la mauvaise impression produite par mon irrévérence, je me suis engagée à remonter la garde-robe de l'illustre pénitente. Le señor curé a souri : j'étais pardonnée !

Je le fus plus complètement encore lorsque, connaissant l'usage établi parmi les dames de Séville de *prêter* leurs bijoux à la Vierge, afin qu'elle soit très belle pour la procession, j'offris de parer la statue avec les quelques bijoux qui m'ont suivie ici ; et ce fut dans un véritable esprit de prière — pour obtenir sa toute-puissante protection — que je détachai de mon cou et mis au cou de la Vierge le fil de grosses perles que maman ne quittait pas et que je porte à présent toujours, malgré mon deuil, comme une relique.

José me regardait, l'air pensif. Il s'est rapproché de moi et m'a demandé très bas :

— N'est-il pas vrai que vous faites cela en vue d'obtenir une grâce ? Je ne suis pas grand dévot, mais ces jours-ci je retrouve un peu de la ferveur de mon enfance. Je prierai à vos intentions, señora, si vous le voulez.

— Oui, fis-je avec ardeur, demandez pour moi le bonheur que je rêve.

Je ne regardais pas José et ne sais quelle expression avait son visage, mais son silence m'a gênée. Une fois de plus j'ai eu la crainte qu'il ne soupçonne mon secret... Je m'entends mal à cacher mes impressions et souvent il m'a semblé que don

José lisait en moi. Si lui n'a pour l'amie de sa sœur que la « respectueuse amitié » qu'il m'a déclarée, quelle humiliation de penser qu'il pourrait comprendre à quel point je m'attache à lui follement... désespérément !

Oui, désespérément : car j'ai la certitude que ma fortune — qui en attire d'autres — le repousserait au contraire, même s'il m'aimait.

Et pourtant, n'est-il pas cruel d'admettre qu'un peu d'or puisse être une barrière au delà de laquelle, insaisissable, serait le bonheur ?

Je suis triste, avec — au fond de ma tristesse — comme un frémissement de joie... Que c'est étrange !

* * *

Alleluia !

Voici le jour de Paques... Le jour tout bournonnant de cloches joyeuses... Et j'ai beaucoup pleuré... Je songe aux Paques de l'an passé et mon deuil m'est plus lourd à supporter, ma peine plus grande.

Tous ici l'ont compris, et tante Rosita (elle veut être ainsi appelée par moi), ma chère Conchita se sont montrées plus affectueuses que jamais. Malgré cela je me sens isolée... Oh ! si seule !

Cette impression d'isolement ne s'efface un peu que lorsque don José est près de moi... Et je comprends pourquoi j'ai voulu écrire mon journal : c'est afin de pouvoir le nommer, afin d'écrire ce mot qu'à nul je ne puis dire : « J'aime José » !

Je crois que je me suis mise à l'aimer avant de le connaître, en écoutant Conchita parler de lui. Etais-ce un présage, ce premier abord dans la montagne, lorsque José m'apparut si grand, si grand... grand à remplir tout l'horizon ? Mais ce n'était qu'un mirage... Cela aussi, peut-être, est un symbole ? Arrivera-t-il un jour où mon héros ne se montrera plus que médiocre, semblable à tous ? Non !

Je suis certaine, hélas ! que rien ne pourra me guérir de l'aimer.

Pourquoi ai-je écrit *hélas* ? L'amour n'est un malheur que lorsqu'on est seul à aimer... Or, je ne sais quoi de plus doux dans le regard de José, les inflexions plus caressantes de sa voix, font que depuis peu je me mets à espérer.

J'ai souvent la tentation de prendre Conchita pour confidente. Mais non : lui avouer mes sentiments ce serait les avouer à José, car elle ne peut avoir rien de caché pour ce frère qu'elle adore.

Ah ! « Notre Prince », qui donc pourrait ne pas l'aimer ?

Conchita s'étonne parfois que je n'aie conservé aucune intimité épistolaire avec mes amies de France. Mais je n'ai jamais eu d'amie, à proprement parler. Ma pauvre chère maman, si jeune, si gaie, avait toute ma confiance, toute ma tendresse ; et les jeunes filles que je rencontrais aux cours ou dans le monde, n'étaient que de simples relations dont je dois être déjà bien oubliée.

* * *

Ce matin j'ai reçu de ma tante une lettre amicale... la première depuis ce qu'elle appelle mon escapade.

Mon départ de Varancillo — je l'ai appris de mon oncle — fut d'abord jugé par elle un *enlèvement*. Je vois que mon bon oncle François a pu rétablir les faits, les montrer sous leur vrai jour. Dans la lettre de ma tante aucune allusion n'est faite à René. Ce qui va me permettre de lui répondre sans réticences et sur le ton affectueux que mérite sa lettre.

La cloche du village sonne plus fort, plus fort encore... et Conchita, déjà prête pour les vêpres, m'appelle gaiement.

Sous ma fenêtre José joue de la guitare et improvise à mon intention sur un air espagnol des paroles françaises :

*O Señorita, blonde et rose,
Venez, venez, je vous attends,
Venez éblouir le printemps,
Vous, sœur du lis et de la rose...*

Les rimes ne sont pas très riches ; mais la voix de Notre Prince a des notes d'or...

* * *

Ce matin, en quittant ma chambre, j'ai trouvé Philippe et Maria en grand conciliabule. Ils se sont tus en me voyant et m'ont saluée, mais sans élan.

Pour la première fois, je devine une hostilité chez ces deux braves gens. Songeant que ma présence leur apportait un surcroit de travail, je me promis de leur faire accepter un petit cadeau en dédommagement de leur peine.

Mais je compris vite que leur attitude avait tout autre motif.

Continuant à descendre l'escalier sur le palier duquel je les laissais, j'entendis la Nodriza qui disait :

— Ce n'est peut-être pas à cause d'elle ?...

— Si, répondit Philippe, je le crois, mais cela n'annonce pas toujours du malheur.

— Que la sainte Madone nous protège, et saint Jacques et tous les saints du paradis !

La voix de Maria en prononçant ces invocations était tellement angoissée que, très émue, je m'arrêtai et criai, presque involontairement :

— Qu'y a-t-il donc, Maria ?

Mais personne ne me répondit et je les entendis se disputer tous deux, cette fois en un murmure. Philippe reprochait à Maria, qui ne devait point l'ignorer, de ne pas l'avoir prévenu que je comprenais l'espagnol, et la nourrice, sans doute, l'accusait d'avoir parlé trop fort.

J'allai sur la terrasse, qui est toujours mon lieu d'élection à Hélanèse, pour y attendre Conchita.

Les roses sont toutes fleuries et je venais d'en cueillir une superbe, pourpre avec des reflets presque noirs, lorsque arriva José. Etonné de me voir si matinale, il le parut plus encore du choix de ma rose pourpre à reflets sombres.

— Elle est, dit-il, comme une grande joie ardente au fond de laquelle on trouve le deuil et les larmes.

Je lui demandai s'il croyait que toute grande joie renfermait une peine. Il me répondit qu'il le pensait.

— Mais, señorita, cela ne veut pas dire qu'il faille s'épouvanter des grandes joies en songeant à leur lendemain.

— Je n'ai pas, comme vous, le cœur chagrin, don José, et j'accueillerai le bonheur sans lui demander : « et après ? » lorsqu'il frappera à ma porte.

José s'appuya contre la balustrade, alluma une cigarette et, au bout d'un instant, demanda :

— Qu'appelez-vous le bonheur, señorita ?

Je m'assis près de lui et, tout en effeuillant distrairement ma rose, je cherchais une définition satisfaisante et ne trouvais rien... rien que tout justement ce qu'il fallait taire : « Le bonheur pour moi, notre Prince, serait d'être votre femme et d'employer ma fortune à vous rendre douce la vie en votre bel Hélanèse restauré ». Voilà ce que je pensais, et ne pouvant le dire, je ne répondis pas.

Don José regardait tomber les pétales de la pauvre rose ; lorsqu'ils furent tous arrachés, ce fut lui qui reprit :

— Le bonheur... le voici : une fleur très belle et mystérieuse que l'on effeuille sans y songer, sans en jouir.

— Oh ! repris-je dépitée, vous vouliez une définition du bonheur en thèse générale ? Je pensais que vous me demandiez ce qui, pour moi, serait le bonheur.

— Ce qui serait pour vous le bonheur ? Non, je ne vous aurais pas posé cette question.

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'en savez rien vous-même... Eh ! non, vous n'en savez rien ! Vous êtes une enfant, Simone, une enfant ignorante de vous-même.

Il m'appelait Simone... Je n'en fus point choquée : j'avais maintenant l'impression de l'avoir toujours connu. Ce fut son affirmation qui m'indigna : une enfant ignorante de la vie ! J'aurais voulu le détromper sur l'heure, lui donner une éclatante preuve de sagesse et d'expérience ; mais une fois encore je demeurai muette, m'en voulant de paraître l'approver en ne protestant pas.

L'arrivée de Conchita me tira de peine ; elle se jeta dans mes bras avec cette effusion, cette exubérance qui à mes yeux sont un de ses grands charmes, et s'excusa de nous avoir fait attendre.

Il était convenu que nous irions jusqu'à son rocher, le fameux rocher où Conchita, avant qu'elle partit pour Varancillo, aimait à passer de longues heures de rêverie. Le beau temps revenu lui en donnait la nostalgie et déjà elle m'y a entraînée.

Aujourd'hui nous devons procéder à un nouvel aménagement, disait José, c'est-à-dire enlever la mousse et le varech de l'an passé et les remplacer par d'autres. Conchita m'a annoncé que doréna-

vant nous y ferons de longues stations, avec un livre et notre ouvrage.

— L'ouvrage sera pour vous, mademoiselle Simone, dit José, le livre pour Conchita qui ne l'ouvrira guère.

Conchita s'indigna. Elle prétendit avoir appris au couvent à aimer la lecture.

Nous nous mimes en route. Notre Prince taquinait sa sœur ; il me raconta qu'en lisant et relisant le chef-d'œuvre de Cervantes, Conchita en était venue à rêver d'aventures et à menacer tante Zita de partir un beau jour à travers le monde, cherchant des opprimés à secourir, des torts à redresser.

— Ainsi, dit José, devons-nous être pleins de gratitude envers ce bon et brave Don Quichotte, car c'est en imitation de ses hauts faits et dans le noble désir de se rendre digne d'un si parfait modèle que ma sœur Conchita, apprenant qu'une jeune étrangère gémissait entre les murs d'un couvent, décida qu'elle irait délivrer la Princesse.

Conchita nous avoua que telle était bien la vérité, et nous avons admiré de grand cœur les voies de la Providence.

— Qui sait ? dis-je, peut-être cela eût-il mieux valu pour vous de ne pas me connaître...

J'avais ajouté cette restriction — d'ailleurs fort sotte — avec l'espoir de provoquer de véhémentes protestations. Mais Conchita se contenta de hausser rageusement les épaules et notre Prince répondit, très grave, un « peut-être » qui me serra le cœur.

Mais nous arrivions au chemin des rocs, trop glissant, trop accidenté pour que le soin d'y marcher sans faux pas n'absorbât point toute mon attention et le silence se fit entre nous.

Conchita s'avancait la première, José fermait la marche. Bientôt je m'arrêtai pour jouir de l'admirable vue de la mer éblouissante. Chaque vague, éparpillant des reflets de soleil, venait draper sur les rochers la frange d'argent et d'or de son écume.

— Ici, dit José, nous sommes chez nous. Seuls les braconniers connaissent et fréquentent cette petite baie très resserrée, dangereuse pour qui en ignore les écueils.

Je demandai à Conchita si, durant ses heures

de solitude au creux de son rocher, elle avait quelquefois aperçu de ces terribles contrebandiers espagnols, sur le chemin desquels, moi, je n'aime-rais pas me trouver.

— Non, répondit-elle avec regret ; ils n'opèrent jamais en plein jour. D'ailleurs, ils ne sont terribles qu'aux douaniers ; si j'en avais vu je me serais offerte à les aider.

— Est-ce que ton modèle, Don Quichotte, faisait de la contrebande ?

Cette fois, Conchita se fâcha tout de bon et il fallut, pour l'apaiser, travailler avec ardeur à l'aménagement de son creux de rocher.

Lorsque nous revîmes à Hélanèse pour le repas de midi, nous trouvâmes tante Rosita tout en émoi. Elle nous accueillit avec de grands soupirs et l'avalanche d'interjections qui lui est familière.

— Virgen ! que horror ! que miedo ! C'est épouvantable ! Je lui ai dit : « Vous êtes ivre »... Mais le jour de Pâques Philippe ne se griserait pas.

— Philippe ne se grise jamais, corrigea José, qu'a-t-il donc fait pour mériter cette humiliante accusation ?

— Il est fou... Il prétend — je vous prie de croire qu'il n'y a pas un mot de vrai — il affirme qu'étant descendu hier soir au village et s'étant attardé assez avant dans la nuit, en revenant, à l'heure juste où l'horloge sonnait douze coups, il a vu la dame verte sur la tour !

J'eus alors la clef du dialogue surpris entre Philippe et Maria : « Ce n'est pas toujours du malheur qu'elle annonce », a dit Philippe.

Don José explique par un reflet de lune et — malgré son affirmation de tout à l'heure — par un verre de vin de trop dans la tête de Philippe, cette soi-disant apparition.

Il est certain qu'on ne peut admettre la réalité de cette dame verte. Cependant Conchita était devenue très pâle ; tante Rosita avait perdu tout son sang-froid et moi, je ne cessais de me répéter : « Pourvu qu'elle annonce du bonheur ! » Il me déplaisait que José ne crût pas un peu au fantôme familial et ne songeât point, comme j'y songeais, qu'un grand événement pourrait se produire, donnant raison à la légende. Il me semble que l'Esprit,

en apparaissant, nous donne le conseil de hâter le destin... Et je m'aperçois que j'y crois, moi, à la dame verte !

XVII

René s'ennuie.

Mme de Saint-Junien s'éveilla ce matin-là tout oppressée.

Ayant un instant réfléchi, elle se rendit compte que rien dans les événements accomplis ne justifiait sa mélancolie.

Le départ de sa nièce, sa fuite à Hélanèse, de tout cela elle s'était consolée et caressait l'espoir d'une éclatante revanche sur le Sort barbare qui se permettait de contrecarrer les projets d'avenir de René. Mlle de Frépont de l'Epieux, malgré son idiotie, avait osé refuser l'honneur de devenir Mme René Bertin ! Mme de Saint-Junien n'en éprouvait nulle tristesse. Avoir pour belle-fille — et surtout pour mère de ses petits-enfants — une malheureuse, simple d'esprit, n'avait paru admissible à Marianne qu'en un moment de désarroi moral, dans le feu du dépit causé par la fuite de Simone; d'autant que le premier intéressé n'acceptait pas sans protester cette substitution de fiancées.

Il demeurait très certain qu'une résolution s'imposait pour fixer l'avenir de ce pauvre René; cependant on se sentait moins le couteau sur la gorge que le jour où Mme de Saint-Junien avouait à son mari : « René est au bout de son rouleau. »

Depuis lors, cédant aux instances de son beau-père, il travaille. Il a une situation charmante, très bien portée; une de ces situations qu'il est presque impossible d'obtenir par son seul mérite et qui s'accordent avant tout sur de puissantes recommandations.

René était attaché au ministère des Affaires étrangères.

Mme de Saint-Junien savait à son fils un gré infini d'avoir bien voulu accepter l'alouette qui lui tombait du ciel toute rôtie, et à tous elle s'en allait annonçant la bonne nouvelle.

« René est extrêmement occupé. Vous ne saviez



pas?... Il est aux Affaires étrangères..., à son bureau du matin jusqu'au soir! »

Voilà ce que disait l'heureuse mère.

In petto elle ajoutait :

« L'a-t-on prédit assez que mon fils ne ferait jamais rien! A-t-on assez répété que je me montrais d'une faiblesse ridicule!... Eh bien, voilà. Il a une situation, alors que pas mal de garçons réputés travailleurs n'arrivent à rien. »

Ne trouvant aucun sujet à son impression de tristesse, Mme de Saint-Junien s'en alarma d'autant plus. Elle croyait aux pressentiments et, n'ayant point à pleurer sur le passé, elle se tourmenta de l'avenir.

Qu'allait-il arriver?... Quel nouveau coup barrerait à René la route du bonheur?... C'était à lui que se reportait tout d'abord la pensée de Mme de Saint-Junien, et elle ne fut nullement surprise de le voir arriver à l'heure du déjeuner.

Il venait d'ailleurs assez fréquemment prendre avec ses parents le repas de midi. Aussi, n'eussent été ses pressentiments, Mme de Saint-Junien n'aurait pas songé à se troubler de cette visite. Mais elle était décidée à lui trouver l'air inquiet et ne manqua point de lui voir un visage tourmenté.

— Tu as quelque chose qui ne va pas?

— Moi?... Mais non.

On avait introduit René dans la salle à manger où M. et Mme de Saint-Junien venaient de se mettre à table. Marianne se dit qu'en présence de son beau-père René se garderait de répondre franchement et elle remit à plus tard son enquête.

— Tu me demandes ce que j'ai, reprit le jeune homme en se servant une bouchée à la reine, je n'ai rien de bien particulier... Mais la vie est un tissu de soucis.

— A qui le dis-tu! soupira Mme de Saint-Junien.

Elle se rassurait. Puisque son fils revenait de lui-même sur la question, c'est que la réponse ne serait point trop redoutable.

M. de Saint-Junien approuva également cet aphorisme qui, pour être un cliché tant soit peu usé, ne laissait pas de renfermer une pensée philosophique. Il était lui-même accablé de tracas, les cours de bourse ne perdant pas une occasion de

descendre. La rente s'assolait. Il blâma amèrement les chefs d'Etat qui se permettent de déclarer la guerre sans réfléchir que, sur tous les marchés, leurs victoires ou leurs défaites amenaient de désastreuses perturbations. Etant homme de finances, M. de Saint-Junien pesait tout naïvement l'équilibre du monde aux balances de ses opérations.

Mme de Saint-Junien songeait à l'instable sagesse de René qui, lui, pensait à l'ennui d'être astreint à un labeur journalier. Ainsi, ne voyant que soi, chacun des trois convives, absorbé en son seul intérêt, en venait à accuser l'ensemble de la vie. Un tout petit objet, lorsqu'il est très proche, suffit à masquer l'horizon. Une coquille de noix est capable d'arrêter le regard fait pour sonder l'infini.

Ayant en quelques mots dit leur fait aux pouvoirs, M. de Saint-Junien se tourna vers son beau-fils.

— Mais je ne comprends pas, dit-il avec sévérité, quelle raison peut trouver un garçon comme toi qui n'a qu'à se laisser vivre, d'accuser la destinée.

— Me laisser vivre ! Eh bien, voilà une belle injustice ! Pendant quelques années, oui, j'ai usé de ce système et donné à ma vie la seule direction agréable qui est précisément de n'avoir pas de direction. En ces jours bénis, je me laissais vivre, en effet, — vous me l'avez reproché, — et, cessant de m'abandonner au courant berceur, j'ai pris les rames. Voilà pourquoi je pourrais éloquemment et à bon droit ratiociner sur le sujet des peines, épreuves et soucis. Et vous devriez m'admirer d'être à ce point modéré et concis, qu'une seule courte phrase suffise à exhale mes rancœurs.

M. de Saint-Junien ne put s'empêcher de sourire; mais il eut l'imprudence de mettre son beau-fils au défi d'exposer un seul grief réel.

René, alors, cessant de badiner, prit un visage boudeur, renfrogné, qui rappela à Mme de Saint-Junien alarmée les jours lointains où l'enfant rapportait du collège des pensums, qui devenaient pensums pour toute la maison.

— Allons, gémit-elle, qu'y a-t-il encore ?... Je savais bien !

— Tu ne peux rien savoir, répondit rageuse-

ment le jeune homme. Tu ne peux pas te figurer ce que je supporte... Ce qu'est l'autocratie des chefs, la tyrannie des sous-chefs...

— Si la gradation de l'autorité est en raison inverse des titres, insinua doucement M. de Saint-Junien, si le sous-chef est tyrannique alors que le chef n'est qu'autocrate, le simple employé que tu es doit réunir tous les pouvoirs?

— Moquez-vous! Si vous étiez à ma place, condamné à vivre une semaine — seulement une semaine — plié à une abrutissante besogne, exposé aux vexations des supérieurs, aux tracasseries des camarades... C'est un enfer, quoi!

— Et tu en as assez, conclut M. de Saint-Junien sans éléver la voix.

— J'en ai trop! déclara péremptoirement René. Il y eut un silence.

Sa mère, atterrée, évitait le regard de M. de Saint-Junien, redoutant d'y lire la phrase si souvent entendue et qu'elle était sûre d'entendre encore dans le prochain tête-à-tête : « Je vous l'avais bien dit! »

Oui, on le lui a dit et répété, à la pauvre Marianne, que son terrible René ne supporterait pas longtemps le joug du travail, si léger fût-il, et quelles qu'en puissent être les compensations.

Oh! les pressentiments! la tristesse éprouvée au réveil sans cause apparente!... Elle s'efforça de faire bonne contenance, jeta d'une voix qui voulait être gaie :

— Bah! tu verras... on se fait à tout.

— Je ne me ferai jamais à cette absurde manière de vivre. J'aime mieux n'importe quoi!... Je n'ai pas encore annoncé mon départ, mais...

— Nous en reparlerons, nous en reparlerons, interrompit avec angoisse Mme de Saint-Junien, et tout s'arrangera, je t'assure!... Ah! vous ai-je dit, François, que j'ai reçu une charmante lettre de notre petite Simone? Elle parle toujours avec gratitude des bons soins dont l'entoure cette famille... Cependant, je crois démêler, dans le ton de sa lettre, un désir encore inavoué de se retrouver parmi nous... Pauvre enfant! une seule personne serait responsable de son équipée; une seule fut coupable : ma belle-sœur... Oui, parfaitement, poursuivit-elle sur un geste de protestation de

M. de Saint-Junien. Si cette petite n'avait pas été mise en défiance par le soin que prenait sa mère de l'éloigner de nous, jamais elle n'eût pensé à nous faire ce chagrin; et l'ennui, la dépression morale qu'elle devait ressentir au couvent, elle, si peu faite pour cette vie de recluse, a achevé de lui tourner l'esprit. Il faut oublier ce coup de tête, au moins ne plus paraître s'en souvenir; elle sera la première à le désirer.

— Il est assez difficile, dit aigrement René, d'oublier son attitude, surtout alors que cette attitude se maintient et que Simone s'obstine à rester chez ces gens-là.

— Mais, je te le dis, elle ne s'obstine plus; je suis certaine qu'elle reviendra vite.

Paul, le valet de chambre, rentrait apportant l'entremets. Mme de Saint-Junien changea de sujet brusquement et se lança dans un bavardage plein d'entrain dont ni son mari, ni René, ni même le domestique, habile à saisir les nuances, ne furent dupes un instant. Retourné à l'office, Paul confia à ses camarades « qu'il y aurait encore du grabuge rapport à M. René ».

Là-bas, très loin, au delà des monts, Simone attendait l'événement annoncé par la Dame verte.

XVIII

L'adieu.

Avant d'avoir persuadé à Simone qu'Hélanèse serait pour elle un asile infiniment plus sûr que le couvent, Conchita s'était dit souvent : « Ah! si mon frère et mon amie pouvaient se voir et, se voyant, s'aimer, quel bonheur ce serait. »

Depuis leur réunion, la sœur de José se réjouissait à plein cœur : José aimait Simone... Simone aimait José! Elle n'avait pas eu besoin de leurs confidences pour en être persuadée, et la petite Espagnole à l'âme ardente, à l'imagination exaltée, ne mettait point en doute que le joli roman souhaité par elle n'ait une conclusion heureuse.

Conchita, après s'être refusée à admettre que René Bertin puisse avoir mieux que des vues intéressées en prétendant à la main de Simone,

n'eut pas un instant la pensée que José, à son tour, pourrait être soupçonné de vouloir faire un beau mariage.

L'argent importe si peu à Conchita; elle sait si bien qu'aux yeux de « notre prince » un tel calcul serait une vilenie! Tranquille, elle se laisse bercer par le rêve charmant de vivre entre Simone et José, de ne jamais, jamais les quitter.

Souvent elle s'est inquiétée à la pensée d'une belle-sœur inconnue qui, peut-être, éloignerait d'elle José... Avec Simone, rien de semblable à redouter! La petite sœur aurait sa place au foyer du jeune ménage. Et, quand viendraient les bébés blonds ou bruns, jolis comme des anges, Conchita les soignerait, ainsi que l'a soignée tante Zita.

Au milieu de ces beaux projets arriva, comme une bombe, une dépêche de Mme de Saint-Junien annonçant qu'elle-même venait reprendre Simone.

La dépêche précédait de trop peu la voyageuse pour que l'on pût répondre : « Ne venez pas. » Impossible aussi de renvoyer seule la pauvre tante, qui s'appuyait sur l'engagement pris par Simone de retourner chez son oncle dès qu'elle serait tout à fait remise.

Vraiment, il était difficile de trouver encore prétexte à retarder ce retour. Simone en convenait.

— Je reviendrais! affirmait-elle à Conchita en proie au désespoir. Je te promets de revenir bientôt, ma chérie... Ne pleure pas.

Mais Simone aussi pleurait; tante Zita poussait de grands soupirs et se répandait en gestes désordonnés, ce qui chez elle était l'indice d'une très violente émotion.

« Notre prince » fut le dernier à apprendre le prochain départ de Simone. Il était allé, chargé de son attirail d'aquarelliste, peindre au bord de la mer où les jeunes filles devaient le rejoindre. De plus en plus, José se passionnait pour son art. Sous sa direction, Simone avait repris sa peinture, et les heures que tous trois passaient ainsi librement près de la mer ou dans le décor charmant des premières verdures, leur semblaient délicieuses.

Conchita, parfois, consentait à poser. On restait alors dans l'atelier de « notre prince »; sa sœur, drapée dans un immense châle fleuri, une rose sur

l'oreille, babillait comme un oiseau et, sans cesse, perdait la pose.

Simone s'appliquait; José, lui, regardait moins le modèle que le profil de son élève, ses cheveux d'or pâle, la ligne délicate de la nuque rosée.

A son tour Simone, un jour, avait posé et il lui était doux, maintenant, de penser que son image resterait à Hélanèse, ce pauvre vieil Hélanèse où son cœur aussi allait demeurer.

Après les premières exclamations désolées, tante Rosita, Simone et Conchita se turent. Simone tournait et retournait en ses mains la fâcheuse dépêche.

— Que va dire José? s'écria tout à coup Conchita; ce n'est pas moi qui lui apprendrai ton départ.

Simone rougit et, sans malice, Mlle Hélanèse appuya :

— Oh! oui... quel chagrin il aura, lui aussi!

Depuis que José, avec sa peinture, amenait un peu d'argent à la maison, la présence d'une étrangère cessant d'être un tourment pour elle, Mlle Rosita ne songeait plus qu'à jouir de l'élément nouveau que Simone apportait à leur existence monotone.

Elle ajouta, plus soupirante :

— Vous nous manquerez tant... à tous...

Conchita, depuis longtemps, s'exaspérait de la réserve de José envers Simone. Pourquoi ne parlait-il pas, puisqu'il l'aimait? Pourquoi ne lui demandait-il pas de l'accepter pour son « novio »?

Elle avait été maintes fois sur le point de presser le jeune homme d'en finir; mais elle se souvenait de sa colère et de sa menace : « Si ton amie venait à croire que je puis avoir des vues sur elle, je quitterais Hélanèse. »

Il est vrai que depuis lors son attitude s'est modifiée; il faudrait être aveugle pour ne pas deviner les sentiments de notre prince.

Si le mutisme de José irrite sa sœur, bien davantage encore il afflige Simone. Et l'imminence de son départ rend plus douloureuse l'incertitude. Va-t-elle donc s'éloigner sans savoir si quelque chose de meilleur, de plus tendre, ne se mêle point à la « respectueuse amitié » que lui a déclarée José?

— Je vais dire adieu à ton frère ; viens, Conchita, allons le trouver.

Conchita est sur le point de répondre : « Vas-y seule ». Elle se ravise. Sans elle Simone peut-être n'irait pas.

— Allons... puisque tu veux.

Elle garde la volonté de ménager un tête-à-tête à Notre Prince et Simone. Romanesque, elle rêve pour eux de la douceur triste d'un aveu arraché à leur orgueil par la douleur de la séparation.

José, suivant le sentier des contrebandiers, est descendu presque au ras des flots ; il se hâte, la marée menaçant de le chasser.

Du « rocher de Conchita » où les jeunes filles ont fait halte, elles voient José et, n'était le bruit des vagues, en élevant la voix elles pourraient se faire entendre de lui.

— Je suis fatiguée, déclare Conchita, et résolument elle s'installe dans son creux de roche. Va chercher Notre Prince, je t'attends ici.

— Je veux bien, dit Simone.

Elle aussi caresse l'espoir qu'au premier choc de la nouvelle de son départ, José se trahira, s'ils sont seuls.

Il n'a pas entendu venir la jeune fille ; penché sur son bloc ou redressé pour étudier son modèle, un énorme roc surgissant de la mer, il est absorbé dans son travail.

— Notre Prince, commence Simone, je viens vous dire adieu...

C'est la première fois qu'elle emploie l'appellation familière. Sans qu'elle l'ait cherché, il y a dans sa voix une grande douceur, si grande et si tendre, que José ne prend point garde au mot *adieu*. Il la remercie d'un sourire.

— « Notre Prince » est heureux de vous voir, señorita... Qu'avez-vous fait de ma sœur ?

— Votre sœur est dans son rocher, elle m'attend... Je dois rentrer vite pour me préparer, car, je vous l'ai dit, c'est un adieu que je vous apporte. Ma tante vient me chercher ; je quitte Hélanèse ; je m'en vais...

Elle le regarde, avide de surprendre son impression, sans songer que dans ses yeux, à elle, il pourra lire.

— Oh ! Simone, vous nous quittez... Mon Dieu ! c'était prévu, pourtant...

Il se détourne, pose au hasard des touches d'ocre sur son rocher.

— Je reviendrai, dit Simone.

Elle attend un peu, puis répète :

— Je reviendrai, don José... si vous le voulez.

— Ah ! Simone... Simone ! vous savez bien que je veux... Hélas ! je sais, moi, que je n'ai pas le droit de vouloir.

Simone ferme un instant les yeux, éblouie par la grande joie qui l'inonde. L'accent de José, l'expression passionnée de son visage, ont suffisamment appris à la jeune fille ce dont elle voulait être assurée.

Elle écoute en soi-même l'écho de la chère voix : « Vous savez bien... » Oui, elle sait, à présent ! Et elle connaît l'obstacle qui est entre eux : l'orgueil de José ! Jamais il ne consentira à lui devoir la richesse... Elle a songé à cela souvent et croit avoir trouvé le moyen de vaincre cette fierté ombrageuse.

— Don José, dit-elle, vous m'appellerez et je vous reviendrai. Mais d'ici là qu'allez-vous faire?... Vous m'avez dit qu'avant mon arrivée vous ne travailliez guère... Et c'était dommage ! Il faut travailler beaucoup et devenir un peintre célèbre, dont le nom, même en France, sera connu, sera fêté. Et moi, je pourrai dire avec fierté : « Vous savez, cet aquarelliste qui expose des vues d'Espagne si remarquables et signe « José », je le connais : c'est le frère de mon amie Conchita, de ma seule amie... Don José, deviendrez-vous célèbre ?

Il comprit ce qu'elle voulait et quelle subtile délicatesse dictait ses paroles.

— Oh ! chère... chère Simone ! vous êtes la meilleure comme la plus belle...

Il arracha du bloc l'aquarelle inachevée et la tendit à la jeune fille.

— Emportez-la, Simone !

— Mettez-y la date de ce jour, José.... Merci. Elle reviendra avec moi, cette petite aquarelle... et, alors, vous l'achèverez.

— Oui... et si... écoutez-moi... Si un jour vous perdiez le désir de revenir ici, renvoyez-moi ce

feuillet, je comprendrai, et je conserverai cette peinture inachevée comme le sera mon rêve.

Il baissa la main qu'elle lui tendait, trop émue pour lui répondre, et supplia :

— Laissez-moi, maintenant... Allez retrouver Conchita, je vous rejoindrai plus tard.

XIX

L'Enfant prodigue.

M. de Saint-Junien n'attendait pas sans une certaine appréhension le retour de sa femme.

Très ferme dans ses décisions — lorsqu'il ne s'agissait pas de contrarier son fils — n'admettant pas que les événements se permettent de traverser ses projets, Mme de Saint-Junien, en partant pour l'Espagne, avait très exactement réglé son itinéraire, y compris la halte de deux heures à Hélène — pas plus — le temps de voir un peu et de juger les amis de Simone.

Elle avait prévenu son mari :

« Nous arriverons jeudi, Simone et moi, par le rapide du matin. Inutile d'envoyer à la gare, nous prendrons un omnibus du chemin de fer. Je n'enverrai pas de dépêche, vous pouvez nous attendre. »

Et, en effet, il n'était venu aucun télégramme pour confirmer ce retour. Aurait-il lieu ? Simone avait-elle trouvé un prétexte pour retenir plus longtemps sa tante ou pour la renvoyer seule ?

« J'espère, se disait M. de Saint-Junien, qu'elle en aura fini avec ses coups de tête... Il est fort dérangeant et fort onéreux de faire ainsi la navette entre Paris et les Pyrénées espagnoles. Si cette enfant devait être encore tentée de courir les aventures, je crois, vraiment, que je lui conseillerais d'épouser tout de suite ce pauvre René. Il s'en accommoderait comme il pourrait, nous n'aurions plus à nous en occuper... Ah ! une voiture s'arrête... »

Il courut à la fenêtre et se pencha.

Le ciel était d'un bleu pur, l'air très léger ; les arbres du boulevard Malesherbes avaient encore tout l'éclat de leurs feuilles que, si vite, la poussière ternirait.

M. de Saint-Junien aspira longuement. Il goûta la saveur particulière qu'a l'air de Paris au printemps, dans les quartiers élégants où l'on peut respirer à l'aise ; mais la douceur de cette matinée ne lui faisait pas oublier sa préoccupation.

Un omnibus de la gare venait de pénétrer sous le porche. M. de Saint-Junien eût donné beaucoup pour en voir descendre les voyageuses et surprendre l'expression du visage de sa femme avant le premier abord. Il aurait ainsi mieux su quelle attitude il convenait de prendre vis-à-vis de l'enfant prodigue. Il n'était pas certain que Marianne revint d'Hélanèse en disposition de tuer le veau gras ; tout dépendait de la réception faite à sa tante par Simone.

Enfin, elle était là, cette enfant, amoureuse des voyages clandestins ! On l'entendait gaiment répondre aux bonjours empressés des domestiques accourus.

« La voici... et elle est gaie ! tout est pour le mieux ! » se dit M. de Saint-Junien. Osant lui-même s'épanouir, il alla au-devant de sa nièce, les bras grands ouverts.

— Te voilà donc, mon enfant !

— Mon cher oncle...

Tandis qu'ils s'embrassaient, Mme de Saint-Junien renchérisait.

— Oui, la voilà, notre petite Simone ! Elle a bien voulu quitter, pour nous revenir, ses amis Hélanèse... Je comprends qu'elle se soit attachée à eux : ce sont des gens tout à fait charmants, tout à fait !... Simone, va donc enlever ton chapeau et reviens vite ; j'espère qu'un bon déjeuner nous attend ?

— Certainement, dit François.

Il s'apprétait à pénétrer en la salle à manger, sa femme le retint.

— Entrons dans votre bureau, j'ai à vous parler.

La voix de Mme de Saint-Junien était devenue vibrante, son sourire avait disparu.

— Allons, bon ! soupira François, qu'y a-t-il ?

— Il y a — fermez la porte : les domestiques n'ont pas besoin d'entendre. — Il y a que j'ai vu tous les membres de la famille Hélanèse, moi !

— Eh bien ?

— Et vous n'avez pas vu don José, vous !

— Qui ? ah ! oui, l'oncle de Mlle Conchita ?

— Vous l'a-t-on aisément fait croire !

— On ne m'a rien fait croire du tout ! Mère Sainte-Agathe, en parlant de lui, a dit : le frère de Mlle Hélanèse...

— Et vous n'avez pas supposé un instant qu'il s'agissait de la nièce et non de la tante !... Ah ! les hommes... les hommes... les hommes !

Ayant ainsi traduit son dédain pour ces misérables hommes, si parfaitement absurdes, Mme de Saint-Junien respira un peu, puis repartit :

— Savez-vous quel âge il peut avoir, ce don José... « ce vieux bonhomme ? » Vingt-cinq à vingt-six ans, peut-être... avec ça, beau comme le jour... Et quand il m'a vue arriver, moi qui venais lui enlever Simone, il m'a lancé un regard à me réduire en cendres.

M. de Saint-Junien regarda sa femme.

— Heureusement, commença-t-il...

Elle l'interrompit d'un haussement d'épaules.

— Une fois passé le premier mouvement — le seul sincère — ce jeune hidalgo a daigné adoucir la fureur de son regard et il s'est montré, je dois le dire, on ne peut plus courtois. C'est la séduction faite homme, ce garçon ! Ah ! mon pauvre François, que vous avez été coupable !

— Moi !

— Mais oui, vous ! Est-ce que vous n'auriez pas dû vous assurer de ce qu'étaient ces Hélanèse entre les mains de qui vous laissiez votre nièce ? Si j'avais pu me douter de l'existence de ce José, Simone ne serait pas restée là une heure... vous entendez, une heure !

— Mon Dieu, ma chère amie, n'exagérons rien. C'est à tout instant que l'on autorise des jeunes filles à villégiaturer chez des amis parmi lesquels se trouvent des fils, des frères, célibataires et charmants.

— Et c'est un tort... à moins qu'on n'accepte à l'avance les conséquences possibles d'un flirt inévitable.

— Enfin, quoi ! vous croyez que Simone s'est éprise de cet Espagnol ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûre.

— Eh bien, le beau malheur ! Ou elle l'oubliera...

— Il faudra bien qu'elle l'oublie !

— Ou elle s'entêtera, poursuivit M. de Saint-Junien. En ce dernier cas, nous prendrons des renseignements...

Mme de Saint-Junien saisit le poignet de son mari.

— Vous ne voulez pas dire... non, vous ne *pouvez* pas vouloir dire que Simone épouserait José Hélanèse ?

— Si elle y tient...

— Mais ces gens sont dans la misère...

— Oh ! vous croyez ?

— Il suffit de regarder leur château en ruine, la robe élimée de la tante, la rusticité de l'unique domestique. Vous n'avez donc rien vu quand vous y êtes allé ?

— Non, avoua François, je n'ai pas remarqué...

— Décidément, mon cher, vous n'avez pas donné, dans ce voyage, des preuves d'une grande clairvoyance.

M. de Saint-Junien ne chercha point à se défendre ; il se sentait vraiment convaincu de ses torts.

— Naturellement, reprit Mme de Saint-Junien, j'ai dissimulé mes impressions. Il faut user d'une grande prudence avec ce cerveau brûlé de Simone, qui ne recule pas devant les décisions les plus absurdes. Je me suis laissé faire par elle un éloge éperdu de ces Hélanèse ; j'ai même paru conquise par leur bonne grâce et j'ai approuvé sa promesse de revenir les voir très vite, ce qui a empêché ce départ d'être trop dramatique. Au contraire, Simone considère son retour ici comme un pas de fait vers la conclusion de son roman, un chapitre ennuyeux, mais nécessaire. Je l'ai, du reste, encouragée dans cette illusion par mon attitude ; l'important était de la ramener. Mais si jamais elle retourne là-bas !... ah ! la voici... Nous sommes là, Simone, viens, nous t'attendions... n'es-tu pas trop lasse de ton voyage ?

— Mais, non, ma tante, et vous !

— Oh ! moi, je suis contente de te revoir... j'oublie tout le reste.

— Vous êtes très bonne, tante Marianne, dit Simone attendrie.

La joie que témoignait Mme de Saint-Junien, si elle n'était pas aussi purement désintéressée que le croyait sa nièce, ne laissait pas d'être réelle. Marianne éprouvait la satisfaction d'un général

qui, venant d'emporter une difficile redoute, en augure bien pour la décisive bataille.

Et Simone se demande si elle n'a pas été injuste envers cette excellente tante Marianne. La façon toute gracieuse dont Mme de Saint-Junien a remercié Mlle Hélanèse de l'hospitalité offerte à Simone, sa manière d'être avec Conchita qu'elle a embrassée au départ en l'appelant « chère petite » ; surtout l'admiration de Marianne pour les aquarelles de José, pour José lui-même, ont complètement dérouté Simone. Elle a conclu de cet ensemble favorable de choses que, tout à fait décidée à ne pas faire d'elle la femme de René, Mme de Saint-Junien ne songerait point à entraver les projets de sa nièce, quels qu'ils fussent. Cette conviction avait singulièrement adouci pour la jeune fille la tristesse de son départ d'Hélanèse.

Mme de Saint-Junien voyait juste.

Simone considérait ce retour au foyer de son oncle comme un acheminement vers la définitive libération.

A vrai dire, la déclaration arrachée à José dans l'émoi d'un adieu brusquement décidé, avait été bien imprécise, bien peu décisive. Elle n'engageait en rien l'avenir ; José ne promettait pas de travailler à acquérir un peu de gloire afin de mériter Simone. Il s'était contenté de remercier du conseil qu'on lui donnait. Cela suffisait cependant à satisfaire la jeune fille, et une seule chose la tourmentait encore. Combien de temps mettrait José à acquérir la renommée ?... Elle comptait bien que ce serait vite fait. La gloire vient souvent tout à coup ; presque toujours même elle procède ainsi, par surprise. L'artiste ignoré la veille est porté aux nues le lendemain.

Simone regrette que José se soit adonné uniquement à l'aquarelle : ce genre de peinture s'impose moins que l'autre au grand public. Cependant, avec un peu de réclame... José laisserait-il faire de la réclame ? C'est improbable... Simone se promet de l'y pousser.

Elle a songé à cela durant le voyage, en face de Mme de Saint-Junien dormant, ou feignant de dormir.

Pauvre Simone ! qu'eût-elle dit si elle avait pu déchiffrer les pensées qui remplissaient l'esprit de

sa tante, pendant que le visage de Mme de Saint-Junien demeurait si paisible, paupières closes, lèvres entr'ouvertes.

Entre celle qui déjà se considérait comme promise à don José et la mère de René Bertin un duel se préparait ; M. de Saint-Junien en fut dès l'abord persuadé, et ce fut pour lui un ennui très grand.

Assis en face de sa femme, qui, tout en beurrant ses tartines, racontait avec force détails son voyage à Hélanèse, il surveillait du coin de l'œil le visage de Simone où passaient, comme de soudaines ombres et de soudaines clartés, des pensées qu'elle taisait. Il se demandait quel serait le résultat de la lutte engagée. Il en redoutait les phases, pris entre Simone, que sa conscience lui défendait de contraindre, et Marianne, qui, certainement, attendait de lui qu'il vint à son aide. Que ferait-il, que pourrait-il bien imaginer pour sauvegarder sa chère tranquillité ?

« Ainsi, monologuait M. de Saint-Junien, Marianne n'a pas renoncé à faire épouser Simone à son fils ; toutes ses protestations à ce sujet ne prouvent rien, ne servent qu'à masquer son acharnement à ce mariage. Simone se laissera-t-elle gagner ?... Nous donnera-t-elle encore un de ces jours, si sa tante montre le bout de l'oreille, l'émotion d'un brusque départ ? Il serait certainement absurde que cette petite épousât un Espagnol sans le sou ; mais René n'est pas plus riche. Il est vrai qu'on le connaît mieux. Nous savons qu'il a énormément de défauts et fort peu de qualités ; c'est une garantie en ce sens que Simone ne court point les risques de cruelles désillusions ; tandis qu'elle pare, évidemment, son hidalgo de toutes les vertus, de tous les héroïsmes, et jamais un homme n'est tout à fait vertueux, ni tout à fait un héros... »

— A quoi pensez-vous, François ? demanda Mme de Saint-Junien. Voici deux fois que je vous pose la même question... vous n'avez pas l'air de m'entendre.

— Excusez-moi. Vous disiez ?

— Je vous demandais si vous avez vu René hier.

— Ah ! non, non.

— Pauvre enfant ! Il n'aura pas pu s'échapper : il est tellement pris... Je ne t'ai pas dit, Simone... ton cousin est dans un ministère ; il est attaché.

— Ah ! fit distraitemment la jeune fille. Tant mieux !

M. de Saint-Junien prit congé brusquement, alléguant un rendez-vous ; entendre le nom de René l'effarait comme un premier coup de fusil aux avant-postes.

XXI

Le lien se desserre.

« Ma chérie, pourquoi es-tu partie ? Tu as emporté tout notre bonheur. Hélanèse me semble si grand, si triste, maintenant... Je me mets à pleurer comme une sotte à tout moment ; tante Zita pousse des soupirs à fendre l'âme et parle de toi constamment.

« Notre prince, lui, est devenu muet. Il est, d'ailleurs, presque invisible, passant des heures et des heures enfermé dans son atelier. Lorsqu'il daigne rester un instant avec nous, il a l'air d'être à mille lieues et ne répond pas quand on lui parle.

« Simone, tu as emporté l'âme d'Hélanèse.

« Ta longue lettre nous a fait à tous trois bien plaisir ; j'en ai lu des fragments à ma tante Zita, qui répétait : « Elle est charmante, charmante... » et j'ai laissé tout lire à José... tu ne m'en veux pas ? Aussi bien, il y avait des conseils pour lui. Oh ! tu n'as nul besoin de l'exciter au travail ! L'ambition a mordu au cœur notre prince, naguère si nonchalant. Il dit vouloir préparer une série d'études, des vues de montagnes, de mer, de bois... que sais-je ! On lui a demandé des illustrations pour le « Blanco y Negro ». Le directeur a vu une aquarelle de José chez un marchand à Saint-Sébastien et il veut absolument que mon frère travaille pour lui. Tante Zita est aux anges de voir notre prince vouloir quelque chose ; elle dit que tu l'as converti.

« Moi, au contraire, je suis plus paresseuse que jamais... J'ai repris mes révasseries dans mon creux de rocher. Oh ! Simone !... quand reviendras-tu ? Je ne sais que faire de moi depuis ton départ.

« Cependant, ne va pas t'imaginer que j'aime moins Hélanèse. Oh ! non... et je ne crois pas que je pourrais vivre ailleurs. Je serais morte au

couvent si je n'avais eu la certitude d'en très vite repartir ; et je ne voudrais pas aller à Paris. Elle me fait peur, ta grande ville...

« Ainsi, ne regrette point que ton oncle et ta tante soient opposés à ton installation *chez toi* avec une dame de compagnie et moi... Vrai, je n'ai pas des idées très nettes sur *ce qui se fait* et *ce qui ne se fait pas*; cependant, il me semble que ce serait étrange de te voir vivre ainsi, ayant la maison de ta tante qui t'est ouverte : tu es si jeune !

« A propos de Mme de Saint-Junien, je veux répondre à ta question, bien franchement. Tu me demandes comment je la trouve. Eh bien, elle est tout à fait aimable, elle a l'air bon, et je ne devrais plus redouter d'elle... ce que je redoutais, puisqu'elle t'a affirmé avoir renoncé à ses projets. J'avoue cependant que je ne me sentirais pas encore très rassurée, si je ne savais que tu as en toi, maintenant, des forces nouvelles pour vouloir ce que tu veux.

« Oui, nous voici à peu près au point où l'on cherchait à t'amener avant ton départ de Varancillo. Tu es retournée à Paris, ce que nous nous étions juré d'éviter ; mais il y a quelque chose de changé tout de même. Tu es venue *chez nous*, tu connais Hélanèse... tu connais José!... Chut! qu'allais-je dire! Si notre prince se doutait de cela, s'il pouvait penser que j'ai écrit ce mot, ce pauvre petit mot, il ne me le pardonnerait pas.

« Et toi, Simone, ma chérie, me pardones-tu?».

* * * * *

Simone à Conchita.

« Comme le temps passe ; j'en suis effrayée ! Je vois, d'après la date de ta lettre, que j'ai tardé quinze jours à te répondre... c'est invraisemblable.

« Mais, de toute la journée, je n'ai pas une minute à moi. D'abord, ma tante a voulu que je reprenne des leçons de piano et que je commence le chant. Il paraît que j'aurai une très belle voix de soprano, lorsque je saurai *la donner* ; pour l'instant, elle manque de sonorité et de souplesse ; mais cela m'amuse de chanter. Toute la matinée est prise par ces leçons et par ces études.

« Dans l'après-midi, il y a les courses aux ma-

gasins, chez les couturières, les modistes, etc. Je n'ai — pour employer l'expression courante — plus rien à me mettre ! Ma tante, qui commence à éclaircir son deuil, en est là aussi et nos essayages nous prennent un temps !...

« Tu ne supposes pas, j'espère, ma chère Conchita, que tant d'occupations, sérieuses ou fuites, m'empêchent de penser à toi... à vous tous ! C'est assez, c'est trop qu'il ne me reste qu'à peine le temps de te le dire !

« Croirais-tu que je n'ai pas encore eu le courage de pénétrer dans *notre* appartement ? Il me semble que revoir ces pauvres chères choses me sera si affreusement pénible... Il faudra bien cependant que je me décide, un de ces jours, à accomplir ce dououreux pèlerinage. C'est à l'impression d'effroi que me cause la pensée de rentrer dans ce logis où maman est morte, qu'on doit de m'avoir vue si aisément renoncer à mon intention de vivre *chez moi*.

« J'ajoute que je ne puis que me louer de la vie qui m'est faite ici, des attentions incessantes dont je suis entourée. Alors que c'est moi qui, en bonne conscience, aurais à me faire pardonner, on dirait que ce sont eux qui cherchent à réparer un tort envers moi. Ils sont vraiment très bons tous les deux et j'ai un peu de honte d'avoir si mal jugé ma tante. J'ai dû leur faire beaucoup de peine... Mais, Conchita chérie, je ne puis rien regretter, puisque, sans les soupçons qui m'ont si bien conduite à la révolte ouverte, je ne connaîtrais pas Hélanèse...

La même à la même.

« Que tu es étrange, petite Conchita ! Je ne te comprends pas... Tu m'écris une lettre désespérée, pleine de sous-entendus, de méfiances, de reproches déguisés.

« Qu'ai-je à me reprocher, sinon les longs silences qui t'indignent, alors que j'avais juré de t'écrire tous les jours ?

« Ma pauvre chère amie, quand j'ai fait cette imprudente promesse, j'avais complètement oublié dans la douce paix d'Hélanèse, la vie de fièvre

qu'on mène à Paris, même lorsqu'un grand deuil vous tient éloigné des fêtes mondaines. Tu prétends que je pourrais t'écrire le soir, ne fût-ce qu'en style *petit nègre*, le bilan de ma journée. Mais, ma chérie, les soirs où nous n'avons pas deux ou trois amis à dîner (ce qui est rare), il vient toujours quelques joueurs de bridge. Ma tante est une joueuse enragée : moi-même je me laisse gagner par la bridgeomanie qui sévit en cet instant. Il y a aussi des « Bridges » chez des amis où je vais — c'est absolument intime — et j'oubliais les conférences et les concerts *graves* que mon deuil ne me défend pas. Quand je rentre chez moi, il est toujours plus de minuit... Alors, si mes pensées s'envolent vers vous je n'ai plus le courage de les traduire en phrases précises sur du papier.

« Pourquoi me reprocher un genre de vie — qui me plaît, j'en conviens, — mais que je ne pourrais modifier, même si j'en avais le désir ? Tu deviens injuste, Conchita... Il est vrai que tu as toujours été un peu de parti pris... »

• • • • •

La même à la même.

« — Bien ! maintenant tu ne m'écris plus ! Comme tu es méchante ! et tu n'as rien à faire du matin au soir ! vous m'oubliez donc à Hélanèse ?... Je parlais ces jours-ci d'y retourner : y serais-je bien reçue ? Ton silence m'en ferait presque douter, si je ne savais qu'avec ton bon cœur tu as une très mauvaise tête... Certainement, tu me boudes ; j'ai dû commettre, sans m'en douter, un affreux crime de lèse-Conchita.

« Oui, je parlais de retourner près de vous ces jours-ci pour passer à Hélanèse les deux mois d'été. Nous voici en juin : que ce doit être beau et joli chez vous ! Il y a vraiment des jours où j'ai la nostalgie de votre mer... de ton rocher, ma petite sauvage... de la chère vieille terrasse où don José, assis sur les balustres de pierre, joue de la guitare en chantant. Et le grand salon aux belles tapisseries où la bonne « tante Rosita » prétend mourir de peur à la nuit tombée... et l'échauguette où revient Dame Isabelle en robe couleur d'espérance... quand reverrai-je tout cela ?

« Mais il paraît que l'œil du maître est nécessaire là-bas, dans la terre que je possède en Normandie. Il y a des fermages à recevoir, des bâtiments à relever, je ne sais quoi. Je n'y entends rien, comme bien tu penses ! c'est mon oncle qui va décider de tout cela, et René me rendra le service de surveiller les travaux, cela l'occupera.

« Il est d'ailleurs l'obligeance même et désireux d'agir avec moi en bon camarade, en ami dévoué.

« Après un peu de gêne à nos premiers revoirs il est redevenu très gentil, comme autrefois, avant cette histoire de mariage. Maintenant il a l'air consolé, et je crois que la moindre allusion à ce facheux projet lui serait autant qu'à moi désagréable.

« Enfin, il va donc employer le temps de ses vacances à mon service ; et, comme il n'y a pas de maison d'habitation à la ferme, que, d'ailleurs, en pleine campagne, ma tante mourrait d'ennui, il est convenu qu'on passera l'été à Trouville qui n'est pas très éloigné. René ira et viendra.

« Je ne puis refuser de rester là avec mon oncle et ma tante, qui se fixent à Trouville uniquement à cause de moi, au lieu d'aller en Ecosse, ainsi qu'ils en avaient, parait-il, formé le projet. J'attendrai donc, pour retourner à Hélanèse, le mois d'octobre, si vous voulez encore me recevoir à ce moment-là, Mademoiselle Conchita Capricieuse. »

La même à la même.

« Enfin, vous daignez m'écrire, señorita ! Savez-vous que j'allais me fâcher pour de bon ?... J'en ai bien envie encore... Tu m'écris, c'est vrai ; mais une courte lettre où j'ai peine à retrouver ma petite amie... Conchita, est-ce que tu ne m'aimes plus ? A-t-il suffi que nous soyons séparées pour ne plus nous comprendre ? Pourquoi m'écris-tu, sur un ton de cérémonie, des phrases compassées et une lettre si brève, où tu ne me parles de rien, ni de personne ?... Ne sois pas désagréable, Conchita, donne-moi des nouvelles de ceux qui t'entourent... Mon Dieu, comme tu es méchante ! »

XXI

Incertitudes

Journal de Simone.

Je viens de relire ce journal, commencé à Hélanèse et que je n'ai pas eu le loisir de reprendre depuis mon retour à Paris.

Hélanèse... la Dame verte... la procession du Vendredi-Saint... ! Don José...

Ah ! les chères heures passées là-bas, quand les reverrai-je ?

Notre Prince n'a-t-il pas compris la gravité des paroles prononcées comme il les prononça, à l'instant inoubliablement triste où je lui dis adieu ?

J'ai là, sous mes yeux, l'aquarelle inachevée... et je me souviens...

« Si un jour vous perdiez le désir de revenir ici, renvoyez-moi ce feuillet, je comprendrai et conserverai cette peinture, inachevée comme le sera mon rêve. »

Voilà ce que m'a dit José. Était-ce un jeu ? Des semaines, des mois ont passé et José n'a point cherché à se rapprocher de moi... Je pensais qu'il comprendrait mieux mon conseil, qu'il viendrait à Paris, lutter, comme d'autres ont lutté pour la conquête de la renommée, pour la conquête d'un peu de cet or sans lequel son orgueil refuse d'accepter le bonheur... Mais non ! Il reste enseveli dans un lointain isolement. Croit-il donc que le succès ira au-devant de lui ?

Et voici que sa sœur semble se détacher de moi ! Conchita me soupçonne-t-elle d'oubli ou m'en veut-elle parce que, ayant conquis le cœur de son frère, je n'ai pas su le contraindre à vaincre sa fierté ?... Mais je l'admire, cette ombrageuse fierté, même alors que j'en souffre.

José moins farouchement orgueilleux ne serait plus José.

Le changement de Conchita, peut-être, a une autre cause. J'en viens parfois à me demander si son frère, repris par le calme monotone de sa vie, ne regrette pas d'avoir rêvé une heure, et si ce n'est

pas José qui dicte à sa sœur cette étrange attitude... Veut-il ainsi me détacher de lui ?

Cette incertitude m'est si torturante que j'ai été parfois tentée de me confier à Conchita, de la supplier d'être sincère. Mais je n'ai point osé !... Moi aussi je suis orgueilleuse et je ne veux pas, si je suis seule à me souvenir, qu'il le sache.

Dans une de ses premières lettres, Conchita a fait allusion au roman que, certainement elle a deviné — sans doute prévu. — J'aurais dû répondre, tout avouer... Je ne l'ai pas fait. Je ne sais quelle absurde et fausse honte m'a retenue. Conchita a pu prendre mon silence pour de la défiance ou pour un désaveu de ce passé d'hier !

Une gêne s'est glissée entre nous, qu'augmente chacune de nos lettres et je le sens si bien, que je n'ose plus lui écrire ! Nous qui, à Varancillo, n'avions qu'un cœur, mêlions nos pensées dans une constante et absolue confiance, nous voici redevenues l'une à l'autre étrangères.

J'en souffre à un point que je ne puis dire, lorsque rien ne vient m'en distraire.

Mais je n'ai pas beaucoup de temps pour me replier sur moi-même ; on dirait que ma tante a pris à tâche de m'étourdir... Il ne me reste pas une demi-heure dans nos journées si remplies et je m'imagine qu'à Trouville, où nous irons dans les premiers jours de juillet, je n'aurai guère plus de loisirs. Mon deuil m'interdit le Casino ; mais nous serons entourés de personnes de connaissance et entraînés dans des parties soi-disant intimes. Puis, nous aurons une auto ; René s'en servira pour aller à la ferme et nous ferons de grandes excursions. J'adore aller très vite ! et le petit serrement de cœur peureux que je ressens alors ne fait que rendre plus vif mon plaisir. René est un très remarquable chauffeur ; il confesse humblement que c'est le seul emploi qu'il remplirait tout à fait bien.

Pauvre René ! Quel détestable mari ce serait ; mais comme il peut être gentil et amusant camarade !

Je crains bien que ma tante n'ait encore des déboires avec ce terrible garçon : il ne cesse de gémir sur la vie qu'il mène depuis son entrée au ministère ; et, malgré les objurgations de sa mère et les encouragements de mon oncle, il est facile de prévoir l'instant où ce grand fou jettera, comme

il le dit, le manche après la cognée et renoncera à lutter contre « l'évidente mauvaise volonté de ses chefs et le parti pris désobligant de ses collègues ». (C'est toujours René qui parle.)

Pauvre tante Marianne !

Le professeur de chant s'étant fait excuser, Simone profitait de ce loisir inespéré pour relire son journal et griffonner quelques pages. Elle venait à peine de refermer son cahier lorsque Mme de Saint-Junien fit irruption dans sa chambre. Ses yeux étaient rougis, ses lèvres tremblantes et, visiblement, elle luttait contre ses larmes.

— Mon Dieu !... ma tante, qu'avez-vous ?

— Je suis très malheureuse, mon enfant, et très découragée.

— René ?

— Naturellement ! oh ! les enfants... les fils !

Mme de Saint-Junien se laissa tomber dans un fauteuil et donna libre cours à ses pleurs.

Il fallait vraiment qu'elle fût bien troublée pour laisser voir à Simone ce chagrin causé par René.

— Qu'a-t-il fait ? demanda la jeune fille.

L'accent indigné de sa nièce fit s'apercevoir Mme de Saint-Junien de la faute commise. A quoi pensait-elle, en vérité, de venir se plaindre et accuser son fils devant Simone ! Elle avait cédé à un malencontreux attendrissement, à un absurde besoin d'être plainte et consolée. La question de Simone l'a trouvée sans défense. Maintenant il faut réparer, utiliser les événements subis ; en habile général, tirer parti même des fautes commises — et donner à René l'occasion de se montrer docile aux moindres désirs de Simone. Ainsi, en un instant, Mme de Saint-Junien découvrit un bon côté à son imprudence.

Séchant ses larmes, elle raconta comment, après un exaspérant passe-droit, une criante injustice, René se déclarait cette fois très résolu à quitter sa place.

Il était bien excusable, le pauvre enfant ! Une nature si vive ! si spontanée !... il lui fallait un effort continual sur soi-même pour continuer un travail monotone dans un milieu antipathique.

— Tu comprends, Simone, avec ses opinions, ses principes, tu comprends ce que doit souffrir

René en servant le gouvernement... Tu me diras qu'il aurait dû le prévoir avant d'accepter... Pauvre enfant ! Il me savait désolée de son inaction, désireuse de lui voir une carrière... J'aurais tant voulu qu'il eût un peu de patience encore ! A la longue il se serait accoutumé à tout entendre, tout supporter sans se gendarmer. Si j'avais été moins vive, j'aurais mieux su lui parler et serais arrivée à le convaincre, à obtenir de lui la promesse de beaucoup de courage, de beaucoup de calme. Au lieu de cela, j'ai manqué moi-même de patience... je l'ai heurté, je l'ai buté... Une nature tellement sensible, tellement impressionnable ! Et maintenant que faire ?

Mme de Saint-Junien soupira.

Simone soupira aussi avec sympathie.

Il y eut un court silence que Mme de Saint-Junien rompit brusquement par une exclamation qui ressemblait — tant l'accent était vibrant — à une invocation désespérée.

— Ah ! si tu voulais...

— Moi... que puis-je ?

— Parler à René... Il t'écouterait, toi, Simone ; tu as toujours eu — sans t'en douter — une telle influence sur lui !... Je t'en prie, va le trouver... il est encore au salon. Va, ma petite Simone ! Dis-lui en quel état tu m'as vue... Raisonne-le, fais appel à son cœur... Montre-lui combien tu estimes sa vie occupée... Dis-lui que l'oisiveté chez un homme te semble méprisable.

— Mais, ma tante...

— Tu n'as pas le droit de me refuser, puisque tu peux, avec un si petit effort, nous faire tant de bien à tous...

— Et vous croyez qu'il m'écouterait ?

— Essaye...

— Je veux bien !

En toute femme il y a un apôtre. Et il n'est guère de jeunes filles qui, à la place de celle-ci, n'eussent été séduites par le rôle d'ange gardien dont on les jugeait dignes.

Simone, d'un air gravement ému, s'en fut au salon rejoindre René.

Elle le trouva debout devant une fenêtre ouverte, regardant tomber la pluie qui, depuis le matin, ne cessait pas.

— Bonjour, René.

— Tiens, c'est vous... Bonjour.

Il ne semblait pas le moins du monde bouleversé. Levant l'épaule dans la direction de la fenêtre, il constata, la voix boudeuse :

— Quel sale temps, hein !

— Oui... nous avons un été pluvieux.

— Il n'y a qu'une chose qui me console de la pluie, reprit René en s'accoudant sur l'appui de la croisée, c'est de regarder patauger les gens... Venez voir cette grosse dame ! Ça devrait être défendu de porter des jupes courtes quand on a des pieds et des chevilles pareilles.

Simone s'accouda près de son cousin et, tout en regardant distraitemment la grosse dame qui offensait la vue du jeune homme par son manque d'esthétique, elle se demandait comment aborder le sujet épineux. Elle se décida pour la méthode du *droit au but*.

— René, votre mère pleure à cause de vous.

— Allons, bon ! Elle vous a dit... que vous a-t-elle dit ?

— Que vous ne vouliez plus garder votre emploi. Vous en êtes dégoûté, paraît-il.

— Jusqu'à l'écoeurement ! Ma mère devrait le comprendre et ne pas, sans rien savoir, me soutenir que je suis dans mon tort. J'ai tenté de lui faire comprendre à quel point cette vie de bureau est peu ce qui me convient ; au lieu de m'écouter elle s'est indignée, puis s'est mise à pleurer... Des larmes ! voilà bien l'argument féminin ! un argument qui est une lacheté.

— Oh ! René !

— Oui, je le répète, une lacheté... ou, si vous préférez, une arme déloyale. On peut discuter une opinion, tenir tête à une volonté : que voulez-vous qu'on fasse devant des larmes, sinon céder par pitié, ou se résigner à avoir mine de bourreau en n'en tenant pas compte ?

— Vous avez choisi ce dernier parti, il me semble ? Avoir mine de bourreau ne vous épouvante pas...

— Ma petite Simone, dites-moi tout franchement où vous en voulez venir.

— A obtenir de vous la promesse de ne pas faire un coup de tête, la promesse de ne pas abandonner, dès les premiers pas, votre carrière.

— Oh ! appeler *carrière* un emploi dans un ministère !

— Mettons... vos occupations.

— C'est que j'en trouverais beaucoup d'autres plus agréables, des occupations. Ainsi, en ce moment je devrais être en train de remuer de vagues paperasses... Croyez-vous que je n'aime pas cent fois mieux employer mon temps à regarder votre profil... tenez, comme ça... Même un peu boudeur, votre profil est charmant, Simone... et la barbiche de notre sous-chef me semble, de beaucoup, moins agréable à contempler.

— Ne dites pas de folies, René. Je suis très sérieuse. Ma tante a de la peine à cause de vous et c'est très mal de la chagrinier.

— Pourquoi se chagrine-t-elle de si peu ?

— Vous appelez *si peu* la perspective de vous voir retomber dans votre existence oisive... si dangereuse ?

René Bertin se mit à rire.

— Grands dieux ! ma chère Simone, que savez-vous du danger que peut avoir l'oisiveté pour un jeune homme ?

Simone devint très rouge et, impatiemment, frappa du pied.

— Je n'aime pas qu'on se moque de moi, fit-elle. Je ne suis plus une enfant et je comprends bien des choses. Je comprends surtout que j'ai eu tort de vouloir vous faire de la morale. D'ailleurs, ce que vous faites ne me regarde pas.

— Simone, vous êtes fâchée ? Simone !

Elle s'écarta sans répondre. L'apôtre, déçue, abandonnait une conversion trop difficile.

— Ecoutez-moi ! implora René Bertin.

Il prit la main de la jeune fille, la conduisit à un fauteuil et s'assit en face d'elle.

— Je vous demande pardon si je vous ai fait de la peine, ce n'était pas mon intention. Que voulez-vous ? Que je garde ma situation ? Que je remplisse mes ingrates fonctions avec un zèle exemplaire ? Que je sois le parangon des employés de ministère ?... Si vous le désirez, Simone, cela sera. Vous savez bien que je ferai tout — et plus encore ! — pour vous être agréable, pour mériter d'être moins mal jugé par vous...

Il y avait dans les paroles de René un mélange

de sincérité et d'ironie qui déconcertait la jeune fille.

— Je pense, fit-elle, que vous continuez à vous moquer de moi.

— Je ne me moque pas, Simone. La vérité, la vraie vérité, comme disent les enfants, c'est que si je ne sais que faire de moi-même, si je suis dégoûté de tout effort, c'est de votre faute.

— Ma faute !

— J'avais un but, une espérance, une raison de vivre, vous avez brisé tout cela.

— René !

— Ah ! vous m'entendrez... tant pis, vous l'aurez voulu ! Pourquoi repoussez-vous avec horreur l'idée d'être ma femme ? Pourquoi n'avez-vous aucune pitié du chagrin que vous me faites ?... Oh ! je sais votre pensée : vous m'accusez de ne vouloir de vous que votre fortune... Eh bien, si jamais cela a été vrai, cela ne l'est plus. Je vous aime à présent, Simone, je suis bête comme un héros de roman, voilà !... et j'ai beaucoup de chagrin...

— Oh ! René, dit gravement Simone, comme ma tante serait fâchée de m'avoir envoyée vers vous, si elle savait que vous en profitez pour me parler ainsi !

— En êtes-vous sûre ? railla le jeune homme.

Il se reprit devant le regard indigné de sa cousine :

— Pourquoi ma mère se fâcherait-elle de ma sincérité et qu'y a-t-il d'offensant pour vous dans mes paroles ?

— Elles ne m'offensent pas, elles m'attristent. J'espérais que vous auriez oublié ce... projet tout à fait impossible à réaliser.

— Impossible ?... Parce que je n'ai pas d'argent... Elle l'arrêta d'un geste de protestation :

— Vous me connaissez mal. Si j'avais pour vous l'affection que vous dites avoir pour moi, je m'inquiéterais peu du chiffre de votre fortune.

Il perçait un inconscient dédain en la réponse de Simone.

René se mordit la lèvre.

Au fond de son cœur égoïste et jouisseur, la « petite fleur bleue » avait tenté d'éclore ; depuis le retour de sa cousine, voyant presque journallement la jeune fille, il s'était mis vraiment à l'aimer.

Il ne songeait plus seulement à sa dot en rêvant de conquérir Simone, et c'est pourquoi l'accent de celle-ci le blessa cruellement.

Aussitôt, il crut la haïr, et, aveuglé par une de ces colères soudaines dont s'effrayait Mme de Saint-Junien, il chercha comment la blesser à son tour et la faire souffrir.

— Vous ne m'aimez pas, parbleu ! la place est prise. Croyez-vous que je n'ai pas deviné ce qui vous retenait en Espagne ?... Ah ! ils ont joué serré, là-bas !... A-t-on bien su vous circonvenir, vous aveugler ! Votre argent, que vous m'avez accusé de convoiter, leur a paru bon à prendre.

Simone s'était levée. Très droite, les yeux agrandis d'horreur, elle écoutait René Bertin insulter José.

René ne la regardait pas. Le front dans ses mains, il continuait, furieux, impitoyable, son réquisitoire contre le rival lointain.

— Taisez-vous ! dit rudement Simone ; vous êtes un malheureux !

Alors il leva les yeux et il eut honte de son emportement.

— Oh ! Simone, pardonnez-moi ! pardonnez-moi... je suis fou... Simone... je ferai ce que vous voudrez... tout ce que vous voudrez ! Et jamais plus, jamais je ne vous reparlerai de moi ni... de l'autre !

Elle ne répondit rien, échappa à la main qui tentait de la retenir et quitta le salon.

Elle rejoignit Mme de Saint-Junien dans sa chambre.

— Eh bien... as-tu obtenu ?

Mais, devant le visage altéré de la jeune fille, Marianne s'effraya :

— Que vous êtes-vous dit, mon Dieu ?

— Allez trouver René, ma tante, il vous l'apprendra.

Et, tandis que la pauvre Mme de Saint-Junien, épouvantée, courait interroger son fils, Simone s'enferma à clef. Elle voulait être seule pour pleurer, pour s'indigner, pour réfléchir.

XXII

Armistice.

Personne ne vint troubler les réflexions de Simone. Elle entendit René partir ; quelques instants plus tard, la porte d'entrée fut encore ouverte : Mme de Saint-Junien sortait à son tour, sans avoir pénétré chez sa nièce.

Celle-ci se demandait ce qu'elle en devait conclure. Sa tante donnait-elle raison à René ?

Plusieurs fois elle avait été sur le point d'avouer à M. de Saint-Junien le roman ébauché à Hélanèse ; mais, si une opposition devait s'élever, à quoi bon entrer en lutte si longtemps d'avance ? Lorsque José fera une démarche définitive, alors ils affirmeront leur volonté d'être heureux l'un par l'autre.

Devant le silence de don José, Simone s'est réjouie de n'avoir point trahi leur secret... Elle ne veut pas croire encore qu'il l'ait oubliée ; mais son cœur se serre à la pensée que, peut-être, découragé de travailler pour la mériter, persuadé que son succès n'effacera pas assez la différence des fortunes, il se retire et se résigne, l'aimant toujours, toujours orgueilleux. Quelle humiliation ce serait pour Simone d'avoir confié un rêve qu'elle serait seule à poursuivre !

Aujourd'hui, cependant, elle ne peut plus faire mystère de ses projets. Pour que René se soit permis de lui parler comme il l'a fait de don José, il faut que Mme de Saint-Junien, sans en avoir rien dit à sa nièce, ait conçu des soupçons. Simone a bien remarqué comme, après l'expansion des premiers jours, sa tante a cessé de parler d'Hélanèse, détourné au besoin la conversation lorsque la jeune fille rappelait un souvenir d'Espagne.

Il lui apparaît clairement que la mère de René n'a pas craint de faire part à celui-ci de ses suppositions.

Avec son oncle, aussi, on a dû discuter sur le danger passé, prendre des mesures peut-être pour écarter le danger à venir.

Simone juge qu'il y aurait à présent de la lacheté de sa part à ne point proclamer la promesse faite à José.

Mais, en somme, qu'a-t-elle promis et que lui a-t-on promis?... Aucune parole précise ne les lie l'un à l'autre. Un regard, un accent a suffi pour qu'ils se comprennent et qu'ils s'engagent. Mais comment décrire, comment prouver cet engagement à des confidents hostiles?

Et tant de jours ont passés depuis la dernière lettre de Conchita! On lui opposera certainement ce silence comme une preuve d'oubli.

N'importe! Simone est résolue à une entière franchise lorsque, au soir tombant, elle quitte enfin sa chambre pour se rendre dans le bureau de son oncle, où M. de Saint-Junien vient de rentrer.

Dans la pénombre, il va et vient, les bras croisés, le front penché, visiblement en proie à de fâcheuses — ou tout au moins laborieuses — réflexions.

Il accueillit sa nièce avec un mélange de satisfaction et d'ennui. Sans lui laisser le temps d'ouvrir les hostilités, il entra dans le vif de la question.

Il dit comment, après avoir sévèrement reproché à son fils l'inconvenance de son attitude vis-à-vis de Simone, Mme de Saint-Junien, sans chercher à revoir la jeune fille, s'est fait conduire au bureau de M. de Saint-Junien. Il fallait un motif très grave pour autoriser Marianne à venir relancer son mari sur un terrain réservé aux relations d'affaires.

L'oncle de Simone reconnaissait que le fait avait son importance.

Il était déplorable que René Bertin eût osé pareille incorrection; sa mère ne s'en pouvait consoler.

Arrivé à cette partie de son discours, M. de Saint-Junien s'interrompit pour faire asseoir sa nièce, qui l'avait écouté debout. Lui-même, après avoir fermé soigneusement les persiennes, afin de se mettre à l'abri des regards curieux, tourna les interrupteurs qui allumèrent la lampe posée sur le bureau et des ampoules dans les corniches. Après quoi, il prit place en son fauteuil, et un peu renversé en arrière, les mains jetées sur la table, il reprit :

— Il est absolument fâcheux que le nom de don José ait été prononcé — de cette façon — par René: mais cette incartade a cependant un bon

côté que ta tante et moi sommes obligés de reconnaître. Elle nous amène à éclaircir un doute qui, je te l'avoue, ma chère enfant, nous a souvent tourmentés. Ta tante s'est refusée jusqu'ici à te questionner sur ce sujet. Aujourd'hui encore elle juge préférable que ce soit moi — moi, le frère de ton pauvre père — qui t'interroge.

« Simone, réponds-moi en toute sincérité. Le frère de ton amie a-t-il cherché à profiter de la façon romanesque dont vous vous êtes connus pour frapper ton imagination et te mettre en tête des choses... absurdes ?

Pendant que son oncle parlait, Simone avait reconquis tout son calme ; et le visible embarras de M. de Sain-Junien, par opposition, lui donnait une tranquille aisance.

— Mon cher oncle, je comprends votre inquiétude. Mais, rassurez-vous : don José est incapable d'avoir « cherché à profiter » de ce que vous appelez une situation romanesque ; il s'est toujours montré parfaitement correct et réservé. C'est un vrai grand seigneur, dont j'apprécie mieux encore la délicatesse, en comparaison de l'offensante rudesse de quelques-uns.

Le pluriel ne pouvait tromper M. de Saint-Junien ; il ne chercha point à défendre son beau-fils et il eut un hochement de tête qui abandonnait René à la sévérité d'un jugement trop mérité.

— Je suis heureux, ma chère petite, de te l'entendre dire. Me voilà rassuré. Pardonne-moi de t'avoir crue capable d'un déraisonnable engouement.

— Vous me comprenez mal, mon oncle. J'ai dit que don José s'est toujours montré correctement réservé. Mais cette correction même me l'a rendu plus sympathique. Il est très réel que je me suis profondément attachée à lui et...

— Tu le lui as laissé voir ! s'écria M. de Saint-Junien.

— J'ai tenu à le lui faire comprendre.

— Mais c'est tout bonnement... tout bonnement...

M. de Saint-Junien, faute de trouver le mot juste pour exprimer son indignation, laissa en suspens sa phrase et soupira : « C'est pire que ce que je crovais... Quels intrigants ! »

Le visage de Simone s'empourpra.

— Pardon, mon oncle, je vous supplie de ne pas vous montrer injuste... de ne point accuser sans raison des personnes dont l'affection m'est très précieuse.

— Oui, oui, évidemment, évidemment...

M. de Saint-Junien répondait à ses pensées plutôt qu'à la protestation de sa nièce.

Simone poursuivit, s'efforçant de demeurer calme.

— Je prévoyais que d'abord vous seriez mécontent.

— D'abord et toujours. Je ne préterai pas les mains à une telle folie. Les Hélanèse n'ont aucune fortune.

— Ils sont très pauvres, appuya Simone ; mais que m'importe ! J'ai assez d'argent pour deux.

— Mais pas pour quatre... Vas-tu accepter la charge de la vieille tante et de la sœur ?

— Elles ne seraient point une charge pour moi qui les aime. D'ailleurs, la vie à Hélanèse est peu coûteuse, et il y a place pour tous, dans la vieille grande maison.

— Allons, tout est réglé, tout est prévu... On t'a bien fait la leçon, et tu n'as pas compris où ces gens voulaient t'amener ! Quelle proie facile pour eux !... Mais je saurai t'empêcher de tomber entre leurs mains...

— Vous n'empêcherez rien, mon oncle, et vous ne voudrez pas me pousser à vous désobéir, parce que vous m'aimez bien et que vous voulez mon bonheur.

— Ton bonheur, pauvre enfant ! Crois-tu pouvoir me persuader qu'il est dans ce ridicule mariage ? Comment toi, toi, Simone, si bien faite pour la vie mondaine, intelligente et mouvementée, si je puis dire, de Paris, tu abandonnerais toutes tes relations pour t'enterrer dans les ruines d'Hélasène ?

— Je viendrais souvent à Paris... et d'ailleurs Hélanèse cesserait d'être une ruine.

— Ah ça... te crois-tu en possession des trésors de l'Inde ?... Mais ta fortune presque entière s'engouffrerait à Hélanèse.

— Nous ne ferions que strictement le nécessaire.

— « Nous ! » « Nous ferions ! » C'est char-

mant !... En vérité... je me demande pourquoi tu tardes encore... pourquoi tu es revenue... comment tu as pu consentir à reculer cette heureuse union, si bien, si irrévocablement décidée... il fallait qu'ils fussent tout à fait sûrs de te tenir pour avoir consenti à te laisser t'éloigner.

— Mon oncle, vous regretterez votre parti pris quand vous saurez mieux... quand vous comprendrez...

— C'est toi qui ne comprends pas qu'on s'est joué de ta... simplicité. Ah ! ton amie Conchita est une fine mouche.

— Conchita ignore que don José et moi nous soyons engagés.

— Tu crois ça ! fit ironiquement M. de Saint-Junien.

Simone, très rouge tout à l'heure, est devenue très pâle. Elle lutte contre les larmes. Il lui est horriblement douloureux d'entendre ainsi mépriser ceux qu'elle aime. Par un grand effort, elle parvient à rester maîtresse d'elle-même.

— Mon oncle, voulez-vous me laisser vous dire comment don José et moi nous nous sommes promis... nous sommes avoué...

M. de Saint-Junien s'accouda sur son bureau. De la main droite, entre deux doigts, il faisait balancer un porte-plume qui, à petits coups secs, frappant sur le buvard, jouait une marche énervante. De la main gauche, M. de Saint-Junien voilait son front; toute son attitude montrait qu'il se soumettait à écouter une confidence oiseuse, parfaitement incapable d'ébranler sa conviction.

Simone ne se laissa pas décourager. Elle dit comment, le jour même de son départ d'Hélanèse, elle avait obtenu de don José qu'il se trahit enfin.

— Oui, obtenu. Je l'avoue franchement, j'ai voulu connaître les sentiments de José. Lui n'en voulait rien laisser paraître parce que, justement, cette fortune, que vous l'accusez de convoiter, l'éloignait de moi.

— Très fort, murmura M. de Saint-Junien.

— Vous pensez que son hésitation était un calcul de plus ?

M. de Saint-Junien releva la tête et regarda sa nièce droit dans les yeux.

— J'en suis convaincu, mon enfant.

— Vous n'êtes cependant pas méchant, mon oncle...

— Non, j'ai seulement usé au frottement de mes semblables ma confiance en leur désintéressement. Enfin, tu as promis à ce jeune homme de l'épouser ?

— Il ne me l'a pas demandé, avoua sincèrement Simone.

Le visage de M. de Saint-Junien exprima le plus complet ahurissement.

— Alors, qu'est-ce que tu me racontes ?... Je ne comprends plus...

— Vous ne me laissez pas bien vous expliquer... Tenez, je vais vous répéter mot à mot ce que nous nous sommes dit... C'était près de la mer... José peignait...

Mot pour mot, en effet, Simone répéta le bref entretien qu'elle a cru décisif. Mais elle ne peut traduire l'expression de José, son regard, son accent; elle ne peut surtout faire ressortir l'ambiance de cette heure délicieusement triste et douce où son cœur s'est senti près du cœur de José.

Elle-même s'étonna de ne plus trouver aux mots répétés la signification qu'ils eurent d'abord. Elle s'en irrite, elle s'en inquiète, et la phrase moqueuse que lui répond son oncle lui paraît justifiée. Pour un peu, elle aussi, tristement la prononcerait :

— Et c'est tout ça ?

— C'est suffisant, mon oncle, pour que je me croie liée.

— Je pense que don José n'a pas cette impression... Depuis ton départ, a-t-il directement, ou par l'intermédiaire de sa sœur, rappelé ce que tu veux bien prendre pour une déclaration ?

— Non, je vous le répète, Conchita n'a pas reçu mes confidences, et je ne crois pas que son frère lui ait rien dit de nos projets.

— Conchita t'écrit très souvent ?

— Moins souvent que je le voudrais. Étant très occupée, je n'ai guère le temps de répondre assez longuement, et alors...

— Oui, oui, je comprends... je comprends très bien... Ma petite enfant, j'ai peur que tu sois seule à avoir pris au sérieux cette idylle. J'étais, en effet, injuste tout à l'heure. Si ce jeune homme avait songé à réaliser, en t'épousant, le « beau ma-

riage », il aurait poursuivi son projet avec plus d'acharnement; il trouverait moyen, certainement, de se rapprocher de toi, ou, du moins, de forcer ta pensée à s'occuper de lui. Au lieu de cela, il se retire fièrement sous sa tente... comme Achille... C'est parfait.

— Ce que vous dites, mon oncle, me ferait plus de peine encore que de vous entendre juger mal José, si je n'étais absolument sûre que vous vous trompez. Il y a, au silence de don Hélanèse, une explication à laquelle vous ne songez pas et qui cependant doit être la bonne.

— Voyons?

— Don José, qui a compris ma pensée lorsque je lui disais de se faire un nom comme peintre, attend d'avoir obtenu un éclatant succès pour se rapprocher de moi.

— Ah! ma pauvre enfant, ma pauvre enfant! Mais c'est tout simplement absurde ce que tu supposes là!... Comment! tu crois que ce malheureux garçon, s'il t'aime vraiment, risquera, en l'abandonnant, de se laisser oublier... de donner à un autre le temps d'effacer en un cœur de jeune fille — c'est-à-dire le plus mouvant des terrains — jusqu'à la trace de son nom... et cela, pour courir après un succès des plus aléatoires, un triomphe illusoire, une chimère enfin?...

— Mon oncle, j'ignore ce qui vous donne à penser que les coeurs de jeunes filles sont du sable mouvant. J'ai la prétention, si telle est la règle, d'être une heureuse exception.

— On croit ça, fit doucement M. de Saint-Junien.

— Vous le verrez.

— Tu veux dire que tu attendras indéfiniment le bon plaisir de don José... Et s'il t'oublie?...

— Il ne m'oubliera pas.

— Admets-en la possibilité?

— J'attendrai la preuve de cet oubli pour y croire.

— Bon! Enfin, tu n'as pas l'intention de relancer don José, de lui faire savoir que tu es prête à l'épouser quand il voudra, qu'il soit couvert de gloire ou parfaitement inconnu, sur la voie de la richesse ou résigné à demeurer gueux?... Que comptes-tu faire?

— Rien.

— Ah!

— Rien. J'attendrai. Mais je veux qu'on sache que je me considère comme fiancée et qu'on ne cherche pas à me détourner de ce que je crois être le bonheur.

— Qui ça, *on*, ma petite Simone? Ta tante et moi, je pense? Car tu ne veux probablement pas que nous annonçions à son de trompe ton mariage, avec un monsieur qui n'a point encore demandé ta main.

— Vous vous moquez de moi : vous savez très bien ce que je veux dire.

— Te plaît-il que nous passions un pacte?

— Voyons ce pacte, mon oncle?

— Voici le moment de quitter Paris qui approche. Nous allons passer deux mois à Trouville, deux mois très agréables, tu verras. Je te propose, durant ce laps de temps, de ne plus nous occuper de don José...

— Ni de personne autre.

— Naturellement. Le sujet brûlant du mariage sera écarté. Tu pardonneras à ce malheureux René ses propos fâcheux, tu tâcheras même de les oublier.

De son côté, il sera le compagnon respectueux, discret, complaisant que doit être un cousin pour sa cousine, sans jamais faire allusion à des espérances qu'il ne te plaît pas d'accueillir...

Je crois que ta pauvre tante sera très heureuse si tu veux bien ne pas lui rappeler la scène d'aujourd'hui.

...Laissons le temps faire son œuvre, en apaisant et éclairant les esprits.

René s'est engagé à surseoir jusqu'au mois d'octobre à sa regrettable décision, j'espère qu'il reprendra courageusement, à la rentrée, son collier de misère.

— En octobre, mon oncle, j'ai promis d'aller à Hélanèse.

— Ah! Eh bien! de ce voyage non plus il ne faudra point parler, afin de rester dans nos conventions. Les acceptes-tu?

— Pourquoi pas, mon oncle, elles ne changent rien à ce qui est.

XXIII

Comment se raconte l'histoire.

Journal de Simone.

Juillet.

Lorsque mon oncle m'a proposé ce qu'il appelait un pacte de silence, j'ai accepté, ne voyant pas trop à quoi cela m'engageait.

En effet, nous sommes au même point que la veille : ni plus ni moins séparée de don José, ma volonté demeure pareille.

Je n'ai pas tardé à m'apercevoir de ce que cachait cette trêve.

Dès notre arrivée à Trouville j'ai compris que tout allait être mis en œuvre pour me détacher de José. Mon deuil, encore sévère cependant, ne m'interdit pas les réunions en plein air. Et ce ne sont que parties de tennis, bateau, auto, pique-niques, tout cela « entre intimes ». Mais les intimes de ma tante sont légion, par la raison précisément qu'elle n'a de vraie intimité avec personne. Des relations, des relations, toujours ! Des amis ?...

J'ai retrouvé, avec le plus grand plaisir, quelques jeunes filles que je voyais autrefois. Toutes sont charmantes pour moi et j'ai commis la grande faute de l'écrire à Conchita ! Elle ne m'a pas répondu... elle est jalouse !

René cherche à se faire pardonner ; il est humble, soumis, discret, comme l'avait promis son beau-père. Toutes les jeunes filles raffolent de lui, ce qui l'excuse d'être fat.

Août.

- Voilà plus d'un mois que nous sommes à Trouville et je n'ai ajouté à ce pauvre journal que quelques lignes. Il semble que le temps ici s'écoule plus vite qu'à Paris.

J'ai de nouveau écrit à Conchita. Elle ne me répond pas. Mon Dieu ! que se passe-t-il là-bas ?

Nous avons dans notre bande une nouvelle recrue : le baron Gaëtan de Fort-Moustier. De très vieille famille, charmant de sa personne, avec un nom moyenâgeux, il est le point de mire de

toutes les jeunes filles, et les mères en quête d'un gendre sont aux petits soins pour lui.

Nous avons été tout de suite très bons amis et, très vite, il m'a honorée d'une préférence qui a fait bien des jalouses.

Mon oncle a peine à cacher le plaisir que lui causent les attentions dont m'entoure le baron. Je lis clairement dans la pensée de ce bon oncle : il se dit que le souvenir de don José aura du mal à lutter contre la présence de ce beau, élégant et vraiment séduisant garçon. Comme il se trompe ! Je ne me laisserai point détacher de mon ami lointain... Mais il est certain que si je ne connaissais pas José, j'aimerais Gaëtan...

Ma tante éprouve une satisfaction moins franche que celle de mon oncle. Elle ne peut, j'imagine, se consoler de me voir refuser son fils et surveille mélancoliquement le jeu de M. de Fort-Moustier.

Quant à René, il n'a jamais fait au baron un pli de visage. Je crois qu'il y a un certain mérite, car si le baron Gaëtan s'occupe de moi, les autres jeunes filles s'occupent de lui et René est passé au second plan.

* *

Quelque chose me paraît tout à coup changé. Il y a, dans l'attitude de nos amis, je ne sais quoi qui m'inquiète et me blesse. Mes amies me témoignent une certaine froideur ou me harcèlent de questions sur mon séjour au couvent et [sur ma visite aux Hélanèse.

« Comme tout se sait, m'a déclaré ma tante, à mon retour d'Espagne, j'ai raconté que, voyant que tu supportais mal le régime du couvent, la supérieure, d'accord avec nous, t'a confiée pour quelques semaines à la famille d'une de tes compagnes dans laquelle tu te trouvais fort bien. »

Je n'ai point protesté. La chose était sage. Il y a toujours quelque imprudence à faire du mystère.

Je ne comprends pas pourquoi, depuis quelques jours, on s'acharne — lorsque ma tante et mon oncle ne sont pas là — à me questionner avec des sourires moqueurs. Que croit-on avoir deviné ? Si l'on me tourmente, je dirai toute la vérité...

Je ressens un malaise moral très pénible. Ah !

comme je voudrais voir finir les vacances, retourner à Paris et de là peut-être à Hélanèse ! oui, peut-être, hélas, n'oseraï-je y revenir si cet affreux silence continue ?

Je ne sais que croire, que supposer.

Peut-être est-il dans mon lot de décourager les affections... Je vois déjà que le baron Gaëtan se détache de moi au grand triomphe de mes bonnes amies.

Son changement date de peu de temps. D'abord, lorsque les taquineries ont commencé, c'a été de sa part une recrudescence de bons procédés, comme s'il voulait me dédommager de la malveillance de quelques-unes. Puis, il a paru triste, s'est éloigné de nos réunions, et maintenant, lorsqu'il revient, il se montre avec moi strictement et froidement poli.

Que lui ai-je fait ?

J'en viens à me demander si René n'a pas eu l'imprudence — je dirais volontiers l'indélicatesse — de laisser entendre que je me considère comme engagée à un fiancé lointain... Oui, ce doit être cela... Eh bien ! tant pis ! que mimporte que le baron s'éloigne de lui-même, au lieu de me laisser le soin de l'écartier ? Ma vanité seule pourrait en souffrir et je pense que la jalousie que je leur ai inspirée, bien involontairement, a mis quelque aigreur dans la façon d'être des jeunes filles que je rencontre.

Enfin « le plus beau parti de la saison » redévient disponible ! Disputez-vous le baron Gaëtan, mesdemoiselles...

Mon oncle me regarde sévèrement. Je ne sais de quoi il m'accuse. N'était notre *pacte*, il me demanderait certainement raison du changement de M. du Fort-Moustier.

Un si beau nom — un nom gothique, comme dit René — tant d'argent ! de si jolis yeux... une telle élégance... Il est digne d'être disputé, le baron Gaëtan.

Septembre.

Nous voici à Paris ! Brusquement, avant la fin de la saison, nous sommes revenus. On a refusé de me dire la cause de ce départ si soudain qu'il ressemble à une fuite. Hier enfin, pressé de ques-

tions, mon oncle a laissé échapper la vérité...

Mon Dieu, c'est affreux !

Nous avons quitté Trouville à cause de moi... parce que des propos blessants couraient sur mon compte et que cette attitude défiante dont je souffrais depuis peu sans pouvoir m'en expliquer la cause, atteignait aussi M. et Mme de Saint-Junien.

Je crois rêver... Est-ce possible qu'on ait osé dire... Mais oui, je me souviens des sottes questions dont on me harcelait...

Comment a-t-on su mon départ de Varancillo ? Comment a-t-on eu l'infamie de faire de ce voyage avec Conchita et son frère un *enlèvement* où don José seul avec moi se serait trouvé!...

J'ai eu une véritable explosion de colère et de chagrin... J'ai accusé René de bavardage.

Mon oncle ne pense pas comme moi. Il croit à des potins de domestiques. Je voudrais en être convaincue : ce serait trop misérable que René m'eût calomniée. Mais n'a-t-il pu, par étourderie, dire un simple mot qu'on aura grossi, dénaturé?...

Mon Dieu, mon Dieu, quelle humiliation !

J'ai répété à mon oncle que j'allais repartir pour Hélanèse et n'en plus revenir. Il m'a répondu tristement, sans colère : « Es-tu sûre d'y être bien accueillie ? » Je n'ai pas osé l'affirmer : depuis si longtemps, Conchita ne m'écrivit plus!... Et José, lui, ne m'a jamais donné signe de vie.

Je suis désespérée ! Quoique ni ma tante, ni mon oncle ne me fassent des reproches, je les sens très irrités contre moi. Pourrait-il en être autrement ? Je ne leur cause que des ennuis ! Oh ! comme je voudrais m'en aller loin, bien loin... je ne sais où !



Ma tante vient de me faire une scène terrible ! Tout le mécontentement qu'elle s'efforçait de dissimuler vient d'éclater... je suis anéantie !...

Apprenant qu'une de ses amies est de retour à Paris, elle a été la voir, car la solitude lui pèse. Cette dame a deux filles de mon âge qui me sont très sympathiques ; cependant ma tante ne m'a pas offert de l'accompagner... et qu'elle a bien fait ! La pauvre femme est revenue de sa visite tout en larmes.

Après l'avoir fort bien reçue et lui avoir promis de venir au plus tôt chez elle, cette dame a ajouté :

« Mais vous m'excuserez, n'est-ce pas, chère amie, si je n'amène pas mes filles ? A présent que tout le monde connaît le roman de votre nièce, je ne saurais continuer à les laisser fréquenter cette malheureuse enfant. »

Ma tante s'est révoltée, a démenti ces racontars. Mais ces racontars, paraît-il, sont maintenant sur les lèvres de tous ceux qui nous connaissent. De Trouville, la calomnie a gagné Paris, s'est étalée comme une tache d'huile. On sait déjà que le baron de Fort-Moustier, après m'avoir fait la cour, s'est retiré, ne jugeant pas digne de porter son nom une jeune fille aussi compromise.

Ma tante a quitté son amie sur ce mot ressemblant à un défi : « — Je vous prouverai à tous que vous vous trompez. C'est ma nièce elle-même qui a découragé le baron, parce qu'elle a des vues différentes.

« — Ah ! sans doute, a répondu cette dame, elle pense toujours à son Espagnol ?

« J'ai déclaré, m'a dit ma tante, après m'avoir rapporté cette scène, que ton *Espagnol* n'existe pas que dans l'imagination des jaloux. Alors on m'a répondu : Si elle se mariait, Simone prouverait, en effet, qu'on l'accuse à tort. Mais pourra-t-elle se marier ?...

« — Non, non, poursuivit tante Marianne, en proie à une vraie crise de nerfs, tu ne te marieras pas ! Personne ne voudra t'épouser, maintenant... tu déshonores ta famille !...

Je me suis sauvée et enfermée chez moi. J'ai taché de voir ce que je dois, ce que je puis faire.

Ecrire à José... Mon Dieu, je n'ose pas... toute ma fierté se révolte à cette pensée. Si José m'aimait encore il me le ferait savoir... peut-être ne m'a-t-il jamais aimée et ai-je créé moi-même un fantôme de bonheur ?

Oh ! si je pouvais mourir !

XXIV

Le sauveur.

René Bertin n'était pas un méchant garçon ; il n'eût pas hésité à flétrir ainsi qu'il convient le fait de calomnier une jeune fille, si l'un de ses amis s'en fût rendu coupable. Et lorsque, entraîné par le dépit de voir Gaëtan de Fort-Moustier se poser en prétendant de Simone, il avait laissé échapper quelques allusions à ce qu'il appelait le roman espagnol de sa cousine, certainement, c'était sans dessein arrêté, pas même celui d'éloigner son rival par ses méchants propos. Il voulait seulement se montrer désagréable à cette Simone dont la manière d'être avec lui ne se départait jamais d'une sorte de condescendance un peu dédaigneuse.

Ce fut d'abord un mot prononcé légèrement devant un auditoire de jeunes filles — Simone elle-même étant présente — une taquinerie que sa cousine seule pouvait comprendre et à laquelle d'un regard elle coupa court.

Mais l'attention était éveillée et chacune des jolies curieuses accaparant tour à tour René Bertin, l'assaillit de questions. Il se défendait d'y répondre et ses réticences ne faisaient qu'aggraver le peu qu'il se laissait entraîner à dire.

Brodant sur le canevas que leur livrait l'étourderie du jeune homme, les esprits malveillants eurent tôt fait d'imaginer une aventure dont l'héroïne devenait *inépousable*, ainsi que le retrait du baron Gaëtan l'avait montré.

De bonne foi, René se croyait innocent du mal commis ; il lui paraissait impossible que quelques phrases dites en jouant puissent avoir de telles conséquences.

De même que M. de Saint-Junien, il croyait à des propos d'office et, se souvenant des questions à lui posées par les amies de Simone, il en vint à conclure que ces jeunes filles l'avaient interrogé parce que, justement, elles étaient déjà mises au courant d'autre part. Ainsi, loin de nuire à Simone, le peu qu'il s'était laissé arracher ne pouvait, pensait-il, que servir à rétablir les faits.

Enfin, quels que fussent les coupables, le mal

était commis, à peu près irréparable. Une seule chance restait à Simone de confondre les calomniateurs : trouver un brave garçon qui, en l'épousant, affirmerait au monde le peu d'importance qu'on devait attacher à ce soi-disant roman d'Espagne. Il fallait montrer du courage et un beau dédain pour les bavardages du monde et l'on arriverait aisément à imposer silence aux mauvaises langues.

En réponse au récit que Mme de Saint-Junien fit à son fils de la fâcheuse visite achevée en déroute, René opposa une parfaite sécurité.

— Evidemment, ce n'est pas drôle pour toi, maman, ni pour Simone. Mais enfin, tout peut s'arranger si on l'épouse... et à quelque chose malheur est bon.

Mme de Saint-Junien ne répondit rien, comprenant l'arrière-pensée de son fils et gênée pour en convenir. Si vif que soit son désir d'assurer le bonheur de René, elle ne pouvait s'empêcher de trouver quelque peu répugnant de devoir l'imposer à Simone accablée, comme son unique moyen de salut. Cependant elle y songea tout le jour et, le lendemain, s'en ouvrit à son mari, non sans embarras.

Elle n'éprouva point la résistance redoutée. S'il est une chose au monde à laquelle un homme, si bon soit-il, se sente attaché, c'est à la tranquillité de sa vie. Un motif absolument personnel, un entraînement sentimental, par exemple, peut seul le décider à laisser détruire l'heureuse harmonie d'une existence bien ordonnée. Mais qu'une cause étrangère vienne déranger cette harmonie, il est certain que tout moyen de la défendre ou de la rétablir paraîtra juste et acceptable.

— Ma chère Marianne, répondit François, je suis d'avis, comme vous, qu'il est urgent de marier ma nièce. Puisque René désire encore ce mariage malgré les pseudo-fiançailles d'Espagne ; puisqu'il se sent de force à faire oublier don José à Simone, qu'il l'épouse ! Je veux espérer qu'ils seront, Simone et lui, parfaitement heureux.

— Ils le seront. Vous savez ce que disent les Anglais : un cœur de jeune fille est comme une théière qu'il faut d'abord échauder avant d'y mettre le thé, si l'on veut que le thé soit bon.

— Ah ? fort bien. Ce dicton est encourageant pour René... à condition, cependant, que la première eau soit bien égouttée. Est-ce vous qui parlerez à Simone ?

— Voilà... Justement, dit Mme de Saint-Junien, j'aurais aimé que ce fût vous... parce que depuis l'autre jour, depuis que je lui ai dit assez vivement ma pensée, Simone et moi sommes plutôt en froid. Elle me fuit, durant des heures elle reste enfermée dans sa chambre et, quand nous sommes forcées d'être ensemble, vous pouvez voir que nous ne nous parlons guère.

— Oui. Nous vivons en paix armée. C'est extrêmement pénible.

— Voulez-vous parler à Simone ?

— Soit. Envoyez-la-moi... ou plutôt, je vais aller la trouver chez elle.

— Puissiez-vous réussir ! soupira Marianne.

M. de Saint-Junien trouva sa nièce assise devant un petit bureau et plongée dans la contemplation d'une aquarelle inachevée.

François loucha sur ces rochers émergeant d'une mer écumante. Il devina d'où cela venait et il eût préféré, pour le succès de son ambassade, ne point avoir à arracher Simone aux souvenirs qu'évoquait certainement pour elle cette peinture.

— Asseyez-vous, mon oncle, dit la jeune fille d'une voix très lasse. Vous avez à me parler... Je crois deviner ce que vous voulez me faire entendre.

— Vraiment ! s'écrie M. de Saint-Junien. Alors ma tâche sera facile.

— Oui, je devine. Ma tante et vous désirez retrouver votre tranquillité, vos relations, la considération à laquelle vous avez droit tous deux... J'ai détruit cette paix, éloigné ces relations, ébranlé peut-être la considération...

— Où veux-tu en venir ? interrompit M. de Saint-Junien.

— A vous éviter la peine de me dire que je dois m'en aller.

François leva les bras au ciel.

— Mais tu es folle, ma petite enfant ! Comment peux-tu supposer que nous aurions, ta tante et moi, la pensée de vouloir t'éloigner ! Et où irais-tu, d'ailleurs ?

— N'importe où... loin d'ici.

Elle ne disait plus : j'irai à Hélanèse : M. de Saint-Junien en fut encouragé.

— Il n'est pas question de cela, Simone ; tu n'as été coupable que d'inconséquence. Nous ne pouvons te rendre responsable des calomnies qui se sont acharnées contre toi. Nous savons ce qu'il en est, nous... et un brave garçon le sait aussi, qui n'a jamais cessé de souffrir de ta froideur — un honnête homme qui sera fier, en prenant ta main dans la sienne, de prouver qu'il t'estime et te juge digne de tous les respects.

Vraiment, Mme de Saint-Junien elle-même n'aurait su trouver, pour plaider la cause de son fils, des accents plus émus.

Le visage désolé de Simone, ses yeux rougis remplissaient de pitié le cœur de l'oncle François. Même si René ne doit pas se montrer le modèle des mariés, il vaut mieux pour Simone l'épouser que de laisser se prolonger la situation si pénible, si humiliante qui lui est faite.

— Qui donc consentirait à me donner son nom ? demanda tristement la jeune fille. René, n'est-ce pas ?

— Oui, René.

Simone cacha son visage dans ses mains. Il y eut un long silence que respecta M. de Saint-Junien.

— Cela devait finir ainsi, murmura-t-elle.

— Certes, commença M. de Saint-Junien, René ne s'est pas toujours montré sérieux, comme nous l'aurions désiré ; mais ton influence...

— Oh ! je vous en prie, interrompit Simone d'une voix suppliante, n'ajoutez rien... ne plaidez pas sa cause. Qu'il soit sérieux ou fou, bon ou méchant... je n'espère plus être heureuse.

— Mais Simone...

— Non, laissez... oh ! laissez-moi encore jusqu'à demain pour vous répondre... et permettez-moi d'aller maintenant chez nous... je veux dire dans notre appartement ! Je n'y suis jamais rentrée. C'est de la lacheté. Je veux y aller. Peut-être qu'au milieu des pauvres chères choses parmi lesquelles maman a vécu... est morte... je retrouverai un peu de son influence, elle me conseillera. Voulez-vous, mon oncle ? Et me permettez-vous de m'y rendre seule ? Oh ! ne me refusez pas ! Envoyez

chercher une voiture qui me conduira là-bas et me ramènera.

— Fais comme tu voudras, ma pauvre petite... mais, je t'en conjure, calme-toi... ne crois pas tout perdu parce que tu te heurtes à la méchanceté du monde.

— Non... oh ! non, tout n'est pas perdu, il n'y a que mon bonheur qui le soit... et c'est ma faute.

XXV

Voix d'outre-tombe.

Une forte odeur de camphre et de naphtaline saisit Simone dès l'entrée. L'appartement était obscur, soigneusement clos ; des rideaux de grosse toile tendus devant les fenêtresachevaient d'intercepter le peu de clarté qu'auraient pu laisser filtrer les persiennes.

Ne voulant rien ouvrir, rien déranger de l'ordre soigneux avec lequel chaque chose se trouvait enveloppée à l'abri de la poussière et des insectes, Simone s'était munie d'allumettes et d'une bougie. À la faible lumière vacillante, les meubles sous leurs housses blanches lui parurent effrayants comme des fantômes. Elle s'avancait lentement, le cœur serré, hésitant devant chaque porte close.

« Si je me marie, se disait-elle, je reviendrai ici. Je veux ne rien changer au mobilier et laisser chaque chose ainsi qu'autrefois. »

Simone avait fait ce projet, naguère. Alors c'était l'image de don José qu'elle évoquait dans ce décor aimé.

... Mais José jamais ne franchira ce seuil ! Un autre ici parlera en maître et celui-là justement qu'elle a voulu fuir.

Simone sera-t-elle donc condamnée à se marier sans estime, sans amour ? Se marier ainsi, n'est-ce pas un crime ?

« Oh ! maman, maman, inspirez-moi, » supplia Porpheline.

Dans la chambre de Mme de Saint-Junien rien n'a été déplacé : ainsi l'a voulu Simone ; mais là aussi des toiles blanches recouvrent les meubles et les tentures. En marchant, la jeune fille écrase le

camphre semé à profusion sur le tapis. Une glace n'a pas été voilée ; la bougie s'y reflète et Simone, y voyant son visage, tressaille épouvantée. Est-ce bien elle qui se meut silencieuse et pâle ou le spectre de celle qui mourut ici ?

La jeune fille pose sa bougie sur la cheminée et lentement, doucement, comme on touche à des reliques, elle découvre le bonheur-du-jour où Mme de Saint-Junien enfermait ses lettres, les bibelots auxquels elle tenait le plus, la photographie du père de Simone, celles de Simone elle-même à tous les âges.

La jeune fille rabat la tablette, attire à elle les tiroirs.

Se sentant gravement atteinte, Mme de Saint-Junien y a mis de l'ordre, a brûlé des lettres. Les tiroirs sont vides ou à peu près. Simone ouvre la cachette dont sa mère depuis longtemps lui a montré le secret. Elle ne sait trop ce qu'elle espère... Il lui semble qu'en venant se réueillir ici, en touchant les objets que sa mère a touchés, elle recevra une inspiration, un conseil.

Et voici qu'elle obtient mieux qu'une vague inspiration : dans la cachette ouverte se trouve une enveloppe dont elle s'empare.

« Pour Simone. »

— Oh ! maman, maman, merci !

Elle ne doute pas qu'en cette lettre ne se trouve le conseil désiré, le réconfort dont elle a besoin... Elle brise le cachet, déplie fébrilement les feuillets.

« Ma petite Simone, ma chérie.

« Si je dois mourir bientôt, comme j'en ai le pressentiment, je veux que ma pensée demeure et te protège. Cette lettre, toi seule la liras, toi seule connais la cachette où je vais l'enfermer, où tu ne la découvriras pas tout de suite, parce qu'après ma mort tu seras trop désespérée, ma pauvre petite aimée, trop douloureusement éperdue pour songer à la chercher, même alors que tu devinerais l'existence de ce dernier adieu ! Tu n'auras pas le courage de toucher aux objets qui me rappelleraient à toi cruellement... et ma lettre dormira longtemps peut-être avant que tu la lises.

« Mais un jour viendra où troublée par l'incertitude, peut-être brisée de chagrin, tu ouvriras ce tiroir, guidée par ton bon ange ou par moi, si Dieu permet aux mères de veiller du sein de l'au-delà, sur les chères âmes orphelines.

« Ma chérie, je te vois tout en larmes, demandant un conseil suprême à ta pauvre maman qui n'est plus... et je te vois si nettement que cela prend la force d'un pressentiment. Je pense que le Bon Dieu lui-même me l'envoie afin que j'écrive pour toi ces lignes...

« Simone, quand tu me liras, sera-t-il encore temps pour toi d'orienter ta vie? ou bien, s'étant trompé de route, ton pauvre cœur est-il désespéré?

« J'ai peur pour toi de l'avenir, ma chérie. Tu as de grands défauts qui sont de grands dangers. À la fois hésitante et entêtée, trop prompte à subir l'ascendant de ceux qui t'entourent et, cependant, aveuglée sur la valeur et la rectitude de ton jugement, tu manques d'équilibre moral.

« Peut-être, à la longue, serais-je parvenue à te donner une plus saine et ferme conscience de toi-même... Mais je vais te laisser et ma tâche d'éducatrice est à peine ébauchée. Que Dieu te permette de rencontrer un cœur généreux et fort, indulgent et ferme, je ne crains rien pour toi! Ton mari achèvera de te modeler et, si tu dois être toujours l'enfant capricieuse, un peu faible, que je n'ai pas su corriger, il sera là pour te sauvegarder et des autres et de toi-même.

« Mais l'auras-tu rencontré, ce compagnon béní, ce mari digne d'être le maître et l'ami?... Tu as une grosse fortune, ma Simone : je crains pour toi tous les mensonges dont on s'armera, tous les masques sous lesquels on s'abritera pour saisir la belle proie dorée que la plupart verront en toi.

« C'est pourquoi j'ai désiré que tu passes quelque temps au couvent des Dames de Sainte-Gudule. Beaucoup sont là encore des religieuses qui m'ont élevée. Elles t'aimeront comme elles m'aimaient ; tu trouveras auprès d'elles ces conseils, cette direction qui m'ont aidée toute ma vie.

« Ces dames sont exilées ; tu devras t'exiler aussi, ce sera mieux. Aucune influence étrangère ne

troublera les influences auxquelles je suis heureuse de te confier. Et tu reviendras fortifiée, avec plus nettement la conscience de ton devoir, mieux armée pour le bon combat, moins exposée — ayant vu de près l'austérité de certaines vies — à te laisser éblouir par des avantages frivoles, des succès mondains, et tu chercheras ta voie d'une ame plus éclairée.

« Mais, si je me suis trompée, si j'ai mal assuré ton bonheur ; si, comme tant d'autres, même de celles qui plus que toi connaissaient la vie, tu t'es laissé leurrer ; si tu n'as pas bien choisi ta route et qu'il soit trop tard, hélas ! pour revenir sur tes pas, alors, aie le courage, ma Simone, de te faire encore du bonheur par l'acceptation du devoir. Une femme, pour tant qu'elle souffre, n'est jamais complètement malheureuse, s'il lui reste la possibilité du dévouement.

« Certainement, ma chérie, lorsque tu vivais auprès des religieuses, cette existence de prière et de sacrifices te paraissait la plus effrayante qui fût. Maintenant tu comprends qu'il peut y avoir dans le monde des vies plus dures, des sacrifices plus pénibles.

« Si tu fais cette expérience, n'en sois point découragée. *Sursum corda, Simone !* Rien, j'en suis sûre, n'a pu diminuer ni voiler ta foi. Et tu n'oublies pas *notre but*. But si enviable que, pour y atteindre sans en être ni distract, ni détourné, des êtres, d'un cœur léger, renoncent à toutes les joies terrestres. Si donc ces joies, auxquelles tu n'as pas volontairement dit adieu, se sont pour toi mêlées d'amertume, console ton cœur, que Dieu n'a pas jugé digne de l'aimer uniquement, en répandant autour de toi, en pardons, en charité, en bonté, tout le grand amour qui, peut-être, fut dédaigné.

« Tu m'as souvent entendue citer ce conseil admirable du Père de Pontlevoy :

« *Jetez par-dessus toutes les vicissitudes de la terre, votre alleluia vers le ciel.*

« Si c'est avec l'âme endeuillée que tu es venue, tache d'arriver à cette sublime paix, à cette sublime allégresse. Mais si le bonheur te sourit, si tu ne m'as appelée que pour me confier un secret d'espérance et de félicité, alors, ma chérie, songe que le bon-

heur aussi a ses devoirs ; permets à ton cœur de se gonfler de joie, mais non de s'en griser.

« Ah ! que ne suis-je là vraiment, pour jouir de ton bonheur ou souffrir de ta souffrance !... »

XXVI

L'Oiseau meurtri revient à sa cage.

Tonio, ayant achevé ses emplettes à Varancillo, allait reprendre le chemin du couvent, lorsque son attention fut attirée par un grand bruit de grelots. Une voiture arrivait à folle allure. Tonio rangea ses mules pour la laisser passer ; mais une voix cria au cocher d'arrêter, et, aussitôt, une jeune femme en deuil descendit de la voiture et s'approcha d'Antonio.

— Bonjour, Tonio ; vous remontez ?

La voilette noire était très épaisse ; cependant, l'homme n'hésita pas à reconnaître la voyageuse.

— Vous... c'est vous, mademoiselle de Saint-Junien, la señorita Simone...

Et, quittant brusquement le ton de joyeuse surprise, il acheva, la mine renfrognée.

— Eh bien, señorita, vous nous en avez donné du tourment ! Ce sont de jolies façons de quitter un couvent... Notre sœur Dosithée en a pleuré !

— Ah ! Tonio, j'ai eu grand tort de partir ainsi... vous avez bien raison... mais je reviens.

— Si ? Pourquoi faire ? Il n'y a plus d'élèves au Château. On les reprendra lorsqu'on sera dans le nouveau couvent... à Saragosse.

— Je le sais, Tonio ; mais je ne reviens pas comme élève.

— Ah ! et comment ?

Simone, sans répondre à l'indiscrète question, demanda :

— Pouvez-vous me laisser monter sur une de vos mules, Tonio ? Si non, je vous suivrai à pied.

Tonio regarda mieux la jeune fille. À travers la voilette, il distingua la meurtrissure des paupières, la pâleur des joues et poussa un grand soupir.

— Sancta Maria ! Je comprends, je comprends... C'est souvent comme cela que l'on revient quand on part comme vous êtes partie...

Simone ne parut point offensée. Elle répéta sa requête :

— Voulez-vous me laisser monter sur l'une de vos mules, Tonio ?... Je m'assiérai entre les corbeilles et je serai très bien... Je n'ai qu'une légère valise.

— Oui. Et si là-haut on ne veut pas vous recevoir ?

— On me recevra... Attendez-moi, je vais congédier la femme de chambre qui m'a amenée...

A la portière de la voiture se penchait un visage maussade.

— Vous pouvez repartir, Julie. Ainsi, vous reprendrez le premier train. Dites à mon oncle que vous m'avez remise entre les mains de Tonio. Mon oncle le connaît, c'est le domestique du couvent.

Le visage de la femme de chambre se contracta.

— Allons, Julie, vous n'allez pas pleurer ?

— Ah ! mademoiselle, ça ne me regarde pas, les affaires des maîtres, pour sûr ; mais si j'avais été madame ou monsieur, je n'aurais pas voulu qu'une jolie demoiselle comme vous... Non, c'est trop affreux !

— Allez, Julie, ne me plaignez pas... donnez-moi la main... vous avez été très serviable pour moi tout le temps que je suis restée chez ma tante ; je vous en remercie. Gardez cette petite bourse en souvenir de moi et dépensez comme il vous plaira l'argent qu'elle contient... Adieu, Julie.

La femme de chambre se rejeta, sanglotante, au fond de la voiture, sans toutefois négliger de prendre la bourse que lui tendait la jeune fille. Et, tandis que Tonio hissait la valise de Simone sur une des mules, la voiture repartit, emmenant Julie éplorée.

La désolation de la femme de chambre était sincère. Autant que tout l'office, elle s'était égayée aux dépens de ses maîtres lorsqu'il avait fallu fuir Trouville et, à Paris, souffrir des avanies à cause de « l'aventure de Mademoiselle ». Il est extrêmement difficile — sinon parfaitement impossible — de cacher quelque chose à ses domestiques, et leur malignité sournoise ne songe qu'à se réjouir des ennuis des patrons. Très rares sont les serviteurs qui se sentent atteints par ce qui atteint

leurs maîtres, joyeux de ce qui les réjouit. Le plus souvent, nous sommes traités en ennemis par ceux qui nous servent. Est-ce la faute du maître ou celle du valet ? Beaucoup, parmi ces *gens de maison*, qui ne donnent que trop de raisons de tenir en suspicion leur dévouement, ont cependant, sous la mauvaise couche d'envie et d'appréciation au gain qu'ils prennent au frottement les uns des autres, un cœur honnête qu'un peu de bonté peut réveiller. Ainsi, pour le chagrin de « Mademoiselle Simone », qui toujours s'est montrée bienveillante avec elle, Julie a trouvé de la pitié ; elle pleure sur la conclusion d'un roman dont le début a excité sa verve moqueuse, comme elle pleurerait à l'Amphigru à un cinquième acte désespérant.

Ah ! il y en a eu « du combat » chez les maîtres, ces jours derniers ! Quand Mademoiselle est revenue de sa visite à l'ancien appartement, Julie rangeait dans le cabinet de toilette de Mme de Saint-Junien ; on l'y avait oubliée. Et quand Mademoiselle est entrée dans la chambre et qu'elle a commencé à parler « d'une voix de rêve », Julie s'est immobilisée pour ne rien perdre de ses paroles et de la scène qui s'en suivrait. Mademoiselle, d'abord, a remercié sa tante de la vouloir encore pour être la femme de son fils. Puis, elle a raconté que dans le secrétaire de sa mère elle venait de trouver une lettre qui lui a fait comprendre qu'il serait mal de se marier avec un homme qu'elle ne pourrait aimer et lui a montré une autre voie à suivre.

Mademoiselle voulait à présent retourner au couvent — dont elle s'est sauvée — pour se faire religieuse !

Alors, a raconté Julie à l'office, Madame a crié *comme une brûlée*, puis quand elle a vu que Mademoiselle ne bronchait pas et répétait : « Je suis décidée », elle a perdu toute mesure et ordonné à sa nièce de partir sur-le-champ, parce « qu'elle avait assez de toutes ces histoires de folle ».

Mademoiselle ne se l'est pas fait dire deux fois. Le temps de préparer sa valise et de dire adieu à son oncle, « qui pleurait, le pauvre monsieur », et elle est partie... Monsieur n'a pas osé l'accompagner lui-même, de peur de Madame... et voilà.

Oh ! non, jamais Julie n'oubliera tout ce qu'elle a vu et entendu !

Sur le chemin montant à Varancillo, Simone retrouve les souvenirs de sa première arrivée au couvent. Que de choses depuis se sont passées !

Ah ! que de choses qui sont mortes, qui sont nées !

Ainsi que la Roxane du poète, meurtrie par la vie avant d'avoir goûté le bonheur, Simone va demander au cloître un refuge et la paix. Mais elle ne trainera pas sur la poétique jonchée des feuilles mortes les longs voiles d'un deuil mondain : plus profond sera son adieu aux choses de la terre.

En cette lettre où la chère morte lui a rappelé l'austère et calme vie des religieuses, Simone a cru lire un ordre d'en haut. Pour la seconde fois, la volonté de sa mère la conduit à Varancillo, et celle qui l'a tant aimée ne peut vouloir que son bonheur.

Simone, s'humiliant devant mère Sainte-Agathe, demandera pardon de l'offense passée. Elle lui montrera la lettre providentiellement trouvée à l'heure où, vaincue par sa détresse morale, elle allait céder au courant qui la conduisait à une union sans sympathie. Mère Sainte-Agathe ne niera pas le miracle et ouvrira à la pauvre désolée le sûr asile dont elle a le désir.

XXVII

La rose pourpre.

Les premiers froids de l'automne effeuillaient les roses d'Hélanèse ; leurs pétales jaunis se détachaient avant le complet épanouissement.

Chaque jour don José faisait un bouquet de ces fleurs, toujours plus meurtries, et les emportait dans son atelier.

Il ne le quittait guère, cet atelier, où demeurait mieux qu'ailleurs la hantise de Simone.

Mais l'image de la jeune fille n'y souriait plus. L'aquarelle faite naguère avec tant de joie, José, en un mouvement de souffrance exaspérée, l'a détruite et personne, à Hélanèse, ne prononce plus le nom de Simone. Conchita, en se cachant, a

pleuré sur les dernières lettres reçues et n'y a pas répondu. Finie la douce amitié... Fini le roman d'amour !

Si José travaille encore, travaille toujours davantage, ce n'est plus pour conquérir son bonheur, mais pour oublier sa souffrance. L'oubli, cependant, ne vient pas et c'est parce qu'elles évoquent les joies mortes avant leur floraison, que José choisit les fleurs décolorées par le froid des nuits.

Aujourd'hui, abritée entre les branches d'un rosier, José a découvert une rose pourpre éclatante de fraîcheur. Il la contemple sans la cueillir, songeant à la rose semblable que Simone a effeuillée un matin de printemps. Ah ! comme il se souvient des paroles échangées alors !

« Elle est, a dit José, comme une grande joie ardente au fond de laquelle on trouve le deuil et les larmes. »

« Je n'ai pas le cœur chagrin, a répondu Simone, j'accueillerai le bonheur sans lui demander : et après ? »

José a dit encore : « Vous ne savez pas, Simone, ce que pour vous serait le bonheur ; vous êtes une enfant ignorante de vous-même... »

A-t-il été sage en parlant ainsi ? N'aurait-il pas dû, oubliant tout le reste, et sa pauvreté et son or à elle, n'aurait-il pas dû affirmer ce qu'il ressentait si bien à cette heure :

« Le bonheur, Simone, sera de nous aimer ! »

Il a menti à elle et à lui-même ; il a laissé fuir le bonheur.

José s'attarde à contempler la rose pourpre.

Et, ainsi qu'au jour dont il se souvient, voici qu'accourt Conchita ; le visage de la jeune fille, comme celui de José, s'est assombri.

Elle aussi a été blessée dans sa fierté et dans son cœur. Elle avait si bien adopté cette sœur charmante que la Providence mettait sur son chemin... Et, pour quelques semaines de paix heureuse, que de larmes, que de regrets !

Conchita appelle :

— Viens, José. Tante Rosita a une lettre de Varancillo.

— Encore ?

— Oh ! il ne s'agit plus de... d'elle. Je pense que mère Sainte-Agathe est très malade ; elle nous

demande d'aller près d'elle tous les trois, au plus tôt... Tante Zita veut ton avis... viens lire la lettre.

Mais Mlle Rosita Hélanèse paraissait à son tour... Elle était trop émue, trop agitée pour attendre le bon plaisir de José. Elle venait, sautillante, bondissante, comme en ses jeunes années.

— Qu'attends-tu là, José... au lieu de venir quand je te fais appeler. Tiens, écoute cette lettre... qu'en penses-tu ?

« Ma bien chère Rosita,

« Je vous supplie, au reçu de ma lettre, de venir à Varancillo, avec Conchita et mon neveu José. J'ai absolument besoin de vous voir. Ne me refusez pas : il y va de choses graves et la maladie n'attend pas... »

— Evidemment, dit José, notre parente se sent menacée. Elle pourrait, il me semble, nous apprendre d'une façon plus claire qu'elle est malade et ce qu'est sa maladie.

— Savez-vous, murmura tante Rosita, je pense que ma cousine était fort riche... Peut-être n'a-t-elle pas tout donné à son couvent et veut-elle vous faire un legs, mes enfants...

— Oh ! tante Zita ! Comment pouvez-vous avoir des vues si intéressées ?

— Eh ! Ce n'est pas pour moi, petite !... Enfin, nous allons là-bas ?... Il y a longtemps que je n'ai quitté Hélanèse... ce voyage m'effraie.

— Moi aussi, dit José.

Et vraiment il l'épouvantait, ce retour à Varancillo qui lui rappellerait tant de souvenirs...

Lorsque Mlle Hélanèse avait fait l'effort de prendre une décision, elle l'exécutait sans délai, et plus ce qu'elle devait accomplir lui paraissait pénible, plus sa hâte était grande que ce fut chose faite. Trois heures plus tard, l'antique voiture d'Hélanèse emmenait à la gare tante Zita, Conchita et José.

« Notre prince » et sa sœur gardaient le silence, absorbés dans leur songerie ; tante Zita s'exclamait bruyamment à tout propos et s'en excusait sur ce « qu'à Hélanèse on devenait de vrais sauvages ».

Ce ne fut pas Tonio que trouvèrent les voyageurs

en arrivant à Varancillo ; un guide, pris au village, les attendait, dont ils ne tirèrent aucun éclaircissement. Cet homme savait qu'au couvent se trouvait une personne très malade, parce que chaque jour le médecin y montait ; mais qui était malade et quelle était la maladie, l'homme n'en pouvait rien dire. Et sœur Dosithée, accourue à la porte du couvent pour recevoir les voyageurs, ne leur en apprit pas davantage. Elle avait les yeux très rouges, sœur Dosithée, et, en voyant Conchita, elle ne put retenir ses larmes.

— Ah ! mademoiselle, quel bonheur que vous soyez venue ! Elle sera si heureuse de vous voir... elle vous nomme tout le temps.

En hâte elle introduisait les arrivants dans un parloir du rez-de-chaussée et se sauait, s'efforçant de ne pas sangloter.

Tanta Zita était devenue très pâle ; elle n'aimait pas voir mourir.

— Cela a dû s'aggraver très vite, soupira-t-elle. D'après sa lettre, on n'aurait pas cru... pauvre cousine !

José regardait chaque détail de la petite pièce. C'était là que mère Sainte-Agathe l'avait reçue le jour où il venait chercher Conchita. Conchita et Simone...

Un cliquetis de chapelet, un frôlement de robe sur les dalles du couloir et une religieuse parut, dont le visage attristé fit pousser un cri à Conchita :

— Mère Sainte-Agathe !

— Ma cousine ! s'écria Rosita qui, sans l'exclamation de sa nièce, n'eût pas deviné, dans cette religieuse vieillie, la petite cousine à peine entrevue jadis. Ce n'est pas vous qui êtes malade... Dieu soit loué !

José s'était reculé. Une idée folle venait de l'assaillir. Une angoisse horrible, mêlée d'une sorte de joie désespérée, lui poignait le cœur ; quelle est cette mourante, auprès de qui on l'a appelé ?

— Vraiment, dit mère Sainte-Agathe, ma lettre a-t-elle pu vous faire supposer qu'il s'agissait de moi ? Veuillez m'excuser, je me suis mal expliquée. Je ne sais pourquoi je m'imaginais que vous devineriez aisément la vérité... Simone de Saint-Junien est ici... gravement malade.

Conchita s'élança vers la porte.

— Simone ! Je veux la voir... je veux...

Mère Sainte-Agathe la retint.

— Un peu de calme, mon enfant ! Personne, en ce moment, ne peut voir Simone : elle repose, et ses instants de calme sont trop rares pour qu'on veuille les abréger.

Conchita retomba sur sa chaise.

Rosita, les mains jointes, éperdue, murmurait des invocations à la Vierge.

José n'avait pas fait un mouvement, pas dit une parole.

— Est-ce qu'elle va mourir ? demanda Conchita d'une voix étranglée.

La religieuse eut un geste vague.

— Dieu seul le sait. Le médecin de Varancillo est certainement moins éclairé que dévoué. Il vient ici chaque jour, mais ne tente pas grand'chose, hésite à se prononcer. Selon moi, Simone est atteinte d'une fièvre cérébrale causée par un très grand ébranlement.

J'ai télégraphié à ses parents ; Mme de Saint-Junien m'a répondu. Simone, dit-elle, a tenu à affirmer une fois de plus son droit à diriger sa vie en retournant à Varancillo. M. de Saint-Junien est décidé à ne plus rien tenter pour la reconquérir et déclare se décharger de toute responsabilité à l'égard de cette jeune fille. On est d'ailleurs persuadé qu'aucun soin ne lui manquera et que la présence de sa famille, très brusquement quittée, ne pourrait que lui être fâcheuse en lui rappelant les scènes qui précédèrent son départ.

On me prie de télégraphier de nouveau si le danger devenait imminent ; mais on tient à me prévenir que, guérie, Simone ne devra plus compter sur l'appui de ses parents. Cette enfant est complètement abandonnée à elle-même...

Mme de Saint-Junien parle des scènes qui ont précédé le départ de sa nièce. Elles ont été, en effet, très pénibles ; Simone me les a rapportées.

Voici près d'un mois que Tonio, remontant du village un matin, nous a ramené cette pauvre petite ; une femme de chambre l'avait accompagnée à Varancillo.

Je ne me souciais guère de recevoir cette jeune fille, la façon dont elle nous a quittées ayant détruit la bonne opinion que d'abord j'avais eue

d'elle ; mais je ne pouvais refuser de l'entendre.

Elle m'a dit être partie d'Hélanèse en emportant la conviction que José songeait à elle comme elle songeait à lui. Elle comptait sur sa correspondance avec Conchita pour la rapprocher de celui qu'elle considérait comme son fiancé ; mais les lettres de Conchita sont brusquement devenues glaciales, puis ont cessé...

Conchita fit un mouvement.

Mère Sainte-Agathe se tourna vers elle.

— Oh ! poursuivit la religieuse, je ne regrette pas d'avoir agi comme je l'ai fait. Après ce dont on vous accusait, je ne pouvais que vous conseiller de cesser toute relation avec cette jeune fille.

Mais, j'en suis maintenant convaincue, Simone n'a jamais eu aucun soupçon de la lettre de Mme de Saint-Junien me reprochant d'avoir donné pour compagne à sa nièce une intrigante, affirmant que Conchita ne s'est servie de l'amitié de Simone que pour rapprocher celle-ci de son frère, en vue de capter une fortune... Vous frémissez encore au souvenir de cette injure, José. Je vous la rappelle, afin que vous ne me reprochiez pas maintenant de vous avoir averti, de vous avoir engagé à rompre avec Mlle de Saint-Junien.

Mme de Saint-Junien ajoutait que Simone repoussait une union tout à fait avantageuse par un scrupule ridicule de fidélité à don José.

La manière dont cette jeune fille, dans ses lettres, avouait reprendre goût à ses habitudes mondaines — tu me l'as dit toi-même, Conchita — paraissait appuyer les dires de sa tante...

En réalité, Simone a beaucoup souffert de l'apparent oubli de José, qu'elle a cru — qu'elle croit encore — très réel.

Une fois de plus, elle a refusé d'épouser le fils de Mme de Saint-Junien, et cela de si péremptoire façon, que sa tante ne serait pas revenue à la charge si, parmi les relations de Simone, n'avait couru brusquement une version calomnieuse de son départ de Varancillo.

José eut une exclamation indignée.

Mère Sainte-Agathe, d'un geste, lui demanda le silence.

— Cette fable odieuse, reprit la supérieure, qui transformait une déraisonnable équipée en un

enlèvement, s'accréda si bien, que Simone fut mise à l'index. Seul, un mariage promptement annoncé pouvait prouver la fausseté de ces dires — du moins, le persuada-t-on à Simone — et René Bertin s'offrit de nouveau.

Elle était près de céder, ne sachant plus que faire d'elle-même, lorsqu'une lettre, écrite pour elle par sa mère déjà malade, tomba sous ses yeux.

Mme de Saint-Junien a été notre élève. Dans cette lettre, où elle parle à sa fille — sans cependant l'y pousser — de la vie religieuse, de la paix du couvent, Simone a cru voir un conseil. Elle agit par élan, ainsi que très souvent les natures faibles : le soir même, après une scène très douloreuse, elle quittait ses parents pour nous revenir.

Je n'ai pas cru à sa vocation. Cependant je lui ai permis de rester avec nous, promettant, si je la jugeais vraiment appelée, de l'admettre au postulat après un temps d'épreuves.

J'écrivis à M. de Saint-Junien. Il ne me répondit qu'en m'indiquant le notaire à qui devrait s'adresser Simone pour entrer en possession de sa fortune.

Pauvre enfant ! Ma conviction du premier instant ne fit que s'accroître : Simone n'est pas faite pour la vie religieuse. Je la sentais toujours attachée à Hélanèse, regrettant aussi toujours José. Mais je ne voulais rien faire pour la rapprocher de vous, je m'en accuse. Pouvais-je oublier les termes insultants de la lettre de Mme de Saint-Junien ?

Cependant je m'inquiétais : la santé de Simone n'avait point tardé à s'altérer... Depuis dix jours elle est gravement malade. Dans son délire elle appelle José, supplie Conchita de ne pas l'abandonner.

Une fois encore j'ai voulu mettre ma responsabilité à couvert en envoyant à M. de Saint-Junien cette dépêche dont je vous ai rapporté la réponse.

L'état de Simone ne fait qu'empirer. Le médecin dit qu'une émotion heureuse pourrait la sauver ; c'est pourquoi je vous ai priés de venir. Nous ne devons pas permettre à des considérations purement humaines de séparer deux coeurs que Dieu a voulu rapprocher. Si j'avais cru Simone sérieusement attachée à José, la lettre de Mme de

Saint-Junien ne m'en eût pas moins blessée. Je vous aurais cependant conseillé de ne point vous laisser émouvoir par une accusation de rapacité dont je savais l'injustice. Et maintenant j'ai pour cette enfant sans mère une pitié infinie... et j'ai pitié de vous aussi, José, qui avez beaucoup souffert.

Mère Sainte-Agathe se tut. On n'entendit plus que les sanglots de tante Rosita et de sa nièce.

José, adossé à la muraille, courbait le front.

Mère Sainte-Agathe scrutait le visage du jeune homme et se réjouissait d'y voir l'empreinte des souffrances endurées, les souffrances passées donnent au bonheur de la gravité, comme une sorte de grandeur ; il semble qu'elles le justifient.

De nouveau s'éleva la voix de la supérieure.

— Ma cousine, et toi, Conchita, venez... José verra Simone plus tard. Mais, je vous en prie, pas de larmes, pas d'émotion... des visages souriants, des paroles très simples, que puisse facilement comprendre ce pauvre cerveau ébranlé...

Demeuré seul dans le parloir, José s'abattit à genoux devant la petite table où une statuette de la Vierge s'érigait entre des fleurs d'argent et, le front appuyé sur ses mains jointes, retrouvant l'ardente foi de son enfance, éperdument il pria.

XXVIII

La main dans la main...

— Vous souvenez-vous, tante Zita, de mon arrivée à Hélanèse... de ma convalescence ?... Je n'avais pas été aussi malade... Cette fois-ci il me semble que je n'aurai jamais la force de me tenir debout.

— Te voilà levée pourtant, dit tante Rosita qui, résolument, s'était mise à tutoyer Simone.

— Et plus jolie que jamais, bien que si maigre ! acheva Conchita.

Sœur Dosithée remuait de la tisane d'un air plein de sous-entendus joyeux.

— Pour la première fois qu'on vous lève, mademoiselle Simone, il ne faut pas vous étonner d'avoir des jambes de coton. Mais vous verrez,

après deux ou trois jours de chaise longue vous pourrez marcher.

— Où donc est mère Sainte-Agathe ? demanda Simone.

— Je ne sais pas, répondit Conchita.

— Nous ne savons pas, s'empressa d'appuyer tante Zita.

Sœur Dosithée eut un bon rire.

— Et je sais, moi... elle est allée recevoir la visite d'un monsieur qui loge depuis plusieurs jours chez M. l'aumônier... Un monsieur qu'elle est bien capable d'amener, aujourd'hui que vous êtes en bon état de recevoir du monde.

Simone tendit les mains à Conchita.

— Lui... c'est lui !... oh ! je sentais qu'il devait être ici... pourquoi n'est-il pas venu ?... Vite, appelez-le...

Elle se redressait, avec un peu de rose aux joues.

— Là ! fit sœur Dosithée triomphante, je vous disais bien, qu'on était assez forte pour supporter de la joie ! Allez donc lui chercher son fiancé, mademoiselle Conchita, elle l'a bien gagné.

— Mon fiancé ! répéta Simone.

Pour la première fois, on nommait ainsi José. La jeune fille remercia la sœur d'un regard.

— Oh ! sœur Dosithée, vous êtes bonne... Je vous aime bien...

— Oui, vous m'aimez... tout de même vous étiez en train de vous laisser mourir, tout doucement, malgré la peine que je me donnais pour vous soigner... Et il a suffi que Mlle Hélanèse et votre amie Conchita se penchent sur votre lit en disant : « Nous sommes là, nous venons te chercher », pour que vos yeux cessent d'être égarés et luisants à faire peur. Et quand Mlle Conchita vous a nommé monsieur son frère, la mourante que vous étiez s'est mise à sourire... Parlez-moi d'une vocation comme celle que vous nous apportiez... c'est du joli !

Simone se mit à rire, d'un petit rire encore bien faible, bien brisé ; mais cela suffit à électriser tante Zita, qui rit aussi, tandis que de bonnes larmes de joie glissaient sur ses joues ridées.

Conchita était déjà partie pour ramener José.

Il arriva en chancelant, Notre Prince, et sans

force pour prononcer les mots qui se pressaient sur ses lèvres.

Silencieusement, il s'agenouilla près de Simone, muette aussi et si bien défaillante, que sœur Dosithée alarmée chercha des sels.

José enferma dans les siennes les chères mains amaigries et longuement les baissa.

— Oh ! José, murmura Simone, c'est donc vrai... vous voulez toujours...

Les yeux de Notre Prince lui répondirent.

Sur le seuil, mère Sainte-Agathe se tenait émue et souriante. Sœur Dosithée se tourna vers elle.

— Ah ! ma révérende mère, comme on a raison de dire que toute grâce est un don gratuit du Bon Dieu ! Croyez-vous que cette petite Mlle Simone, qui nous a tant tourmentées, ait mérité son bonheur ? Oh ! ce n'est pas que je le lui reproche et cela me fait grand plaisir de voir ses yeux rayonnants...

— Vous dites vrai, ma sœur, répondit Simone. Depuis que ma chère maman n'est plus là pour me guider, je n'ai agi que par coups de tête.

Conchita bondit.

— C'est moi qui t'ai conseillée... Mais qu'on en pense ce qu'on voudra : je ne puis regretter de t'avoir fait connaître mon frère...

— Et la conclusion de cette histoire, dit mère Sainte-Agathe, semblerait illogique, aucune morale ne s'en pourrait dégager, si l'on n'y voyait une preuve de plus que les desseins de Dieu sont impénétrables et qu'il n'abandonne jamais ceux qui se confient à sa bonté. De ceux-là, il prend soin de réparer l'erreur ; Il éclaire leur chemin et les ramène au but dont ils s'éloignaient...

« Vous vous êtes trompée, Simone, mais vous fûtes toujours sincère....

— Et maman m'a protégée, murmura Simone. C'est elle qui, par deux fois, m'a conduite ici, parce que le bonheur m'y attendait.

— Ah ! Virgen santissima ! ay que gusto ! (1) s'écria tante Zita.

(1) Quelle joie, quel plaisir.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.*

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.
Les trois Albums d'Ouvrages de Dames N°s 1, 2 et 3 sont envoyés franco contre 15 fr. 50 ; étranger, 16 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeure d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages :: :: :: qui font la grâce du home :: :: ::

Prix de l'Album franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F^{co} poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr.

Les cinq Albums d'Ouvrages de Dames (n°s 1, 2, 3, 4, 5) sont envoyés franco contre mandat-poste de 25 fr. Etranger, 26 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*) à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV)



LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller
des jeunes filles
et des maîtresses de maison.
“Elégance” et “Economie”
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses
primes.

Ses romans sont célèbres pour
leur haute qualité,
ainsi que sa rédaction, sa mode,
ses courriers.

Abonnement d'un an : 14 fr. - Étranger : 15 fr.
Six mois : 7 fr. 50 - Étranger : 8 fr.

Adresser mandat-poste à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, Paris - 14^e.